

LE ROMAN COMPLET

ROBERT LÉRAC

2 Fr. 50

LE VOLUME

MON RÊVE EN VAIN TE SUIT

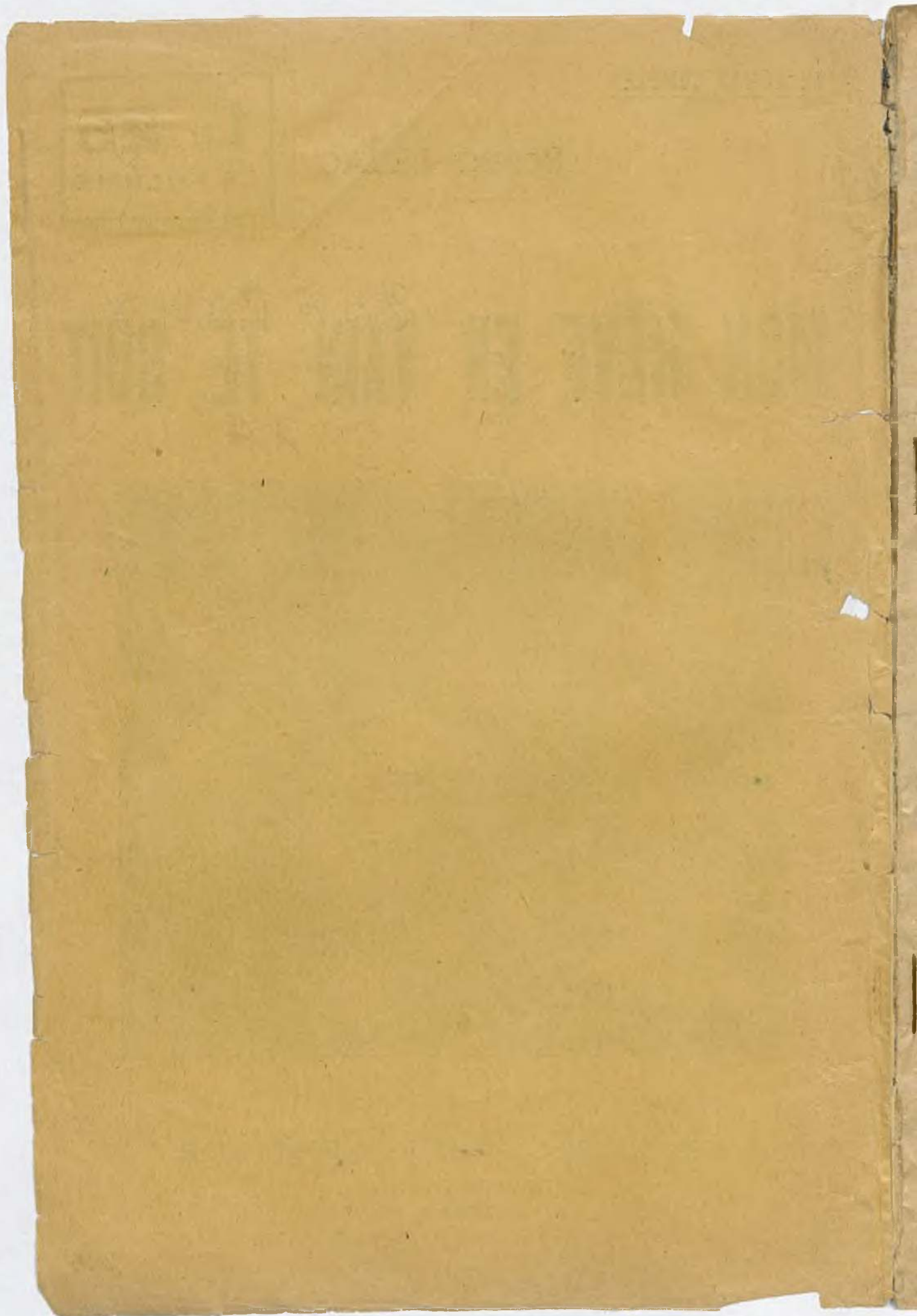


LES MAÎTRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}
Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

364



C20934
ROBERT LÉRAC

.....

MON RÊVE EN VAIN TE SUIT

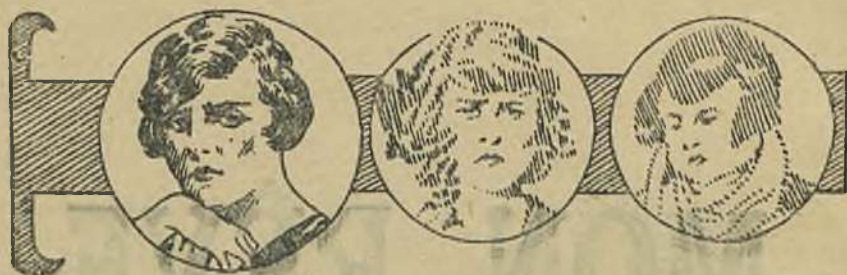


LES MAÎTRES DU ROMAN POPULAIRE
ARTHÈME FAYARD et C^{ie}

Editeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays



Hérédité

Le mauvais état de la santé chez les parents peut avoir de redoutables conséquences chez les enfants.

Le mauvais état de la santé ne tient pas uniquement aux affections organiques. Le surmenage, les fatigues excessives, les malaises négligés qui, à la longue, ont anémié et délabré l'organisme, constituent à cet égard un danger aussi certain.

Ne soyez donc jamais indifférents à tout ce qui affecte, si peu que ce soit, l'intégrité de vos forces, la pureté et la richesse de votre sang, la résistance de votre système nerveux. Pensez à l'avenir, pensez à ceux que vous mettrez au monde.

Combattez vigoureusement les effets des défaillances physiques que vous ne pouvez éviter. Le simple et puissant remède que sont les *Pilules Pink* vous rendra d'inappréciables services pour entretenir la richesse et la pureté de votre sang, soutenir vos forces et dissiper les malaises qui, peu à peu, ruinent votre santé.

Les *Pilules Pink* provoquent une bienfaisante recrudescence d'énergie vitale chez tous ceux, anémiques, neurasthéniques, convalescents, surmenés, chez qui le sang est appauvri et le système nerveux affaibli.

En vente dans toutes les pharmacies. Dépôt : Pharmacie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris. 7 francs la boîte, 39 francs les six boîtes, plus 0 fr. 85 de timbre-taxe par boîte.



ROBERT LÉRAC

Mon rêve en vain te suit

CHAPITRE PREMIER

Courbée sur sa machine à écrire, Rosine Derblay tapait fébrilement, se hâtant d'établir les factures qui devaient partir le soir même.

C'était une blonde de dix-sept ans, frêle et mince, dont les grands yeux intelligents, pleins de flamme, disaient le courage, l'énergie. Au reste, elle était infiniment jolie avec sa physionomie aux traits fins et réguliers, sa bouche fraîche et rose ainsi qu'une églantine.

Par la fenêtre du bureau largement ouverte, le chaud soleil de septembre entraît à flots, emplissant le bureau de sa lumière dorée.

Au delà de la cour, le chantier dressait ses immenses piles de bois provenant de la scierie dont on entrevoyait les hangars vers la gauche. Au fond, barrant l'horizon, la forêt de Rambouillet profilait les masses sombres de ses arbres séculaires.

Mais pour l'instant, Rosine n'avait nulle envie de contempler ce paysage familier.

Le matin même M. Pierre Hérard, le jeune propriétaire de la scierie, était arrivé à l'improviste de Paris et, depuis, il ne cessait de grommeler, trouvant tout mauvais, faisant montre d'une humeur exécrable.

Actuellement, il était enfermé dans son cabinet de travail avec le père de Rosine, Martin Derblay, le contremaître chargé de diriger l'exploitation et, par les éclats de voix qui lui arrivaient à travers la cloison en dépit du tact de sa machine, la dactylographe comprenait que son père devait passer un vilain quart d'heure.

Pourtant, Martin Derblay était le modèle des employés. Il défendait les intérêts de son patron tout autant que s'il se fût agi des siens propres.

Le premier arrivé au chantier, il en parlait le dernier, ayant l'œil à tout et à tous.

Mais Pierre Hérard semblait lui en savoir peu de gré. Il rétribuait chichement ses services et, lorsque le contremaître, dont les charges de famille étaient lourdes, avait demandé la permission d'employer Rosine comme dactylographe, le jeune patron avait fait maintes difficultés, ne finissant par consentir que parce que la jeune fille lui coûtait moins cher qu'une autre.

La porte donnant sur la cour, en s'ouvrant violemment, fit tressauter Rosine.

Tournant la tête, elle aperçut un homme de quarante-cinq à quarante-six ans qui, arrêté au seuil du bureau, la considérait d'un regard dénué de bienveillance.

Le nouveau venu était vêtu avec élégance à la façon d'un automobiliste, mais son masque rasé, aux traits accentués et qu'éclairaient deux yeux gris singulièrement brillants, ne prévenait guère en sa faveur.

Comme la jeune fille se levait, faisait un pas de son côté, l'étranger prononça d'un ton bref, impérieux :

— M. Pierre Hérard est là. Je veux le voir sur-le-champ.

— Mais je ne sais si... balbutia Rosine.

— Votre patron est ici. J'arrive de Paris où on m'en a donné la nouvelle. Allez lui dire que M. Lauriac désire lui parler.

Rosine jugea inutile de prolonger la conversation avec ce personnage d'aspect peu commode.

Pas une seconde, elle n'avait eu envie de nier que M. Pierre Hérard fût à la scierie. Aussi, pivotant lestement sur ses talons, se dirigea-t-elle vers le cabinet de l'industriel.

Pendant ce temps, M. Lauriac, attirant à lui une chaise, s'y installait en homme bien décidé à ne point quitter la place avant d'avoir obtenu satisfaction.

A peine Rosine avait-elle heurté discrètement à l'huis qu'une voix irritée, partant de l'intérieur, lui cria :

— Entrez.

La dactylographe obéit. Pierre Hérard était là, assis devant son bureau, examinant d'un regard distrait le livre de commandes que Derblay lui soumettait.

Les deux hommes étaient totalement dissemblables l'un de l'autre. Hérard pouvait avoir une trentaine d'années. Svelte, très élégant, il avait un air de suffisance répandu sur toute sa personne. Le visage aux traits indécis et comme un peu flous s'éclairait de deux yeux marron au regard fuyant. Le front était bas, surmonté de cheveux châtain ternes et rares.

A sa majorité, Pierre Hérard avait hérité une entreprise en pleine prospérité.

Son père, travailleur acharné, avait monté des chantiers par toute la France et on le citait comme un des plus grands marchands de bois.

Plus tard, le jeune Hérard avait épousé la fille d'un riche minotier, mais celle-ci était morte bientôt, et maintenant Pierre vivait seul à Paris, menant une existence fastueuse, croquant à belles dents son patrimoine.

Ah ! certes, s'il continuait de ce train-là, sa fille Nelly, un bébé de deux ans dont il ne s'occupait guère, n'aurait pour tout héritage que des dettes.

Quant à Derblay, c'était un colosse à la face large et débonnaire, aux épaules puissantes, aux mains énormes.

Depuis vingt ans qu'il était à la scierie et quoiqu'il fût tout dévoué à son patron, on sentait que, ce jour-là, la colère commençait à le gagner.

En effet, Hérard ne cessait de lui prodiguer les reproches les plus injustifiés.

— Ah ça, que me voulez-vous, petite, et pourquoi venez-vous me déranger ? grogna le marchand de bois à l'entrée de Rosine.

— Excusez-moi, monsieur, mais un certain M. Lauriac est là, qui insiste pour vous voir.

En entendant ce nom, Pierre eut un sursaut ; son visage se crispa pendant une seconde, prenant une expression mauvaise. Déjà, il ouvrait la bouche dans l'évidente intention de condamner sa porte.

Il n'en eut pas le temps.

Le visiteur, devinant sans doute sa pensée, se montrait au seuil du cabinet de travail.

Vivement, l'industriel se leva et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il s'efforça de rasséréner sa physionomie, de sourire.

— Que c'est gentil à vous, cher ami, d'être venu jusqu'ici, s'exclama-t-il en s'avancant, la main tendue.

Puis, se tournant vers Derblay et sa fille, il ajouta, brutal :

— Occupez-vous tous les deux de mettre un peu d'ordre dans le livre de commandes. Jamais je n'ai vu pareil gâchis.

— Permettez, monsieur, répliqua le contre-maître dont la patience était à bout. Mon livre est parfaitement en règle et du temps de votre père.

— En voilà assez. Retirez-vous. Je n'ai pas le loisir de vous écouter plus longtemps, coupa Hérard.

Martin Derblay eut une seconde d'hésitation tandis qu'un flot de sang empourprait son visage.

Ah oui, jamais du temps du vieux M. Hérard, on ne lui eût parlé ainsi. Il avait bien envie d'apprendre la politesse à ce blanc-bec, à ce nocour qui, les rares fois où il venait à la scierie, y prenait des airs de brasseur d'affaires américain.

Mais la petite main de Rosine, en se glissant dans la sienne, le rappela au sentiment de la réalité.

Là-bas, à la maison, on comptait sur sa paie... Il y avait une femme qu'une maladie de langueur clouait sur son lit depuis des mois ; puis les deux autres petits, Raymond, un garçon de dix ans et Nicole, un bébé de deux années qui, avec Rosine, complétaient la famille.

Courbant le front, dominant son mouvement de révolte, le contre-maître suivit sa fille et la porte du bureau retomba derrière eux.

Lauriac avait observé cet incident d'un regard curieux :

— Dites donc, mon cher, vous n'avez pas la manière lorsqu'il s'agit de diriger votre personnel... déclara-t-il. J'ai bien cru que le colosse qui sort d'ici allait vous le prouver. Et vous savez, je n'aimerais guère à passer par ses mains.

— Je ne pense pas que ce soit pour me dire ces choses que vous avez poussé jusqu'ici, coupa Hérard auquel la leçon ne plaisait évidemment point.

Lauriac le comprit et, haussant les épaules :

— Naturellement. Si quelque jour, vous vous faites casser les reins par un de vos hommes, ce sera votre affaire et non la mienne. Une seule chose m'intéresse... Serez-vous en règle pour acquitter la traite de cent mille francs que vous m'avez souscrite et qui vient à échéance dans quatre jours ? Vous n'avez pas payé celle du mois dernier et je commence à perdre patience.

— Allons, allons, ne vous fâchez pas, tenta de plaisanter Hérard. Vous essayez de vous faire plus méchant que vous ne l'êtes.

— Mon cher, vous me devez à l'heure actuelle six cent mille francs, lesquels seront exigibles d'ici un trimestre. J'entends rentrer en possession de mes fonds. Si vous ne vous acquittez pas de bonne volonté, eh bien, j'aurai recours aux voies judiciaires. Si endetté que vous soyez, on trouvera bien l'argent qui m'est dû quand on devrait pour cela vendre jusqu'à votre dernier lopin de terre.

Ce fut prononcé d'un ton sec et tranchant, indiquant une détermination définitive.

Pierre Hérard le comprit et changea de couleur. Mieux que personne, il se savait hors d'état d'acquitter la prochaine traite ainsi que les suivantes.

En conséquence, faisant appel à tout son courage, il tenta de fléchir son créancier, parlant d'une grosse affaire qui, sous peu, lui vaudrait d'énormes bénéfices, grâce auxquels il pourrait désintéresser Lauriac.

Mais ce dernier l'arrêta presque aussitôt.

— Je ne vous crois pas. Vous m'avez déjà raconté tant d'histoires... Et puis, j'ai besoin de mon argent.

— Mais où voulez-vous que j'en prenne ?

Une seconde, Lauriac parut se consulter, fixant sur son interlocuteur le regard étincelant de ses yeux gris. Puis, baissant la voix :

— Ce chantier où nous nous trouvons est assuré pour près de huit cent mille francs. Pourtant, à cette heure, il est à peu près vide de marchandises. S'il flambait cette nuit, vous teriez donc une bonne affaire.

Pierre Hérard frémit malgré lui, non pas qu'il fût révolté par les propos de son interlocuteur, mais ce dernier lui faisait presque peur.

Maintes histoires qui, dans le monde de la finance, circulaient sur Lauriac, lui revenaient en mémoire.

Bien qu'il se prétendit banquier, il n'était en réalité qu'un usurier et on ne comptait plus les gens qu'il avait ruinés, commerçants naïfs ou rentiers trop crédules qui avaient le tort de se fier à lui.

— Vous êtes fou, murmura Hérard en passant sa main sur son front blême.

— Je ne le pense pas. Si vous trouvez mon conseil mauvais ou si vous n'êtes point de taille à le suivre sans vous attirer d'ennuis, mettons que je n'ai rien dit. Je passerai la nuit à Rambouillet à l'hôtel Royal. Venez m'y rejoindre quand vous voudrez. Ainsi, vous m'informerez de votre décision.

Sur ce, le banquier, se levant, gagna la porte.

L'instant d'après, Rosine qui se disposait au départ, car six heures venaient de sonner, le voyait monter dans son auto arrêtée à l'entrée de la cour.

Demeuré seul, Pierre Hérard s'affaissa dans son fauteuil et, le front entre les mains, il s'absorba en une profonde méditation.

CHAPITRE II

Hérard ne le comprenait que trop ; s'il ne remboursait point Lauriac, c'était la fin de tout.

Néanmoins, il hésitait encore à suivre le conseil du financier non pas tant par honnêteté que par peur de se mettre quelque mauvaise histoire sur les bras.

À la fin, pourtant, il parut prendre un parti et, esquissant un geste résolu :

— Ma foi, tant pis, Lauriac a raison... Je n'ai pas le choix des moyens, murmura-t-il en se dressant, le front barré par une ride profonde.

Alors, les mains derrière le dos, il commença à travers son cabinet une lente promenade, établissant un plan qui lui permit d'exécuter son sinistre projet sans que les soupçons se portassent de son côté.

Comme il parvenait près de l'une des fenêtres, il aperçut Martin Derblay qui, juste à cet instant, traversait la cour, afin de gagner la porte.

Le contremaître salua d'un geste bref.

Evidemment, il avait encore sur le cœur les observations injustifiées du jeune patron. Hérard le comprit et cette constatation l'irrita.

— Il commence à m'ennuyer, celui-là... Ce n'est pas parce qu'il est dans la maison depuis vingt ans que je me gênerai pour lui dire ce que je pense, grommela-t-il.

Puis, une idée subite illuminant son cerveau, il ajouta :

— Tiens... tiens... Pourquoi pas ? Prenons donc nos précautions. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Et, tandis qu'un sourire sardonique crispait ses lèvres minces, il adressa un signe d'appel à Derblay.

Bien entendu, l'employé se hâta d'obéir.

— Venez donc me rejoindre ici vers dix heures, disait l'instant d'après Pierre Hérard. Nous achèverons de vérifier vos livres. J'ai hâte d'en terminer car, demain peut-être, je serai obligé de repartir.

— Bien, monsieur, je viendrai, murmura Derblay, quoique la chose ne lui plût guère.

En effet, il trouvait non sans raison que les journées de travail étaient assez longues sans que M. Hérard empiêtât sur ses nuits.

Maintenant, ils s'éloignaient à grandes enjambées. Au passage, il salua le père Godefroy, le concierge de la scierie, un ancien soldat qui prenait le frais assis au seuil de son pavillon, près de la porte d'entrée, puis franchissant cette dernière il se trouva sur la route.

Déjà, tous les ouvriers étaient partis ; Rosine elle-même avait pris les devants. Car le travail ne manquait point en la demeure familiale.

Les Derblay habitaient une petite maison, à l'entrée du hameau de Sanderval, lequel est distant de la scierie de près d'un kilomètre.

En y arrivant, Rosine avait trouvé sa mère couchée sur sa chaise-longue, à l'ombre d'un des tilleuls du jardin, tandis que les deux autres enfants, Raymond et Nicole, jouaient à proximité.

Mme Derblay était une femme de trente-huit ans environ, au visage pâle, émacié, au regard vague empreint d'une singulière tristesse.

En apercevant sa fille aînée, elle lui sourit faiblement, tandis que Raymond, un robuste garçon, et Nicole, un délicieux poupon encore mal d'aplomb sur ses petites jambes, se précipitaient à sa rencontre.

— Bonjour, Zine, criait le premier.

— Boujou, tite mère, disait la seconde.

En effet pour ses cadets, Rosine — la Zine de Raymond — était une vraie petite mère.

Le matin, avant de partir pour son travail, elle leur préparait leur déjeuner et après s'être assuré que le garçon savait bien ses leçons, que Nicole était habillée ainsi qu'il convenait, elle les expédiait tous deux à l'école du village.

À midi, c'était elle qui veillait à ce que le repas du père fût prêt à l'heure, puis après avoir prodigué ses soins à la chère malade, qui

ne quittait guère son lit que pour sa chaise-longue, la jeune fille retournait à son bureau; le soir, il lui fallait faire les commissions, mettre un peu d'ordre dans le pauvre ménage.

Certes, c'était une rude existence que celle que menait Rosine. Mais elle s'en déclarait satisfaite.

Un sourire des siens, un baiser de son père la payaient de toutes ses peines et, lorsqu'elle s'entendait nommer « tite mère » par la fraîche voix de Nicole, elle se montrait ravie.

Cependant, après avoir embrassé M^{me} Derblay et les enfants, Rosine se débarrassait de son chapeau, de son manteau.

Puis, elle aidait sa mère à regagner sa chambre.

— Je me sens très lasse, disait la malade. J'ai comme un poids dans la tête.

— Veux-tu que je fasse prévenir le docteur? s'enquit la jeune fille, pleine de sollicitude.

— Oh! inutile. Les médecins ne savent pas me soigner, soupira M^{me} Derblay avec amertume.

Rosine n'insista pas davantage, sachant bien que, sur ce chapitre, sa mère n'était point du tout raisonnable.

La minute suivante, l'ayant bordée dans son lit, la jeune fille s'éclipsait discrètement sur la pointe des pieds.

A présent, il lui fallait s'occuper du dîner de la petite famille.

Peu après, assise dans le jardin, Rosine épluchait des pommes de terre, tandis que Raymond et Nicole, heureux de la revoir, jouaient et sautaient autour d'elle.

A ce moment, un joyeux bonjour retentissant de l'autre côté de la haie clôturant le jardin, fit lever la tête à la dactylographe. Alors, elle aperçut un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, vêtu d'un élégant complet de sport et qui, sa machine d'une main, soulevant sa casquette de l'autre, la saluait amicalement.

Le nouveau venu avait une physionomie grave et douce, de grands yeux bleus révélant l'intelligence, la bonté.

Ses cheveux blonds, rejetés en arrière, découvraient un front pur, parfaitement dessiné. La bouche aux lèvres rasées était fine et spirituelle.

— Comment, c'est vous, monsieur Claude? Vous vous êtes donc attardé en votre promenade quotidienne que vous voilà dehors si tard? fit gaiement Rosine.

— Ma foi oui. J'ai poussé très loin en forêt... Il faisait si bon, cet après-midi... Mais vous ne pouvez savoir cela, vous, mademoiselle Rosine, qui avez passé toute votre journée à taper sur une machine à écrire, au fond de votre bureau.

Et Claude Ferny étouffait un soupir, qui indiquait qu'il plaignait sincèrement la jeune fille. Pourtant, cette dernière se mit à rire :

— Ah ça, vous figurez-vous donc que je ne goûte pas le plaisir de la promenade, moi aussi? Quatre fois par jour, je vais d'ici à la scierie et cela me permet d'apprécier les charmes de notre forêt.

Maintenant, sans cesser d'éplucher ses pommes de terre, Rosine bavardait avec entrain.

Claude l'écoutait, un sourire mélancolique aux lèvres.

Pourtant, peu à peu, il se sentait gagné par

toute cette bonne humeur si franche, si sincère

Fils du Procureur de la République près le Parquet de Rambouillet, le jeune homme venait de terminer ses études de droit. Chaque année, il venait passer ses vacances au château que sa famille possédait à Sanderval et c'est ainsi que, peu à peu, au hasard des rencontres dans les sentiers du voisinage, une sincère amitié s'était établie entre lui et la fille du contremaître.

Très sérieux, très intelligent, Claude Ferny appréciait comme il convient le courage et le dévouement de la jeune fille.

A plusieurs reprises, il en avait parlé à son père, disant à chaque fois :

— Les enfants l'appellent leur « tite mère » C'est un beau titre qu'elle mérite et qu'elle porte avec crânerie.

Cependant Rosine poursuivait de sa voix harmonieuse comme un chant d'oiseau :

— Voyez-vous, monsieur Claude, je suis bien heureuse que cette journée s'achève...

— Et pourquoi donc?

— Parce que M. Hérard, le patron, arrivé brusquement de Paris, nous a mené la vie dure.

— Vraiment? Qu'avait-il donc à reprocher?...

— Oh! rien; seulement, il a besoin de crier, de faire acte d'autorité. Heureusement qu'à la scierie, tout le monde a bon caractère. Personne ne s'est fâché. M. Hérard aurait pourtant bien mérité qu'on lui fasse remarquer combien il était injuste.

— Mais il repart bientôt, je suppose? s'enquit Ferny dont les sourcils s'étaient froncés instinctivement.

— Moi aussi je ne serai tranquille que lorsqu'il remontera dans son auto pour regagner la capitale.

— Pauvre petite Rosine. Vous n'avez pas assez de soucis, sans doute... Il faut que votre patron en ajoute encore.

— Bah, ce n'est rien que cela... Au fait, je ne sais pourquoi je vous raconte ces choses qui doivent vous intéresser médiocrement.

— Détrompez-vous. Vous savez bien quelle amitié je vous porte, Rosine.

En prononçant ces mots, la voix du jeune homme frémissait et le regard de ses yeux so faisait plus doux, plus tendre.

La dactylographe releva la tête et, le regardant bien en face :

— Certes, répliqua-t-elle, et j'en suis fière, monsieur Claude.

— Pourquoi cela, petite Rosine? Il n'y a vraiment pas de quoi...

— Mais si, mais si... Je ne suis qu'une pauvre fille, tandis que vous...

— Ce n'est pas la fortune qui fait la valeur des gens, mademoiselle Derblay, répliqua Claude, mi-sérieux, mi-plaisant. Vous avez un petit cœur qui vaut à lui seul toutes les richesses du monde. C'est pour cela que je vous aime bien. Vous savez, vous pourriez posséder des millions, des milliards, être la plus riche des jeunes filles « in the world », si vous ressembliez à ces petites snobinettes, à ces jeunes assoiffées de luxe et de plaisirs comme il en existe à Paris et ailleurs, je ne vous connaîtrais

pâs. Vous, Rosine, vous êtes une vraie femme, une brave petite femme et c'est pour cela que je vous estime...

Elle l'écoutait, souriante, nullement fâchée de ces compliments qu'il lui adressait d'un ton de sincérité sur laquelle il n'y avait pas à se méprendre.

Certes, Rosine était modeste. Mais elle ressentait profondément tout ce que venait de lui dire Claude. Ah non, elle n'était pas du tout « jeune fille moderne ». Les rêves de bonheur qu'elle faisait étaient bien simples, ne comportaient pas de grands événements, ni de vains espoirs de richesse.

Un petit coin tranquille... Tout le monde heureux autour d'elle... C'est tout.

Mais Raymond et Nicole qui se poursuivaient en poussant des cris aigus revenaient de leur côté.

— Ils viennent voir leur petite mère, murmura Claude en enveloppant la jeune fille d'un regard sous lequel elle devint pourpre, tant elle y lut d'admiration, de respect, de tendresse.

— Mais oui, fit-elle pour rompre le silence. Ils m'aiment bien, ces pauvres petits.

— Qui donc, vous connaissant, ne vous aimerait point ? répliqua tout bas Claude Ferny.

Elle l'entendit mal, car une nouvelle brise soufflant à ce moment venait d'agiter le feuillage des tilleuls, emportant dans son souffle les paroles du jeune homme. Cependant, elle ne le fit point répéter, craignant de comprendre trop de choses.

Une lointaine volée de cloches mit fin au trouble qui s'était emparé des jeunes gens.

Là-bas, au château dont les tourelles se montraient au sommet d'une butte voisine, le premier coup du dîner venait de sonner.

— Bonsoir, Rosine, fit Claude en se mettant en selle avec regret.

— Bonsoir et à demain, répliqua la jeune fille.

Comme le cycliste s'éloignait, il croisa Martin Derblay, qu'il salua d'un gai bonjour. Le contre-maître sourit, toute sa bonne face soudainement illuminée, et lui rendit son salut.

La minute suivante, il poussait la porte de son enclos. La petite Nicole signala son arrivée par des cris joyeux ; le colosse, se courbant jusqu'à terre, enleva le poupon entre ses bras, lui mettant un baiser sonore sur chaque joue.

C'est que, pour le brave Derblay, ses enfants étaient l'unique passion de sa vie ; pour eux, il se sentait capable de tous les sacrifices. Et il ne regrettait point de s'être marié, tout à l'heure, lorsque M. Pierre Hérard s'était montré si insolent à son égard.

Une caresse de ses petits suffisait à le récompenser et bien au-delà.

Moins d'une demi-heure plus tard, le contre-maître, Raymond et Nicole s'installaient devant la table ronde que recouvrait une toile cirée à carreaux.

Bientôt, Rosine, que l'on entendait aller et venir dans la cuisine voisine, parut au seuil de la pièce.

Un immense tablier blanc enveloppait sa personne menue et, à deux mains, elle soutenait une soupière d'où s'exhalait un adorant parfum de choux cuits à point.

— Vite, sers-nous, petite mère, nous mourons de faim, s'exclama Raymond en faisant tinter sa cuillère contre son assiette.

— Chut, coupa Rosine, tu vas réveiller maman qui dort là-haut.

— C'est vrai, murmura le garçon en baissant la tête. Je n'y pensais plus.

Le dîner s'acheva sans incidents.

Si Derblay parlait peu, en revanche, il ne cessait de s'occuper de ses petits et son regard ne quittait point son aînée qui, sans cesse, allait et venait, faisant le service.

Enfin, repoussant son assiette, il bourrait sa pipe que Nicole lui apportait d'un pas chancelant.

— Tout de même, quand je pense qu'il va me falloir retourner à la scierie, cela ne m'enchanté guère, déclara-t-il en aspirant une bouffée de fumée bleue.

Et comme Rosine, qui se mettait en devoir de déshabiller le bébé, l'interrogeait, il l'informa de l'ordre que M. Hérard lui avait donné lors de son départ.

— Que veux-tu, père ? Il faut y aller puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, répliqua-t-elle de son ton raisonnable. Je t'attendrai en reprenant des bas et des chaussettes. Justement j'en ai plein ma corbeille.

— Ne travaille pas trop, ma mignonne, tu finiras par tomber malade et alors, que deviendrons-nous ?...

Rosine eut un rire plein de vaillance :

— Ne crains rien, père, je suis solide, va... J'ai beau être mince, cela ne signifie pas grand-chose.

Puis, enlevant entre ses bras Nicole qui, pour jouer, se débattait en sa longue chemise de nuit :

— Dites bonsoir à votre petite mère et allez vous coucher.

Sur ce, Rosine se dirigea vers l'escalier du premier étage.

Déjà, Raymond avait gagné sa petite chambre ; maintenant, la maison tombait au silence.

Une fois sa petite sœur étendue dans son lit blanc, Rosine passa dans la chambre maternelle. Arrêtée au seuil, elle contempla le pâle visage de M^{me} Derblay.

La malade reposait, mais un souffle court, agité, s'échappait de ses lèvres décolorées, indiquant que son sommeil était fiévreux, coupé de cauchemars.

Comme la jeune fille se demandait si elle allait l'éveiller, une forte main, se posant sur son épaule, l'immobilisa.

Tournant la tête, elle aperçut son père qui était survenu sur la pointe des pieds sans qu'elle l'entendit venir.

— Non, ne l'éveille pas, chuchotait-il à l'oreille de Rosine. si mauvais que soit ce repos, il est encore préférable à l'insomnie. Redescendons, ma petite.

Et, en un geste spontané dans lequel il mettait toute sa tendresse, le brave Derblay, attirant la jeune fille sur sa poitrine, l'y tint serrée quelques secondes, s'efforçant d'étouffer les sanglots qui le suffoquaient.

CHAPITRE III

Peu après, le contremaître, quittant la maisonnette, reprenait la route de la scierie, cependant que Rosine, ayant installé sa corbeille à ouvrage et ses pelotes de laine sur la table de la salle à manger, se mettait en devoir de raccommorder des chaussettes à la lueur de la lampe de cuivre.

La nuit était tiède, mais avec le soir, un vent violent s'était mis à souffler du nord-est, faisant onduler la cime des grands arbres d'alentour et gémir leur ramure.

Comme Derblay approchait de la scierie, il croisa Huron, un garde-chasse du voisinage qui, son fusil à l'épaule, effectuait une ronde.

Les deux hommes échangèrent un cordial bonsoir, puis continuèrent leur chemin, chacun de leur côté.

Aucune lumière ne brillait dans le pavillon du concierge Godefroy. Au reste, la chose importait peu au contremaître. Grâce à une clef qu'il possédait, il eut tôt fait d'ouvrir une petite porte ménagée dans la grande et, l'instant d'après, il pénétrait sans bruit dans le chantier noir et désert à cette heure.

Mais ce fut inutilement qu'il heurta à l'huis de la demeure de M. Hérard.

Personne ne lui répondit ; pas la moindre clarté ne filtrait à travers les volets.

— Le patron se sera sans doute endormi en m'attendant, se dit le père de Rosine en heurtant de nouveau, cette fois avec plus de violence.

Ce fut sans succès.

En désespoir de cause, le brave homme entreprit de faire le tour du bâtiment afin de gagner la façade sur laquelle s'ouvrait la chambre à coucher de M. Pierre.

Dix minutes plus tard, il était de retour, ayant vainement appelé et jeté des graviers dans les contrevents.

— Voilà qui n'est pas ordinaire, songea-t-il. Est-ce que, par hasard, il serait survenu quelque chose de fâcheux à M. Hérard ?

Après tout, la chose n'était pas impossible.

Un instant, Martin Derblay demeura perplexe, se demandant que faire, puis, prenant brusquement son parti, il gagna le logis du concierge.

— Eh, père Godefroy... père Godefroy... appela-t-il.

Cette fois, il devait être plus heureux. En effet, bientôt, une fenêtre s'ouvrit au premier étage et le portier montra sa face ensommeillée.

— Qui donc crie ainsi ? grommela-t-il avec humeur.

— Moi, Derblay, riposta le contremaître. M. Hérard m'avait donné rendez-vous pour venir travailler avec lui ce soir. Or, j'ai beau frapper, il ne répond point. J'ai peur qu'il ne se soit trouvé malade.

Un éclat de rire homérique de son interlocuteur coupa la phrase commencée :

— Ah ça, mon gaillard, vous en avez de bonnes, disait Godefroy. M. Hérard se porte comme vous et moi... Il n'a pu vous donner rendez-vous, car il y a près d'une heure qu'il est parti pour Rambouillet en auto... Vous aurez mal compris.

— Je suis sûr du contraire, murmura Derblay, déconfit. M. Pierre va revenir, sans doute.

— Evidemment, mais ce ne sera pas pour travailler... Faites comme moi, mon cher, allez dormir.

Sur ce, le père Godefroy, que la mine penaude du contremaître semblait amuser fort, disparut en lui souhaitant une dernière fois le bonsoir...

Derblay demeura un instant interdit puis, comprenant que le conseil qu'on lui donnait était le seul à suivre, il se retira.

Au fond, il n'était rien moins que satisfait, trouvant que le patron en usait vraiment avec desinvolture. En admettant qu'une affaire urgente l'eût appelé à la ville, n'aurait-il pu pousser jusqu'à Sanderval afin de lui éviter ce dérangement inutile ?...

Avec une voiture, cela ne demandait que quelques minutes ?...

Ce fut en proie à ces réflexions que le brave homme reprit la direction de sa demeure. Lorsqu'il y arriva, onze heures sonnaient à l'église.

Courbé sur son travail, Rosine reprisait toujours d'une aiguille diligente.

Au bruit des pas de son père, elle releva la tête :

— Eh bien, tu n'as pas été trop longtemps au moins.

Derblay eut un geste de colère.

— Parbleu, je me suis dérangé pour rien...

Le patron n'avait pas daigné m'attendre et je n'ai trouvé que le père Godefroy qui s'est moqué de moi... Ah ! M. Hérard m'y reprendra, à ce jeu-là.

Doucement, Rosine s'efforça d'apaiser le courroux paternel.

Qui sait si une affaire impossible à prévoir n'avait pas retenu le patron hors de chez lui ? Demain, il s'excuserait auprès de Derblay.

Mais le contremaître gardait son visage irrité, se contentant de hausser les épaules en disant :

— Ah bien, oui, qu'il s'excusera... Compte dessus, petite... Que lui importe que j'aie perdu deux heures de sommeil ?... Enfin, allons nous coucher, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

C'était également l'avis de Rosine. Aussi, ayant rangé son ouvrage, embrassa-t-elle le brave homme et, tandis que celui-ci gagnait la chambre du rez-de-chaussée où son lit était dressé, elle monta sans bruit au premier étage où se trouvait la sienne.

Peu après, Rosine se glissait entre ses draps mais, bien qu'elle fût très fatiguée, elle ne parvenait point à s'endormir.

La pensée que son père était malheureux à cause de la façon plus que désinvolte dont Pierre Hérard le traitait, lui était des plus pénibles.

Qui sait si Derblay ne finirait pas par perdre patience et par dire son fait au patron ?...

Rosine perdrait en même temps son emploi et que deviendrait-on en la petite maison de San-

derval où il fallait tant d'argent pour nourrir les petits et soigner la maman ?

Les regards fixés sur sa fenêtre qui formait un carré plus clair se découpant au centre de la muraille, Rosine songeait à tout cela...

Mais bientôt, d'autres pensées vinrent la distraire de ses soucis : un mâle et beau visage venait de s'évoquer à ses yeux : celui de Claude Ferny.

Comme il était gentil, tout de même, de venir la voir aussi souvent.

Une amitié comme celle du jeune homme pouvait consoler de bien des choses. Et ma foi, rien que d'y songer, Rosine se sentait toute ragaillardie...

Elle était sûre qu'il la soutiendrait, la reconforterait si quelque malheur lui arrivait.

Avec une émotion très douce, elle se rappelait leur conversation de la soirée ; les moindres propos de Claude lui revenaient à l'esprit et, sans qu'elle sût bien pourquoi, son cœur battait, battait dans sa poitrine.

Mon Dieu, qu'elle était heureuse de posséder un tel ami... C'était une des grandes joies de sa pauvre existence et elle remerciait le ciel de la lui avoir donnée.

Ce fut en songeant ainsi à Claude qu'elle ferma les yeux pour s'endormir. Mais le sommeil ne vint pas. Bientôt, Rosine soulevait ses paupières appesanties, jetant vers la fenêtre un regard incertain.

Tout à coup, la jeune fille sursauta : il lui semblait qu'une lueur rouge embrasait le ciel demeuré noir jusque là.

— Je rêve... Mes yeux sont fatigués et je n'y vois plus, se dit-elle en se frottant vigoureusement les paupières.

Mais non, il n'en était rien... La lueur, au lieu de disparaître, s'intensifiait de seconde en seconde.

— Que peut-il donc y avoir ? murmura la dactylographe, intriguée.

Et, n'y tenant plus, elle sauta à bas de sa couche, puis courut à la croisée qu'elle ouvrit. Presque aussitôt, un cri s'étrangla dans sa gorge :

— Le feu.

En effet, le ciel s'éclairait de la réverbération d'un énorme incendie...

Par delà les bois dont une corne masquait la vue, on voyait de hautes flammes s'élever par instants, se tordre sous le souffle de la brise.

Dans la petite chambre de Rosine, il faisait à présent aussi clair qu'en plein jour. Durant un instant, la jeune fille demeura clouée sur place par la stupeur ; une réflexion en se formulant en son esprit la fit bondir...

— Mais c'est la scierie qui brûle...

De fait, aucun doute n'était possible : l'exploitation Hérard se trouvait seule dans cette direction.

Alors, la voix affolée de Rosine retentit dans la maison :

— Père, père... Le feu est à la scierie...

Elle avait couru jusqu'au palier et là, penchée sur la rampe de l'escalier, sans prendre garde à sa mère et aux petits qu'elle risquait d'éveiller, elle appelait de toutes ses forces.

Bientôt, des cris retentirent, parlant des pièces voisines.

Pâles, inquiets, Raymond puis Nicole se montrèrent. Ensuite, ce fut M^{me} Derblay qui, de son lit, l'interrogea, s'informant de ce qui se passait.

Rosine allait lui répondre, lorsque, d'en bas, son père l'interpella ; le contremaître était enfin sorti de son pesant sommeil et il questionnait, ne comprenant point encore la vérité :

— Qu'as-tu, Rosine ?... Pourquoi cries-tu pareillement ?

— Papa, papa, la scierie brûle... Le ciel est tout rouge.

— Ah ! tonnerre...

Pour le coup, Derblay s'éveilla tout à fait et, à demi vêtu, il escalada les degrés montant au premier d'où l'on avait une vue plus étendue.

Parvenu devant la fenêtre, il eut un cri désespéré :

— Mon Dieu... Mon Dieu... Est-ce possible ? Quel désastre !

Maintenant, tout l'horizon s'emplissait de clarté. Le firmament était rouge ainsi que lorsque le soleil se couche certains soirs de grand vent.

Sur ce fond lumineux, les arbres de la forêt dressaient leurs silhouettes fantastiques ainsi que des fantômes.

Quelle était donc la cause de cet incendie ?... C'est ce qu'il nous faut expliquer en peu de mots.

Lorsque Pierre Hérard venait à la scierie de Sanderval, il habitait un ancien pavillon de chasse situé en arrière des bâtiments d'exploitation et que son père avait meublé jadis.

La mère Godefroy, la femme du concierge, lui faisait son ménage et préparait son repas.

Alors que les premières ombres de la nuit noyaient toutes choses, il s'était glissé dans le chantier, en ayant bien soin de ne pas être aperçu du pavillon des portiers.

Entre deux hautes piles de bois, Pierre prépara un foyer de brindilles sèches et de copeaux qu'il arrosa avec de l'essence provenant d'un bidon pris par lui à l'arrière de son auto. Puis, il recouvrit soigneusement le tout de sciure de façon à ce que le feu couvât durant un certain temps.

Enfin, à l'entour, il amassa un double tas de fagots, de telle sorte que le brasier trouvât un aliment facile et qu'il ne fût point aperçu dès le début.

Après quoi, satisfait de son travail, le misérable battit le briquet.

Aussitôt, le bois se mit à pétiller avec un bruit sec et joyeux. En quatre ou cinq endroits, Pierre Hérard prépara de semblables foyers. Aussi, la nuit était-elle complètement tombée lorsqu'il regagna discrètement son logis.

Grâce à la sciure recouvrant les foyers, les flammes mettraient plusieurs heures avant de s'élever dans l'atmosphère. Ainsi, l'incendiaire aurait le temps de s'éloigner et de se préparer un alibi.

De retour chez lui, il fit prestement disparaître les traces de son travail, brossa vigou-

reusement ses vêtements; après quoi, ostensiblement, il sortit à nouveau, se dirigeant cette fois vers le hangar sous lequel son auto était abritée.

Ce fut à ce moment que le père Godefroy l'aperçut.

Pierre lui annonça son intention de se rendre à Rambouillet.

De la scierie à la ville, on compte six kilomètres; grâce à sa voiture, Pierre Hérard ne mit que quelques minutes à franchir cette distance. Bientôt, il stoppait devant l'hôtel Royal.

Plusieurs personnes se trouvaient assises autour des tables garnissant la terrasse; parmi elles, Hérard avisa Lauriac qui, installé à l'écart, fumait un cigare.

Lestement, il sauta à bas de son siège et rejoignit le banquier :

— Ainsi, c'est fait ? interrogea ce dernier en l'apercevant.

— Oui, murmura l'autre en frissonnant.

Et, brièvement, il conta à quelle opération il venait de se livrer, mais sa voix tremblait et, par instants, il jetait des coups d'œil craintifs autour de lui.

Sans en avoir l'air, le financier aiguillait la conversation selon ses désirs, interrogeant Hérard sur une tante de sa défunte femme, Mme d'Ancerre, que l'on disait très riche et qui habitait un château aux environs de Tours.

— Oui, elle possède une vingtaine de millions, répliquait Pierre. Ma fille et moi sommes ses uniques héritiers. Seulement, c'est une vieille avaro, égoïste et dure. Elle me laisserait plutôt mourir de faim que de m'avancer un billet de cent francs.

« N'importe, Mme d'Ancerre ne sera point éternelle et le jour où sa fortune passera entre tes mains, mon gaillard, nous compterons ensemble », songeait Lauriac.

Et un sourire ambigu crispait sa lèvre mince, tandis que son regard aigu, filtrant entre ses paupières mi-closes, dévisageait son interlocuteur, lequel semblait rien moins qu'à son aise.

C'est qu'il songeait que là-bas, le sinistre qu'il avait provoqué se préparait et que, bientôt, les premières flammes monteraient dans l'air.

Alors, le plan qu'il avait conçu commencerait à se réaliser. Une fois de plus, il serait sauvé et grâce à l'argent touché, pourrait continuer à mener la vie qui lui plaisait.

Pourtant, une peur sourde, invincible, s'insinuait en lui. Si ses projets ne réussissaient pas ?...

Lauriac qui semblait lire ses pensées sur son visage, murmura tout à coup :

— Allons, mon cher, du nerf, que diable... Puisque le vin est tiré, il faut le boire. Et puis, pourquoi voulez-vous que cela ne réussisse pas ?...

CHAPITRE IV

Cependant, après les premières minutes d'affolement, chacun, chez les Derblay, avait repris un peu de calme. Déjà, le contremaître, redescendu à sa chambre, se vêtait en hâte. Bientôt, il s'élançait au dehors en criant :

— Rosine, je cours là-bas.

— Bien, père, bien, répliqua la jeune fille.

Et comme son frère, Raymond, parlait de faire de même, elle s'y opposa énergiquement; le garçonnet devait être raisonnable. Il allait lui promettre bien, au contraire, de rester là, de veiller sur maman et sur Nicole.

— Mais toi, Zine, murmura Raymond d'un air boudeur.

— Moi, je vais donner l'alarme dans le village, puis je rejoindrai père. Ma présence peut être nécessaire au bureau... Je sais où l'on place les livres de comptabilité.

Rosine expliquait cela d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre posée, mais au fond, elle était en proie à une profonde inquiétude.

Elle n'ignorait point que Derblay n'hésiterait pas à s'exposer à accomplir ce qu'il considérait être son devoir et elle se disait, qu'étant sur les lieux, elle pourrait peut-être veiller sur lui, l'empêcher de commettre quelque généreuse imprudence.

De son lit, la maman approuva :

— Mes chéris, votre petite mère a raison... Il faut lui obéir ainsi que de coutume.

— Est-ce promis ? fit la jeune fille en se courbant vers les enfants.

— Oui, oui, nous ferons tout ce que tu voudras, répliquèrent d'une même voix Raymond et Nicole. Va, nous t'aimons bien et, pour rien au monde, nous ne voudrions te faire de chagrin.

— Vous êtes de bons petits.

Et, avec un geste maternel, Rosine, attirant à elle ses cadets, les embrassa longuement; après quoi, elle aida le bébé à remonter dans son berceau.

Quelques minutes plus tard, Rosine courait par l'unique rue de Sanderval; sur la place de l'église, elle frappa à la porte d'une chaumière en appelant :

— Monsieur Houdry, monsieur Houdry, ouvrez vite...

Houdry était un brave homme qui, à Sanderval, remplissait les fonctions de sonneur de cloches et de garde champêtre. Éveillé par la voix angoissée de la jeune fille, il ne tarda point à se montrer et celle-ci le mit au courant de la situation.

— La scierie est en feu... Ah! quelle affaire... s'exclama-t-il en levant les bras au ciel. Ce doit être terrible.

Rosine savait le bonhomme quelque peu bavard. Aussi, sans lui laisser le temps de se reconnaître, le poussa-t-elle vers l'église

— Il faut tout de suite sonner la cloche afin qu'on organise les secours... Je compte sur vous, monsieur Houdry, disait-elle en même de temps ce ton doux mais plein d'autorité auquel nul ne résistait.

— Entendu, ensuite, je vous rejoindrai là-bas, répliqua le sonneur, rappelé au sentiment de la réalité.

Sur ce, tout courant, il se précipitait vers le clocher dans lequel il disparut; la minute suivante, le tocsin retentissant à toute volée appartenait à Rosine que son compagnon tenait fidèlement ses promesses.

Alors, en hâte, la jeune fille s'élança dans la direction de la scierie.

Maintenant, chacun s'éveillait à Sanderval; les portes battaient, les gens s'interpellaient, se demandant ce qui se passait.

D'une phrase brève, Rosine renseignait les curieux au passage; enfin, elle se trouva en rase campagne.

Des sentiers coupant à travers bois, quelques hommes, gardes forestiers ou bûcherons, débouchaient déjà.

Parmi eux, la dactylographe reconnut Claude Ferny. En effet, du château, le jeune homme avait aperçu les lucurs de l'incendie, qui à présent empourprait le ciel d'une réverbération sinistre et il venait aux nouvelles.

Sans ralentir l'allure, Rosine le mit au courant de ce qu'elle savait.

— Voyez-vous, j'ai hâte de rejoindre papa.

— Je vous comprends, riposta Claude, frappé de sa pâleur, de son émoi; mais par grâce, rassurez-vous. M. Derblay est trop prudent pour s'exposer inutilement. Au reste, le voici.

Et il serrait affectueusement le bras de sa compagne, comme s'il voulait lui insuffler de la confiance, de la force.

Elle lui jeta un regard de reconnaissance; mais ainsi que l'avait annoncé le jeune homme, on arrivait à la scierie dont la grande porte était largement ouverte.

Le spectacle était des plus impressionnants. Le fléau, stimulé par le vent violent qui s'était mis à souffler, avait fait d'effrayants progrès. Maintenant, de hautes piles de bois flambaient ainsi que des torches, projetant des flammèches dans toutes les directions.

Faute de moyens, on ne pouvait songer efficacement à combattre l'incendie; aussi Derblay, Godefroy et quelques paysans, arrivés les premiers sur les lieux, s'étaient-ils mis en devoir de démoner la comptabilité, ainsi que le mobilier garnissant la demeure du patron.

Pour l'instant, c'était tout ce qu'on pouvait faire.

Rosine et Claude se joignirent aux sauveteurs.

La jeune fille ne quittait pas plus le contremaître que son ombre. Pourtant, Martin Derblay ne semblait point prendre garde à elle: le brave homme était comme fou.

Alors qu'accompagné des jeunes gens, il revenait déposer chez le concierge Godefroy une pile de livres de commerce, la voix de sa fille, retentissant à son oreille, éveilla son attention:

— M. Hérard, disait Rosine.

Une auto stoppait en effet à proximité et le patron en descendait, suivi de M. Lauriac.

Devant eux, les assistants s'écartèrent respectueusement; comme le contremaître, les vêtements roussis par la flamme, les cheveux et la barbe en désordre, s'approchait, Pierre l'appella rudement:

— Eh bien, comment cela a-t-il pris? Ma parole, voilà qui est inimaginable... Si vous aviez surveillé le chantier ainsi que vous le deviez, le désastre n'aurait point eu lieu. Voyons, qu'a-t-on fait?... Que fait-on?...

Sous ce flot de questions et de reproches, Derblay demeura coi.

Le brave homme savait pourtant bien qu'on n'avait rien à lui reprocher et que, toujours, il avait fait son devoir.

— Mais, monsieur, balbutia-t-il, je vous assure que...

— Oui, oui, je sais... Vous avez encore raison... Enfin, c'est un compte que nous réglerons plus tard.

— Monsieur, père était le premier sur les lieux du sinistre, tenta de dire Rosine.

— Ah! vous, petite, laissez-moi tranquille, coupa brutalement le marchand de bois.

Et, tournant le dos à la dactylographe, ainsi qu'à Derblay, il s'éloigna, rejoignant les autres sauveteurs qu'il se mit à encourager du geste et de la voix.

Une seconde, Rosine le suivit des yeux puis son regard se porta vers son père dont le visage contracté exprimait la peine profonde que lui causait tant d'injustice. Et cette vue lui serra le cœur.

— Allons, papa, ne te fais pas de chagrin, tu sais bien que ce qui arrive n'est point ta faute, murmura-t-elle d'un ton affectueux en serrant la main du pauvre homme.

Cette voix chérie rendit quelque courage au contremaître.

— C'est vrai, ma mignonne, répliqua-t-il en caressant du revers de sa grosse main la chevelure blonde de la jeune fille. Tu seras toujours la plus raisonnable... J'ai fait tout mon devoir... Ma conscience ne me reproche rien...

— Alors, embrasse-moi et promets de ne pas nous oublier... Il faut que je rentre à la maison où maman et les petits doivent s'inquiéter.

L'accent de Rosine contenait une telle prière que Derblay en fut ému; il comprenait tout ce qu'elle n'osait lui dire: ses angoisses, ses alarmes...

— Comment ne songerais-je point à vous tous qui êtes mon unique bonheur? balbutia-t-il en essuyant furtivement une larme.

— Alors, je m'en vais, reprit doucement la jeune fille.

— C'est cela, c'est cela...

— Permettez-moi de vous reconduire, mademoiselle Rosine, murmura à l'oreille de la jeune fille la voix de Claude Ferny.

— Oh! je veux bien, répliqua-t-elle.

L'instant d'après, ils s'éloignaient de compagnie; Rosine était singulièrement triste et les consolations que lui prodiguait son ami ne par-

venaient point à lui rendre son courage habituel.

— Voyons, petite Rosine, ne vous mettez pas martel en tête... Que voulez-vous, ce sont là choses qui arrivent.

— Oui, je sais bien, mais songez combien le coup est cruel pour nous... Où travaillerons-nous, père et moi ?

— Bah, ne vous préoccupez point de ces choses... Il en sera bien temps quand le moment sera venu.

— C'est vrai, murmura la jeune fille qui, tout bas, se morigénait déjà d'avoir laissé échapper cette plainte. Vous avez raison, monsieur Claude.

Evidemment, lui qui était riche ne comprenait point ces préoccupations. Elle aurait dû y penser.

Sur la route, Ferny lui prit amicalement le bras et s'apercevant qu'elle frissonnait :

— Auriez-vous froid, Rosine ?

— Oh ! non, se défendit-elle. C'est nerveux...

— Allons, petite fille, remettez-vous. J'ai beaucoup de chagrin de vous voir ainsi. Tenez, je ne sais ce que je donnerais pour que tout cela ne fût point arrivé...

— Et moi donc, soupira-t-elle.

Pourtant, en dépit de son désespoir, elle était contente de sentir si près d'elle ce jeune homme dont l'amitié était certaine. Bien qu'il ne pût rien faire pour elle, elle lui était reconnaissante des tentatives qu'il faisait pour la consoler, la reconforter.

Cependant, on arrivait aux premières maisons du hameau ; toutes étaient désertes, les habitants s'étant tous rendus à la scierie.

— Merci, Claude, balbutia Rosine. Je vais rentrer.

— Oui et lâchez de vous reposer.

— J'essaierai, répliqua-t-elle avec un pauvre petit sourire qui illumina son visage pâli.

Elle lui tendait la main ; alors, brusquement, il s'inclina devant elle, posant ses lèvres sur ses petits doigts transis.

— Mon Dieu, fit-elle surprise.

— N'oubliez pas que je suis votre ami, Rosine, prononça-t-il en se redressant.

Et après l'avoir enveloppée d'un regard chargé de tendresse, il s'éloigna, la laissant frémissante, bouleversée.

Ce que fut cette nuit pour Rosine, il est facile de se l'imaginer. De retour à la petite maison de Sanderval, il lui fallut répondre aux questions de Mme Derblay et des enfants qui réclamaient des détails.

Enfin, la malade finit par s'assoupir, tandis que Raymond et Nicole s'endormaient paisiblement.

Alors, gagnant sur la pointe du pied la fenêtre de sa chambre, Rosine s'accouda à la barre d'appui et, les yeux attachés sur l'horizon rougeoyant, elle attendit.

Elle n'osait point retourner là-bas, ne voulant point abandonner ceux dont elle était la véritable petite mère et son cœur saignait en songeant à son père.

Pourquoi M. Hérard se montrait-il si dur à son égard ?... Ne savait-il point que son contre-maître lui était entièrement dévoué ?

C'était à croire qu'il obéissait à un parti-pris nettement arrêté d'avance.

Longtemps, Rosine songea ainsi, se désolant intérieurement, car elle entrevoyait mieux encore à présent les conséquences du désastre.. Le chantier fermé pour de longs mois... le chômage certain... La misère probable...

À la fin, écrasée de fatigue, elle glissa, sans y prendre garde, à un profond engourdissement.

Une voix, en la hélant d'en bas, la fit soudain sursauter. Il faisait grand jour et elle reconnut le père Godefroy.

— Mademoiselle Rosine... Mademoiselle Rosine, disait le concierge de la scierie, je suis accouru vous prévenir

— Et de quoi donc ?

— Votre père revient.

Le brave homme semblait singulièrement mal à l'aise ; il ne trouvait plus ses mots et son regard embarrassé se détournait, évitant celui de la jeune fille.

Instinctivement, celle-ci comprit qu'on lui cachait quelque chose, qu'un malheur qu'elle n'avait point prévu s'était abattu sur eux.

Son joli visage pâlit encore, ses yeux se creusèrent et ce fut en tremblant qu'elle interrogea :

— Papa est blessé ?

— Non, non...

— Mort, peut-être ?...

— Mademoiselle...

— Oh ! je vous en prie, monsieur Godefroy, dites-moi la vérité.

Ses mains suppliantes se tendaient vers le paysan en un geste d'imploration.

— Je vous jure que non, protesta-t-il vivement.

Mais Rosine venait de quitter la fenêtre et, comme une folle, elle s'élançait vers l'escalier qu'elle descendit quatre à quatre. Alors que, traversant le jardin, elle débouchait sur la route, un groupe qui tournait l'angle de celle-ci lui apparut.

Une seconde, Rosine le considéra, se demandant si elle n'était point le jouet d'un atroce cauchemar.

Son père était là, encadré par les gendarmes et, derrière, tous les habitants du village se pressaient, paraissant en proie à une exaltation indescriptible.

— Du courage, mademoiselle, du courage, murmura Godefroy, apitoyé en soutenant la malheureuse qui chancelait et en s'efforçant de l'entraîner vers la maison.

— Non, laissez-moi, laissez-moi.

Et Rosine, redressée en un suprême sursaut d'énergie, lui échappait, se précipitant au-devant des nouveaux venus ; en quelques élans, elle les joignit et, se jetant au cou du contre-maître :

— Papa, papa, qu'y a-t-il ?... Que te veut-on ?

Derblay qui marchait, la tête basse, les regards rivés au sol, avait relevé le front.

— Ah, ma mignonne, gémit-il. C'est horrible, épouvantable...

— Mais encore... ?

Tout à coup, Rosine s'interrompit et une plainte désespérée s'étrangla dans sa gorge ;

elle venait de constater que les poignets de son père étaient emprisonnés dans les menottes.

— Oh ! s'exclama-t-elle en reculant, terrifiée.

Sans doute le contremaître se méprit-il sur le sens de ce cri, car son visage terreux devint livide, tandis qu'il ripostait :

— Rosine, ma petite Rosine, je suis innocent...

— Mademoiselle, regagnez votre demeure, intervint l'un des gendarmes d'un ton bourru. Nous n'avons que faire de vous ici.

Ce disant, il écartait la dactylographe qui, brisée, sans forces, ne lui résista point.

Dans une sorte de brouillard, elle vit le sinistres cortège gagner la chaumière dans laquelle il pénétra.

Un des gendarmes était resté à la porte, barrant le passage aux paysans; seuls, quelques messieurs vêtus de noir et auxquels la jeune fille n'avait point pris garde, eurent accès dans la demeure.

— Mon Dieu... Je rêve... balbutia Rosine en portant sa main tremblante à son front blême... Papa arrêté, enchaîné comme un malfaiteur... Ce n'est pas possible.

Et, fendant les groupes, elle se rapprocha de la porte.

— Monsieur, dit-elle au gendarme de garde, j'ai le droit de rentrer ici. Je me nomme Rosine Derblay.

— En ce cas, passez, fit-il en s'écartant.

La salle à manger, d'ordinaire si paisible, était pleine de monde; on avait poussé Martin Derblay dans un coin où les personnages qui l'accompagnaient étalaient sur la table leurs serviettes bourrées de papiers.

— Mais enfin, que reprochez-vous à mon père? leur cria Rosine en se dressant devant eux. Voyons, monsieur Ferny, continua-t-elle en s'adressant à un homme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie grave et sévère, qu'elle venait de reconnaître, je vous en conjure, répondez-moi.

M. Ferny, le père de Claude, était, nous l'avons dit, procureur de la République près du Parquet de Rambouillet.

À l'aube, il était arrivé à la scierie avec un juge d'instruction, le commissaire de police, les gendarmes.

Il eut une courte hésitation puis, se décidant :

— Mademoiselle, fit-il avec douceur, je sais quelle est votre existence. Aujourd'hui, vous devez vous montrer plus courageuse que jamais.. Une accusation très grave pèse sur votre père, accusation dont, je l'espère, il parviendra à se justifier.

« En attendant, M. Lambert, le juge d'instruction que voici, a cru devoir s'assurer de sa personne.

La dactylographe écoutait sans comprendre; on eût dit que, pour elle, les mots avaient perdu toute leur signification.

Ses yeux viraient en leurs orbites, allant des magistrats à son père qui cachait son visage entre ses mains enchaînées.

À la fin, faisant un grand effort, elle balbutia d'une voix à peine distincte :

— De quoi accuse-t-on papa ?

— Il aurait, paraît-il, mis le feu à la scierie, dans un mouvement de colère, afin de se venger de certaines observations faites par M. Hérard.

Le procureur de la République ne put achever sa phrase. Dans une révolte de tout son être, Rosine se redressait, indignée et, le regard brillant, le visage enflammé, elle clamait :

— Papa, un incendiaire ?... Allons, c'est de la folie... Tous ceux qui le connaissent, M. Pierre Hérard, lui-même, ne peuvent l'affirmer sérieusement.

Elle tentait de s'élancer vers le malheureux qui, à ces paroles, avait fait un pas en avant, montrant une face que la joie illuminait.

— Merci, ma fille chérie, pour n'avoir pas douté de moi.

— Oh ! cela, jamais... Tu es le meilleur, le plus honnête des hommes, répliqua-t-elle, toute vibrante.

CHAPITRE V

Mais on s'interposait entre eux et M. Ferny, prenant Rosine par l'épaule, la retint avec autorité :

— Mademoiselle, je comprends votre émoi; pourtant, permettez-moi de vous rappeler au sentiment de la situation, de vos responsabilités... Votre maman est là-haut, elle doit s'inquiéter du bruit qu'elle entend ici... Dans son état, une mauvaise nouvelle pourrait lui être funeste. Votre place est à ses côtés.

Rosine tressaillit... Dans son trouble, elle avait complètement oublié la pauvre femme.

Une seconde, elle demeura interdite, cependant que de grosses larmes roulaient lentement sur ses joues blêmes.

À l'entour, chacun se taisait, respectant cette douleur, plaignant la malheureuse.

— Oui, monsieur, vous avez raison; je vous remercie de m'avoir rappelé mon devoir, bégaya enfin la jeune fille. Je suis votre conseil, mais tout à l'heure, vous me laisserez embrasser papa, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, je vous le promets, fit M. Ferny en détournant la tête pour cacher son émotion.

— Alors, à bientôt, père... À bientôt...

Et, essuyant ses yeux, Rosine s'en fut comme folle, non sans avoir, du bout des doigts, envoyé un baiser à Derblay.

Sur le palier du premier étage, elle trouva Raymond et Nicole qui, effrayés par le bruit et la vue d'autant de monde, se pressaient l'un contre l'autre, n'osant descendre.

Dans son lit, la malade s'agitait, suppliant qu'on la renseignât. D'un effort de volonté, Rosine rasséréna son visage et, entraînant les enfants, elle pénétra chez sa mère.

— Eh bien, que signifie tout ce remue-ménage ? questionna celle-ci.

— Les magistrats, les gendarmes sont en bas, avec papa auquel ils demandent des explications... Tu comprends, ils font une enquête sur l'incendie de cette nuit, riposta la dactylographe sans trop savoir ce qu'elle disait, tandis que, d'un geste machinal, elle comprimait les battements désordonnés de son cœur.

Mais tout en elle démentait le calme de ses propos ; avec une de ces présciencés qu'ont parfois les êtres très nerveux, M^{me} Derblay devina que sa fille ne lui disait point la vérité.

— Je veux voir mon mari, je veux le voir de suite, s'écria-t-elle d'une voix frémissante.

En même temps, elle tentait de se lever.

C'était là un effort au-dessus de sa vigueur et, sans Rosine qui s'était précipitée, elle se fût lourdement abattue sur le carreau de la chambre.

Durant un instant, la mère et la fille se tinrent ainsi enlacées ; enfin la seconde, entraînée par le poids de la première, s'écroula à la renverse sur le lit où toutes deux demeurèrent immobiles.

Vaincues par l'émotion, les infortunées venaient de perdre connaissance.

Lorsque Rosine, revenant à la vie, ouvrit les yeux elle était toujours étendue sur le lit maternel.

La première personne qu'elle aperçut fut M. Ferny, le procureur de la République.

Penché sur la jeune fille, le magistrat la contemplait d'un regard chargé de sollicitude.

En effet, aux cris poussés par Raymond et par Nicole, M. Ferny, Godefroy, le concierge du chantier Hérard et quelques personnes se trouvant au rez-de-chaussée de la maisonnette, étaient montées au premier étage, comprenant que des événements graves s'y déroulaient.

Le docteur Gardin, de Rambouillet, que la curiosité avait amené à Sanderval, ainsi que nombre de citadins, avait été mandé et c'était lui qui venait de ranimer la jolie dactylographe.

Maintenant, il s'occupait de M^{me} Derblay, laquelle était toujours évanouie.

— Du courage, mon enfant, murmura M. Ferny en se penchant vers Rosine.

— J'en aurai, monsieur, mais au nom du ciel, protégez mon pauvre père... Je vous jure qu'il est innocent.

— Je ferai de mon mieux, répliqua le magistrat. Vous sentez-vous assez forte pour descendre ?

— Certainement.

— En ce cas, venez avec moi... Martin Derblay va quitter cette maison.

Le procureur de la République s'exprimait avec une visible hésitation, redoutant de porter un nouveau coup à la pauvrette en lui annonçant que l'arrestation de son père avait été maintenue.

D'un suprême effort de volonté, la jeune fille se mit debout et comme son compagnon s'avancait pour la soutenir :

— Merci, monsieur, je n'ai pas besoin d'aide, murmura-t-elle d'une voix étranglée, tandis que ses yeux chargés de muets reproches se fixaient sur le Procureur.

Celui-ci, gêné, mal à l'aise, détourna la tête.

Jamais, comme à cet instant, il n'avait compris combien, parfois, il est pénible d'accomplir son devoir.

Justement, un long frémissement, précurseur du retour à la vie, agita le corps de M^{me} Derblay.

D'un baiser léger, Rosine effleura le front de la pauvre femme, cependant que M. Ferny disait, s'adressant au médecin :

— Docteur, je n'ai pas besoin de vous recommander votre malade, n'est-ce pas ?

Le praticien fit un signe approbatif de la tête ; alors, sans plus attendre, la dactylographe et le magistrat quittèrent la chambre. Dans une pièce contiguë, on entendait Raymond et Nicole qui, enfermés sous la garde d'une voisine, pleuraient doucement.

— Mon enfant, fit M. Ferny comme on atteignait le rez-de-chaussée, je vous ai promis de vous laisser embrasser votre père avant son départ... Je tiens ma promesse, soyez brave...

— J'ai confiance en l'excellence de sa cause... Ceci me donnera tous les courages, interrompit Rosine.

Le Procureur de la République s'inclina sans répondre ; évidemment, s'il respectait la conviction de sa compagne, il était bien loin de la partager.

C'est que les événements tournaient contre le pauvre Derblay. Une à une, les charges s'accumulaient sur sa tête et, à cette heure, les magistrats du Parquet étaient à peu près convaincus de sa culpabilité.

Mais comment en était-on arrivé là ?

C'est ce qu'il nous faut expliquer en quelques mots :

Au cours des opérations entreprises par les pompiers et les soldats accourus de Rambouillet pour circonscrire le sinistre, lequel menaçait de gagner la forêt voisine, on avait découvert plusieurs des foyers allumés par Pierre Hérard.

Aussitôt, les autorités avaient été prévenues et une enquête ouverte.

L'incendie était dû à la malveillance, mais quel était le coupable ?

C'est alors que Godefroy, le concierge du chantier, avait parlé, sans y attacher d'importance, de la visite effectuée, vers dix heures du soir par Martin Derblay.

Pierre Hérard, qui commençait à trembler, avait profité de cette circonstance pour aiguiller les soupçons du Parquet vers son contre-maître, affirmant que, jamais, il n'avait donné rendez-vous à celui-ci.

Le père de Rosine avait eu beau soutenir le contraire, le marchand de bois avait maintenu sa version.

S'il avait eu besoin de Derblay pour travailler ce soir-là, il ne se serait point rendu à Rambouillet où son ami Lauriac l'attendait ; en tout cas, au

passage, il eût prévenu Derblay de ne pas avoir à se déranger.

C'était là un détour qui, avec son auto, ne demandait que quelques minutes.

Cette explication paraissait vraisemblable; aussi, les magistrats en avaient-ils été frappés.

Pour eux, la démarche du contremaître devenait inexplicable. Bien mieux, Pierre Hérard avait insinué que son employé lui en voulait au sujet de certaines observations qu'il avait cru devoir lui faire au cours de l'après-midi et qui avaient paru le mettre fort en colère.

Le banquier Lauriac, dont le témoignage avait été invoqué, était venu corroborer les dires de son complice.

Martin Derblay était un excellent homme mais chacun, dans le pays, le savait d'un caractère violent, emporté.

Cette circonstance devait se retourner contre lui.

Selon Pierre Hérard, le contremaître avait incendié le chantier pour se venger de son patron, se disant que les soupçons ne se porteraient jamais de son côté.

Vainement, le malheureux employé avait tenté de se défendre, parlant de ses longues années de loyaux services.

Que pouvaient ses protestations contre des faits qui, habilement groupés, semblaient accablants?

Son arrestation avait été décidée...

C'est alors que les magistrats avaient pris la résolution de venir perquisitionner immédiatement à la petite maison que la famille occupait à l'entrée du village de Sanderval.

Claude Ferny, le fils du procureur de la République, le grand ami de Rosine, qui durant toute la nuit avait travaillé avec les sauveteurs, était demeuré atterré en apprenant cette nouvelle.

Son premier geste avait été de courir à Sanderval afin d'avertir la jeune fille; il voulait la préparer à l'affreuse nouvelle. Son père ne le lui avait pas permis : ses fonctions exigeaient que Claude se tint strictement en dehors de toute cette affaire.

Aussi, la mort dans l'âme, le jeune homme avait-il dû regagner directement le château familial.

Cependant, le procureur de la République, ayant poussé la porte de la salle à manger où se tenaient magistrats, gendarmes et prévenu, s'effaçait.

Rosine entra, très pâle, mais les yeux secs.

Derblay était là, debout entre ses gardiens, prêt au départ. De grosses larmes qu'il ne songeait point à retenir coulaient lentement sur son visage décomposé par la douleur; à la vue de son enfant, elles redoublèrent.

— Ma petite, ma petite... balbutia-t-il, éperdu, en tendant vers elle ses mains enchaînées.

D'un élan, Rosine fut contre lui et, mettant ses bras autour du cou du malheureux :

— Père, ne te désole point ainsi, s'exclama-t-elle. Ce qui t'arrive est terrible, mais dans quelques jours, demain, peut-être, les juges s'apercevront de leur erreur. Et tu nous reviendras...

Pour moi qui te connais et qui sais combien tu fus toujours bon pour nous, ton innocence ne saurait être mise en doute. Tous ceux qui t'ont approché pensent comme je le fais. Va et supporte avec courage cette effroyable épreuve...

Tout en proférant ces paroles, la jolie dactylographe mettait de longs baisers sur les joues du pauvre homme que ce chaud témoignage d'affection reconfortait quelque peu. Sa haute taille, que l'accablement avait voûtée, se redressa et une lueur d'espoir passa en ses prunelles tandis qu'il répliquait :

— Le ciel t'entende, ma fille chérie... De savoir que tu n'as jamais douté de moi me donnera la force d'affronter toutes ces misères...

A l'entour, les assistants se taisaient, profondément émus.

— En mon absence, je te recommande ta mère ainsi que les petits, ajouta encore le contremaître; ils ne peuvent compter que sur toi...

— Je ne leur ferai pas défaut, je te le promets, murmura Rosine que les sanglots commençaient à gagner et qui avait peine à refouler ses larmes.

Cependant, cette scène ne pouvait se prolonger; M. Lambert, le juge d'instruction, le comprit et, adressant un signe d'intelligence aux gendarmes, il dit, s'approchant de Derblay :

— Il est temps de partir.

— Quand vous voudrez, monsieur le juge, fit l'accusé.

Une dernière fois, le père et la fille échangèrent un long baiser; puis, le premier écartant la seconde, la poussa vers Godefroy qui venait d'entrer, annonçant que les voitures étaient prêtes :

— Mon camarade, fit-il, jadis, nous étions de bons amis. En souvenir de ce temps-là, veillez sur les miens, je vous prie.

— C'est entendu, articula le vieux soldat d'une voix à peine distincte en soutenant la jeune fille qui chancelait.

Déjà Martin Derblay s'élançait au dehors où juges et gendarmes le suivirent.

Sur la route, tous les habitants du village qu'un service d'ordre avait peine à maintenir à distance, étaient là; à l'apparition de celui que, maintenant, on appelait l'incendiaire, des murmures divers s'élevèrent de cette foule.

Pour les uns, l'innocence du contremaître ne faisait point de doute, pour les autres, c'était un misérable qui, pour se venger, n'avait pas craint d'incendier le chantier, réduisant ainsi à un chômage prolongé ses compagnons de travail.

Les deux automobiles qui avaient amené les magistrats de Rambouillet étaient là, ainsi que la voiture de Pierre Hérard, lequel l'avait mis gracieusement à la disposition du Parquet.

Ce fut vers ce véhicule que ses gardiens poussèrent le prévenu.

Une seconde, ses regards contemplèrent sans la voir la foule environnante, puis il s'engouffra dans la voiture où deux gendarmes monteront, s'installant à ses côtés.

Les portières claquèrent, les moteurs ronflèrent et, l'instant d'après, le petit cortège

s'éloignait, prenant à toute vitesse la direction de la ville.

Dans la petite salle à manger de la maisonnette, Rosine avait proféré un gémissement sourd et, les jambes cassées, elle s'était affalée sur une chaise sans prendre garde aux consolations que tentait de lui prodiguer le père Godefroy.

Ainsi, c'en était fini, pour le moment, du moins. Avant peu, son père serait écroué à la prison.

— Ne vous frappez pas, mademoiselle Rosine, répétait inlassablement le concierge. Vous verrez, tout finira par s'arranger.

L'entrée du docteur Gardin l'interrompit. Le praticien expliqua à la jeune fille que sa mère allait aussi bien que possible; il venait de lui faire une piqûre de morphine et, pour l'instant, elle reposait.

— Qu'on ne la dérange pas, je reviendrai ce soir, recommanda-t-il en prenant congé.

A ce moment, un gamin se présenta, venant chercher Godefroy que le patron, M. Hérard, réclamait.

CHAPITRE VI

L'heure d'après, la petite maison des Derblay était retombée à son calme habituel; Raymond et Nicole étaient venus rejoindre leur petite mère et celle-ci, comprenant qu'elle devait leur taire ses angoisses, s'efforçait de garder une physiologie tranquille.

Papa reviendrait bientôt; pour l'instant, il fallait être bien sage et ne pas réveiller maman.

Les deux enfants avaient promis de faire ce qu'on leur demandait et, blottis au fond de leur jardin, ils jouaient paisiblement cependant que la jeune fille vaquait aux soins du ménage.

En effet, en dépit de sa fatigue, Rosine devait mettre un peu d'ordre au logis, préparer le repas des petits.

La foule s'était dispersée depuis longtemps; néanmoins, une certaine animation inaccoutumée persistait dans le village où chacun commentait à sa manière les événements de la nuit.

La journée parut interminable à la dactylographe dont la pensée s'envolait constamment vers son père.

Où était-il, à cette heure?

Avait-il réussi à se disculper des charges accumulées contre lui? Reviendrait-il le soir même ou le lendemain!

Rosine n'osait l'espérer et se disait que, peut-être, plusieurs jours seraient nécessaires pour

que l'innocence du contremaître apparût éclatante aux yeux de tous.

Certes, si elle plaignait le pauvre Derblay de tout son cœur, Rosine était bien convaincue qu'il sortirait triomphant de cette rude épreuve.

Les magistrats pouvaient s'être trompés sur des apparences.

Il était impossible qu'il persistassent dans leur erreur.

De temps à autre, la jeune fille montait sur la pointe des pieds au premier étage et là, par la porte entrebâillée, jetait un coup d'œil vers le lit de sa mère.

La malade reposait toujours d'un sommeil voisin de celui de la mort.

Pourtant, son visage ordinairement contracté et inquiet se détendait, prenait une expression reposée, calme, qui ne lui était point coutumière et cela ne laissait pas que de rassurer Rosine.

Vers six heures, alors qu'elle achevait de mettre au feu des pommes de terre au lard, tout en gourmandant Raymond et Nicole qui, revenus dans la cuisine, gênaient ses mouvements, les trois enfants de Martin Derblay sur-sautèrent.

Un rire sonore, s'égrenant en cascades, leur arrivait de l'étage supérieur.

— Que veut dire ceci? murmura la jeune fille, stupéfaite, en lâchant le couteau qu'elle tenait à la main.

— Petite mère, balbutia Nicole, qui donc est là-haut, j'ai peur...

Et, terrifié, le bébé se serrait contre celle qui avait toujours été son refuge.

Déjà, Rosine l'enlevait entre ses bras et, sans que sa démarche fût alourdie par ce fardeau, elle s'élança vers l'escalier qu'elle gravit quatre à quatre, suivie de près par Raymond qui s'attachait à ses pas.

Au seuil de la chambre maternelle, tous s'arrêtèrent, figés de stupeur.

M^{me} Derblay, enfin éveillée, se tenait assise sur son lit, le dos calé contre ses oreillers. C'était elle qui riait ainsi, de ce rire jeune, éclatant, inextinguible.

Par instant, elle s'arrêtait, suffoquant et balbutiant:

— Rosine, ma petite Rosine... Il ne faut pas m'en vouloir... C'est tellement amusant... tellement drôle...

Un instant, la jeune fille se demanda si elle n'était pas le jouet d'un effroyable cauchemar?... Mais non, elle était bien éveillée. La menotte de Nicole qui, contractée, lui griffait le cou, le lui prouvait surabondamment.

— Mère, mère, qu'as-tu?... balbutia-t-elle en faisant quelques pas en avant.

— Que voulez-vous, mademoiselle? répliqua la malade en fixant sur elle un regard sans expression.

— Mère, je t'en prie, reconnais-moi... Je suis Rosine, la fille... Rosine, tu sais bien?... Et la jeune fille, véritablement épouvantée, tendait vers l'infortunée une main suppliante.

M^{me} Derblay parut réfléchir et son regard se posa cette fois sur le groupe désolé que formaient ses trois enfants.

— Oui, insistait la dactylographe, c'est moi, Rosine... Et puis, voici Raymond... ta petite Nicole que tu aimes tant... Reviens à toi, je t'en conjure.

— Mes enfants ?... Oui, il est possible que vous soyez mes enfants. En ce cas, je suis bien contente de vous voir, reparti la malheureuse. Je ne suis pas assez forte pour me lever aujourd'hui. Nous allons chanter ainsi que le font les petits oiseaux dans le jardin. Ecoutez comme ils semblent gais.

De fait, par la fenêtre entr'ouverte arrivaient les pépiements joyeux de tout un petit peuple ailé qui, s'affairant dans les branches des grands arbres voisins, saluaient ainsi les derniers rayons du soleil couchant.

— Oh ! murmura Rosine, maman serait-elle devenue folle ?

Déjà, la voix de la pauvre femme s'élevait, redisant une romance qu'elle avait apprise jadis, au temps de sa jeunesse.

Cela était si poignant à entendre qu'incapable de se dominer plus longtemps, Rosine, Raymond et la petite Nicole elle-même éclatèrent en sanglots.

Cependant, la malade ne paraissait rien voir et continuait à chanter.

Un pas, en faisant craquer le plancher, juste derrière elle, obligea la jeune fille à tourner la tête.

M. Gardin, le médecin de Rambouillet, était là, revenant pour une nouvelle visite, ainsi qu'il avait promis de le faire. Ne trouvant personne au rez-de-chaussée, il était monté directement à la chambre de M^{me} Derblay.

Un coup d'œil lui suffit pour deviner la situation :

— C'est bien ce que je redoutais, prononça-t-il à mi-voix. La commotion cérébrale a été trop forte, trop brutale... L'infortunée n'a pas pu la supporter, elle a perdu l'esprit.

— Folle... Maman est folle... s'exclama Rosine en fixant sur lui un regard plein d'angoisse.

Le praticien eut un geste désolé qui était un acquiescement.

— Oh ! c'est horrible... Horrible...

Et Rosine, éperdue, déposant à terre la petite Nicole, cachait son visage entre ses mains.

Le doigt du docteur Gardin, en la touchant à l'épaule, l'arracha à cette crise d'abattement.

Le médecin avait longuement ausculté la malade sans que celle-ci s'y opposât.

Au reste, lassée par l'effort qu'elle venait de fournir, M^{me} Derblay s'était laissée aller sur ses oreillers et, maintenant, elle se taisait, les yeux clos, les bras abandonnés.

— Descendons, mademoiselle, il faut que je vous parle sérieusement, fit M. Gardin.

Lorsque le praticien et les enfants du contre-maître se retrouvèrent en bas, dans la salle à manger, il y eut entre eux un pénible instant de silence.

Ce fut Rosine qui le rompit ; arrêtant le docteur qui, les mains derrière le dos, se promenait de long en large, l'air pensif, elle questionna d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre ferme.

— Voyons, monsieur Gardin, la vérité, je vous en prie?... L'accès dont ma mère vient d'être atteinte n'est que passager ? Il ne se renouvelera point ?

— Hélas ! mademoiselle, quelle que soit la peine que mes paroles vont vous causer, je ne dois pas vous dissimuler la situation. M^{me} Derblay a perdu l'esprit et cela pour longtemps, j'en ai peur. Sa folie est douce, nullement dangereuse ; néanmoins, dans ces conditions, il n'est pas possible qu'elle demeure ici.

— Oh...

— Chut, laissez-moi poursuivre... Je vais faire les démarches nécessaires pour qu'on l'admette à l'asile d'aliénés du département.

Un geste de protestation de la jeune fille l'interrompit :

— Cela, jamais, docteur...

— Mais enfin, ma petite, vous ne pouvez faire autrement... A cette heure, votre mère est comme une enfant.

— Docteur, j'en ai déjà deux... J'en aurai trois, voilà tout, répliqua simplement Rosine.

Et comme le médecin tentait d'insister, elle poursuivit :

— Vous n'ignorez pas quel horrible malheur nous a déjà frappés, ce matin : mon père est en prison... Ce soir, vous parlez de m'enlever ma mère pour la faire enfermer dans une maison de fous ? Eh bien, je vous le dis, cela ne sera point. Je m'y opposerai de toutes mes forces... Maman n'est pas dangereuse, m'avez-vous affirmé ? En ce cas, on ne peut m'obliger à m'en séparer...

Elle parlait, parlait, en proie à une sorte d'exaltation fiévreuse qui, peu à peu, la grisait.

M. Gardin comprit qu'il ne gagnerait rien à discuter ; avant tout, il fallait calmer Rosine et ensuite, d'elle-même, elle conviendrait que son généreux projet était impraticable.

Aussi, feignant d'abonder dans son sens, finit-il par murmurer :

— Eh bien, soit, mademoiselle, il sera donc fait comme vous le désirez. M^{me} Derblay demeurera ici jusqu'à nouvel ordre ; au reste, je lui ai fait une autre piqûre, grâce à laquelle elle passera une nuit parfaitement paisible. Demain, je reviendrai et alors, nous aviserons.

— Demain, comme aujourd'hui, ma réponse sera la même. On n'arrachera pas ma mère de mes bras ainsi qu'on le fit pour papa. Elle restera chez nous, déclara la dactylographe.

— Mais comment ferez-vous pour vivre?... Pardonnez-moi si je vous parle de ces choses, mais vous n'êtes point riches... L'arrestation de M. Derblay vous prive de vos gains et, d'autre part, par suite de la destruction du chantier Hérard, où vous étiez également employée, vous voici réduite au chômage.

— N'importe, je travaillerai...

— Mais où ?

— Je ferai autre chose. Je suis forte et quand on a de la bonne volonté, on parvient toujours à gagner son pain et celui des siens.

Un hochement de tête du docteur prouva qu'il n'était pas complètement de cet avis. Pourtant, comme d'autres malades l'attendaient, il prit son chapeau et, après quelques paroles

d'encouragement, il gagna la porte devant laquelle son auto l'attendait.

Cette nuit-là, quoiqu'elle fût écrasée de fatigue, Rosine ne dormit guère.

A chaque instant, elle s'éveillait, tendant l'oreille vers la chambre de la malade ; mais celle-ci dormait, ainsi que l'avait annoncé le médecin.

Alors, accoudée sur son traversin, la jeune fille songeait, s'efforçant d'envisager l'avenir d'un cœur ferme.

Après dîner, les petits étant couchés, elle avait fait le compte des économies de la famille. Celles-ci étaient minimes, la maladie de M^{me} Derblay ayant déjà coûté bien de l'argent et, dans le vieux portefeuille caché au fond de la commode, la dactylographe ne trouva que six mille francs.

Donc, il fallait aviser au plus tôt.

La journée du lendemain s'écoula sans incidents. M^{me} Derblay se montrait fort calme : quand elle ne reposait point, elle contemplait les arbres durant des heures ou jouait avec des morceaux de chiffons de couleur que Rosine lui avait donnés sur sa demande.

Contrairement à ce que la dactylographe avait espéré, son père ne se montra point.

Rosine s'était dit que son ami Claude Ferny passerait peut-être devant la maisonnette, ainsi qu'il le faisait si souvent. Elle se flattait d'avoir ainsi des nouvelles.

Hélas ! il n'en fut rien.

Vers huit heures, alors que l'ombre enveloppait le village de Sanderval, Godefroy, le concierge du chantier Hérard, vint doucement trapper à la fenêtre.

— Ouvrez vite, fit-il à Rosine qui entrebâillait la porte. Je ne tiens pas à être aperçu.

— Et pourquoi cela ? s'enquit-elle avec surprise, tout en l'introduisant dans la salle à manger.

— Dame, à cause de M. Pierre... Vous comprenez, il en veut à votre père et je risque ma place. Tout de même, j'étais inquiet à votre sujet et c'est pour cela que j'ai filé dès qu'il a fait nuit.

Rosine fit asseoir le brave homme, puis la conversation s'engagea, la jeune fille contant à son interlocuteur le nouveau malheur qui venait de frapper la famille ; la folie de M^{me} Derblay...

Godefroy en montra atterré.

Vraiment, ces pauvres gens n'avaient point de chance ; il semblait que la fatalité s'acharnât sur eux comme à plaisir.

Mais bien que la sympathie affichée par le concierge fût sincère, on le sentait inquiet, mal à l'aise ; au moindre bruit, il jetait un regard anxieux vers la porte et Rosine, se rappelant les propos qu'il avait tenus lors de son arrivée, finit par comprendre la cause de cet émoi.

Godefroy redoutait la colère de M. Hérard ; prié entre son bon cœur et ses intérêts, il ne savait trop à quoi se résoudre.

Dans le village, il devait en être de même puisque personne, durant toute cette journée, n'avait poussé l'huis des Derblay afin de savoir ce que devenaient les enfants du contremaître.

En songeant à ces choses, Rosine eut une impression de froid au cœur ; en un instant, elle entrevit l'avenir qui lui était réservé, ainsi qu'aux siens.

Alors dans ce village où ils avaient connu des jours paisibles sinon heureux, où ils jouissaient encore de l'estime générale, ils seraient aussi isolés qu'au centre du désert.

Oui, c'était bien ainsi que les choses se passeraient.

Maintenant, l'absence de Claude Ferny s'expliquait ; il avait dû faire un détour pour que sa petite amie d'hier ne lui adressât point la parole. Cette constatation fut des plus pénibles pour la pauvre fille et des larmes chaudes vinrent humecter ses paupières.

Pourtant, elle se raidit contre son chagrin, et comme Godefroy parlait de se retirer, elle le remercia de sa visite, ne cherchant point à le retenir.

CHAPITRE VII

La journée suivante s'écoula, morne et triste pour la dactylographe.

Dès le matin, elle avait envoyé Raymond Nicole à l'école, ainsi qu'à l'ordinaire. Ils emportaient leur déjeuner dans un panier ; de cette façon, la sœur aînée pourrait se consacrer tout entière à sa malade.

Au reste, l'état de celle-ci semblait stationnaire et le docteur Gardin, qui passa dans l'après-midi, déclara qu'il en serait désormais ainsi.

Vers quatre heures, alors que l'esprit perdu dans ses pensées, Rosine, assise près de la fenêtre de la salle à manger, raccommodait du linge, des cris provenant de la rue attirèrent son attention. Vivement, elle leva la tête et son regard passant par-dessus le jardinet précédant la demeure, enfila la grand'route.

Ce qu'elle vit lui arracha une exclamation de stupeur. Raymond, son panier d'une main, la petite Nicole de l'autre, fuyait à toutes jambes dans la direction de la maison paternelle, poursuivi par un groupe comprenant les plus mauvais garnements du village.

Ceux-ci accablaient de huées les enfants et leur lançaient déjà quelques pierres.

Quoique plusieurs habitants se trouvassent présents, personne n'intervenait.

— Oh ! c'est trop fort, s'écria Rosine, indignée.

Et, repoussant la table supportant son ouvrage, elle se précipita au devant de ses cadets.

Mais déjà, quelqu'un l'avait devancée ; une vieille femme, mère Dominique, comme on

l'appelait familièrement à Sanderval et qui habitait dans une chaumière voisine, s'interposait, menaçant les galopins de la canne de cornouiller sur laquelle elle s'appuyait pour soutenir sa démarche chancelante.

— A-t-on jamais vu cela ? criait-elle de sa voix suraiguë... pourchasser ces pauvres petits comme des bêtes malfaisantes... Tâchez de les laisser tranquilles, sinon vous ferez connaissance avec mon bâton.

La mère Dominique était connue pour son humeur peu commode ; aussi les persécuteurs de Raymond et de Nicole se le tinrent-ils pour dit.

Faisant demi-tour, ils s'éloignèrent non sans lancer encore quelques quolibets à l'adresse des deux enfants.

— Mais enfin, que s'est-il passé ? s'enquérirait Rosine après avoir remercié sa voisine.

— Entrons chez vous d'abord... Nous verrons ensuite, répliqua cette dernière du ton bourru qui lui était habituel.

Et comme Raymond, dont un caillou avait frôlé la joue, essayait quelques gouttes, perlant sur son épiderme, elle ajouta ;

— Va, mon garçon, tu en verras bien d'autres.

Cependant, répondant aux questions de celle qu'il appelait sa petite mère, Raymond expliquait comment, toute la journée, ses camarades l'avaient tenu en quarantaine. A la sortie de la classe, alors qu'il revenait avec Nicole qu'il était allé chercher à l'école maternelle, quelques chenapans l'avaient injurié, le traitant de fils d'incendiaire.

Tout d'abord, Raymond avait tenté de tenir tête à ses adversaires, mais vite débordé par le nombre, il avait dû fuir afin de soustraire sa cadette aux mauvais traitements des garnements.

Pâle et tremblante d'indignation, Rosine écoulait ce récit, les larmes aux yeux.

— C'est odieux, épouvantable... balbutiait-elle.

— C'est humain, se contenta de répliquer la mère Dominique en haussant les épaules. Croyez-moi, mes petits, vous n'êtes point au bout de vos peines.

Jamais il n'y avait eu grande intimité entre Rosine Derblay et cette vieille femme à l'air revêche qui passait ses jours à coudre des vêtements de confection au seuil de sa chaumière. Aussi, la dactylographe était-elle surprise de la singulière sympathie que sa voisine lui manifestait.

— Désormais, tout le monde va vous tourner le dos, continuait la bonne femme... On vous fera des misères...

— Pourquoi n'imitiez-vous pas l'exemple général ? interrompit doucement Rosine.

— Parce que j'ai beaucoup souffert, moi aussi, et que cela m'a appris à plaindre les malheureux.

Ce soir-là, la mère Dominique dina avec les enfants du contremaître, s'efforçant de les reconforter par de bonnes paroles qu'elle débitait de son air bourru.

Comme Rosine lui apprenait qu'elle était toujours sans nouvelles de son père, et que leurs ressources étaient des plus minimes, la paysanne déclara :

— Cela ne peut durer ainsi... Tout d'abord, vous allez vous rendre au château, chez M. Ferny. Il doit savoir à quoi s'en tenir et il ne peut refuser de vous renseigner.

— Je n'oserai jamais, balbutia la dactylographe dont les regards se détournèrent.

— Que si, puisqu'il le faut...

— Non, non, je ne peux pas... prononça très vite la pauvre Rosine, éperdue.

— Pourquoi cela ?...

La jeune fille réfléchit durant l'espace d'une seconde ; puis ne pouvant sans doute dire les raisons véritables de son refus, elle murmura enfin :

— Mais en mon absence, qui gardera maman ?

— Moi, parbleu... Vous allez filer tout de suite tandis que les enfants vont se coucher... Quant au travail, demain, je vous emmènerai à Rambouillet chez le marchand de confections qui m'emploie et j'espère qu'il consentira à vous confier de la besogne... Allons, petite, soyez courageuse et songez que les vôtres ne peuvent compter que sur vous.

— Vous avez raison, je saurai me montrer brave, murmura la jeune fille en redressant la tête.

La minute suivante, s'étant assuré que nul n'était sur la route, Rosine se glissait hors de la maisonnette et gagnait d'un pas rapide un sentier qui, coupant à travers bois, conduisait au château.

La nuit était claire et chaude ; au ciel, de nombreuses étoiles scintillaient.

Un calme profond régnait dans les grands bois d'alentour et Rosine ne pouvait s'empêcher de comparer cette paix au tumulte dont son âme était agitée.

C'est qu'au fur et à mesure qu'elle approchait du manoir dont la masse énorme se découpait en noir au sommet de la butte voisine, le cœur de la pauvre fille battait de plus en plus fort.

Enfin, elle arriva en vue de la grille d'honneur. Son émotion était telle qu'elle dut s'arrêter et reprendre haleine, appuyée contre un gros orme bordant le chemin.

De là, elle apercevait les fenêtres de la résidence brillamment illuminées. A cette heure, M. Ferny était bien certainement revenu de Rambouillet et, ainsi que l'avait dit la mère Dominique, il savait à quoi s'en tenir sur la marche de l'instruction.

Comment recevrait-il sa tardive visiteuse ?...

Lors de la perquisition opérée chez le contremaître, il s'était montré bon et paternel vis-à-vis de la pauvre fille mais, depuis, ses sentiments avaient pu changer.

L'attitude des habitants de Sanderval avait appris à Rosine que l'égoïsme humain n'est point un vain mot.

— Si je demandais à parler à M. Claude, peut-être que cela vaudrait mieux, songea la dactylographe.

Mais presque aussitôt, elle renonça à son idée ; puisqu'elle n'avait pas revu le jeune homme depuis la sinistre soirée de l'incendie, c'est qu'il ne voulait pas se trouver en sa présence. Lui aussi l'abandonnait.

— Soit, murmura Rosine dont le cœur se

serrait. Mais il comprendra que je ne puis rester ainsi, sans savoir à quoi m'en tenir. Qu'il me renseigne. Après, je ne lui demanderai plus rien.

Pourtant, elle hésitait encore, prise entre sa fierté naturelle et son désir d'apprendre ce qu'était devenu son père lorsqu'une élégante silhouette masculine qu'elle connaissait bien se montra sur le perron.

C'était celle de Claude. Poussée par une impulsion irréfléchie, Rosine s'élança hors de l'ombre où elle se tenait; la porte pratiquée dans la grille d'honneur était ouverte; elle la franchit et pénétra dans la cour.

Là, frappée de son audace, elle s'immobilisa, n'osant plus avancer ni reculer.

Mais Claude Ferny l'avait aperçue. Vivement, il vint à elle.

— Comment, mademoiselle Rosine, c'est vous, à cette heure? s'exclama-t-il d'un ton plein d'inquiétude. Qu'est-il donc survenu de nouveau chez vous?...

— Cela ne saurait vous intéresser, répliqua-t-elle avec une amertume qu'elle ne put dissimuler.

— Que dites-vous là?...

— La vérité, sans doute. Mais ce n'est pas pour venir vous donner des nouvelles des miens que je suis ici, monsieur Claude. Je voudrais voir votre père.

En entendant ces paroles, le front du jeune homme se rembrunit et il resta un instant pensif.

— Serait-ce trop vous demander? interrogea-t-elle d'une voix frémissante.

— Y tenez-vous vraiment? insista-t-il.

— Absolument. C'est un service que je vous demande au nom de notre bonne amitié de jadis.

— De toujours, rectifia-t-il sans se fâcher du ton amer avec lequel elle s'exprimait.

Et, comme elle lui jetait un regard chargé de doute, le jeune homme reprit d'une voix qui s'animait:

— Oui, quoi qu'il arrive, je serai toujours votre ami. Allez, je comprends votre pensée, car il y a deux jours que je ne suis point passé devant votre demeure. Mais il ne faut pas m'en vouloir. J'avais juré à mon père d'éviter toute rencontre avec vous. Sa situation ne me permet point de vous fréquenter ouvertement et cela, Rosine, vous êtes assez intelligente pour le comprendre.

— Ah! votre père vous a défendu...

— Non, il m'a simplement demandé d'être prudent, de ne point vous parler au vu et au su de tout le monde, tout au moins pendant un temps.

— Alors, il ne me reste plus qu'à me retirer...

Déjà Rosine, blessée, esquissait un mouvement de retraite; son compagnon la retint doucement par le bras.

— Ne soyez pas méchante, petite amie. Vous n'ignorez pas combien je vous suis tout dévoué. Aussi, vous ne devez point prendre mal ce que je vous dis là. Si j'avais pu faire autrement, j'aurais volontiers manqué à la promesse que j'avais faite pour vous revoir. Mais il est évident que ce serait commettre là une grosse mala-

dresse... Voyons, Rosine, dites que vous me comprenez, que vous ne m'en voulez pas?...

Sa voix se chargeait de tendresse et le regard dont il l'enveloppait brillait doucement. Un instant, elle le considéra puis, baissant la tête, elle murmura:

— Oui, je vous crois, Claude... Seulement, cela n'empêche que nous ne nous verrons plus... Votre amitié va me faire défaut.

— C'est gentil ce que vous dites là, Rosine.

— C'est ce que je pense.

— Je vous remercie de me l'avoir confié. Cela me prouve que vous ne me gardez pas rancune de ma disparition. Puisque vous avez confiance en moi, en mon affection, je consens à faire ce que vous me demandez. Je vais aller prévenir mon père.

— Ah, merci, Claude, merci...

— Auparavant, vous allez me promettre d'être très brave... Je ne sais ce qu'il vous répondra, mais il se peut que les choses n'aillent point selon votre désir. La justice a des lenteurs qu'il faut lui pardonner...

Tout en parlant, il entraînait la jeune fille un peu étourdie vers le perron qu'il lui fit gravir.

L'instant d'après, il l'introduisait dans le vestibule. Là, congédiant un valet de pied qui s'avancait, il la fit entrer dans un petit salon élégamment meublé.

— Asseyez-vous ici. Je reviens de suite.

Et Claude, adressant un dernier signe d'encouragement à son amie, s'éclipsa par une porte intérieure.

D'une pièce voisine arrivaient des murmures de voix; évidemment, les hôtes du château étaient là, tout près. Le cœur battant, les tempes serrées comme dans un étai, Rosine demeurait au milieu du salon, l'esprit en déroute.

Ah! comme à cette heure, elle se repentait d'avoir suivi le conseil de la mère Dominique; sans la crainte de rencontrer le grand laquais veillant dans l'antichambre, elle se fût bien certainement enfuie sans attendre le retour de Claude.

Un bruit léger retentissant derrière elle, lui fit vivement tourner la tête. M. Ferny et son fils étaient là, debout à quelques pas.

CHAPITRE VIII

— Mademoiselle, fit le magistrat d'un ton grave, Claude m'a prévenu que vous désiriez m'entretenir. De quoi s'agit-il donc?

— Monsieur, je viens vous demander des nouvelles de mon père, murmura la pauvre

Rosine sans prendre garde au regard engageant que lui adressait Claude.

M. Ferny eut une courte hésitation; puis, avec un geste vague, il répliqua :

— L'instruction suit son cours, mademoiselle. On a désigné un avocat à votre père...

— Mais quand sera-t-il remis en liberté?...

Une expression de commisération passa sur le visage du procureur de la République.

— Je l'ignore, mademoiselle, ceci ne dépend pas de moi mais du juge chargé de l'enquête. Soyez convaincue qu'il fera le nécessaire pour découvrir la vérité.

Puis, abandonnant ce sujet de conversation qui, visiblement, lui était désagréable, il poursuivit, se rapprochant :

— Ce tantôt, j'ai rencontré le docteur Gardin. Il m'a parlé de la santé de votre mère et je l'ai fortement engagé à insister auprès de vous pour que vous le laissiez s'occuper de la placer dans quelque maison où elle recevra tous les soins que comporte son état. Si vous acceptez, je secondrai le docteur dans ses démarches car je serais très désireux de vous prouver le très réel intérêt que je vous porte.

Rosine aurait eu bien des choses à dire, mais elle n'osa point les exprimer et ce fut d'un ton bref qu'elle se contenta de répondre.

— Ma mère sera bien soignée, je vous en donne l'assurance. Ne nous occupons point d'elle, je vous prie, c'est pour mon père que je suis ici.

Sans doute M. Ferny devina-t-il ce qui se passait dans l'esprit de son interlocutrice, car il n'eut garde d'insister; au lieu de répliquer, il reprit, cherchant à faire dévier la conversation.

— A ce propos, Derblay a déclaré à l'instruction n'avoir point de fortune. Comme d'autre part, vous avez perdu votre place, puis-je vous demander, mademoiselle, comment vous comptez faire vivre votre petite famille?

— Je travaillerai, monsieur, c'est bien simple.

— J'ai de nombreux amis. Peut-être pourrais-je vous recommander?... Si vous vouliez...

— Inutile, monsieur, je vous remercie de vos bonnes dispositions à mon égard, mais si ces dernières sont bien réelles, occupez-vous de mon père et non de moi.

Le magistrat eut un geste désolé; visiblement, cette scène l'impressionnait péniblement. Sincèrement, il plaignait la pauvre Rosine dont l'émoi ne lui échappait point, bien qu'elle se raidit pour le refouler au plus profond d'elle-même.

— Tout ce que je puis faire, finit-il par répondre, c'est vous obtenir une autorisation de voir Derblay en sa prison.

— Oh! monsieur, si vous faisiez cela, s'exclama Rosine, je vous remercierais de tout mon cœur.

Et, les yeux brillants, le visage transfiguré, elle levait vers le châtelain un regard suppliant.

— Eh bien, voilà qui est entendu. J'en parlerai dès demain matin à M. Lambert, le juge d'instruction, et il vous signera un permis de visite... Mais comment vous rendrez-vous à Rambouillet?... De Sanderval à la ville, la distance est longue.

— J'y vais justement demain avec une voisine afin d'effectuer quelque courses, coupa vivement la jeune fille.

— En ce cas, le permis sera déposé chez le concierge de la prison.

— Je vous remercie, monsieur, croyez bien que je n'oublierai point l'obligeance dont vous venez de faire preuve.

Et Rosine, ayant salué, regagnait la porte. M. Fernay aurait bien voulu poursuivre l'entretien, car cette toute jeune fille qu'il sentait si vaillante, si brave, l'intéressait vivement.

S'il avait demandé à son fils de ne pas la voir c'est que sa situation lui commandait impérieusement de se tenir sur la plus stricte réserve.

Et puis, il craignait que Claude, nature impulsive et généreuse, ne se laissât aller à exprimer publiquement son opinion, opinion qu'il n'avait point cachée à son père; pour le jeune homme Derblay était innocent; la justice était en train de commettre une de ces terribles erreurs comme cela arrive parfois.

Dans ces conditions, la sagesse commandait au magistrat de se tenir sur ses gardes, d'empêcher son fils de se livrer à quelque manifestation fâcheuse.

Pourtant, en la circonstance, le Procureur de la République n'eut point le courage de se conformer à la ligne de conduite qu'il s'était tracée et se pencha à l'oreille de son fils :

— Retiens-la, murmura-t-il dans un souffle. Décide-la à accepter nos bons offices, cela dans son propre intérêt.

— J'y tâcherai, père, murmura Claude avec un regard chargé de reconnaissance.

Déjà, Rosine posait la main sur le bouton de la porte. Le jeune homme s'élança vers elle tandis que le châtelain s'éclipsait discrètement par l'issue qui lui avait donné accès.

— Eh bien, petite amie, vous partez ainsi, sans même me dire au revoir? articula-t-il d'un ton de reproche.

— Je n'osais vous adresser la parole, reparti-elle en tournant vers lui son joli visage pâli par la douleur.

— Pourquoi cela?

— J'avais peur de vous compromettre,

— Oh! Rosine...

— Dame, ne m'avez-vous pas fait comprendre?

— Comme vous me jugez mal... Je croyais que vous aviez compris les raisons que je vous ai exposées tout à l'heure, répliqua le jeune homme avec tristesse. Je dois rester neutre, quoiqu'il m'en coûte.

Il semblait si malheureux en donnant ces explications, on le sentait si désolé que Rosine en fut touchée. Il disait vrai... Ce n'était point sa faute si la destinée faisait de leurs parents des adversaires.

Et comme Claude continuait :

— Promettez-moi que, si jamais vous avez besoin de quelque chose, vous vous adresserez à moi?

Rosine répondit :

— Je vous le jure. la vie nous sépare, soit, mais jamais je n'oublierai notre amitié d'autan. Maintenant, laissez-moi partir, je n'ai plus rien à faire ici. Et puis, les miens m'attendent...

Pauvre petite amie, murmura-t-il en hochant lentement la tête. Pauvre chère Rosine.

— Ne me plaignez pas, Claude.

— Oui, je sais bien, vous êtes courageuse. Seulement, voyez-vous, je suis navré de tout ce qui vous arrive. Je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous.,

— Hélas! vous ne pouvez rien.

— Si, je puis vous dire, si toutefois les paroles ont pour vous l'importance qu'elles ont pour moi, je puis vous dire que, toujours, votre souvenir restera vivant dans ma pensée... Et puis, tenez, ayez confiance en moi, en mon affection, Rosine. C'est tout ce que je vous demande.

— Mais j'ai confiance, balbutia-t-elle. frappée par le ton dont ces paroles étaient prononcées.

— Merci. Donc, vous attendrez les événements sans désespoir, avec votre habituel courage?

— Je vous le promets.

— Et vous penserez à moi?

— Beaucoup.

Elle levait vers lui son visage aux traits délicats, lui offrant le miroir de ses prunelles. Celles-ci brillaient d'espérance. Un instant Claude la contempla, puis lui tendant les mains avec élan il murmura :

— Allons, au revoir, Rosine, ma petite Rosine.

— Adieu, monsieur Claude, répliqua-t-elle en abandonnant ses petits doigts à son étreinte.

— Non, pas adieu... Au revoir; allons, répétez...

— Au revoir, dit-elle docilement.

Leurs mains toujours unies se serraient franchement, affectueusement, loyalement... Leurs regards mêlés ne se quittaient pas.

Ce fut la jeune fille qui, la première, s'arracha à l'émotion qui la gagnait : ouvrant brusquement la porte, elle s'élança au dehors et, l'instant d'après, Claude qui avait couru à la fenêtre, la voyait traverser rapidement la cour, ombre fugitive qui disparut bientôt dans l'obscurité du bois. Alors, Claude Ferny hocha tristement la tête :

— Chère petite Rosine, murmurait-il ; ah, non, je ne vous oublierai pas. D'ailleurs, comment le pourrais-je? Ne vous êtes-vous point emparée de mon cœur?... Je vous ai fait promettre d'avoir foi en l'avenir. Pour moi, je la possède et je jure bien de vous rendre heureuse dès que la chose sera en mon pouvoir.

Si le jeune homme ne s'était point encore ouvert de ses sentiments, c'est qu'il craignait que Rosine pensât qu'il voulait abuser de sa faiblesse, de sa solitude.

Il désirait qu'elle comprît combien il était sincère, combien la tendresse qu'il lui portait était profonde, absolue.

Le lendemain, dans l'après-midi, la voiture de Jeanson, le boulanger de Sanderval, s'arrêtait devant la maison des Derblay et la mère Dominique, qui venait de prendre place à l'intérieur du véhicule, se pencha, appelant de sa voix de crécelle :

— Rosine, Rosine, êtes-vous prête?...

— Me voici, répliqua la jeune fille en apparaissant au seuil de la demeure.

Une dernière fois, elle se retourna vers Raymond et vers Nicole qui allaient rester seuls en

son absence, leur adressant une suprême recommandation.

En effet, dans la crainte de voir se renouveler les événements de la veille, la jeune fille n'avait point voulu que ses cadets se rendissent à l'école ce jour-là.

Puis, preste et légère, elle escalada le marchepied, se glissant jusqu'à la banquette du fond, où elle vint s'asseoir près de la mère Dominique.

Jeanson fouetta son cheval en grommelant et l'on partit au trot.

Le boulanger, qui se rendait à la ville toutes les semaines afin d'y régler de affaires relatives à son commerce, conduisait chaque fois la mère Dominique. L'heure d'avant, lorsque celle-ci lui avait annoncé que Rosine serait du voyage, Jeanson avait fait la grimace car, comme bien des gens de Sanderval, il ne se souciait point de prendre parti pour un homme que la justice inquiétait.

Pourtant, il n'avait pas osé refuser de transporter la nouvelle voyageuse, mais, intérieurement, il maudissait la paysanne, l'envoyant à tous les diables, ce dont celle-ci n'avait cure.

Le trajet se fit silencieusement et, quelques minutes avant deux heures, le véhicule stoppait devant l'une des auberges de Rambouillet.

— Je vous attendrai ici à cinq heures, fit le boulanger, tâchez d'être exactes.

— On y sera, maître Jeanson, repartit la mère Dominique en mettant pied à terre avec l'aide de Rosine.

Sur ce, toutes d'eux s'éloignèrent côte à côte.

Maintenant, la vieille femme expliquait à la jeune fille qu'elle se présenterait seule chez son marchand de confection ; elle lui demanderait de lui confier plus d'ouvrage qu'à l'ordinaire, sous prétexte qu'une de ses nièces était venue passer quelques jours chez elle.

En réalité, la paysanne craignait que le négociant ne réservât un mauvais accueil à sa protégée.

Celle-ci devina sa pensée, mais se garda bien d'insister. A quoi bon?... Elle commençait à comprendre que la vie est dure pour ceux que la destinée accable.

— J'en profiterai pour aller voir mon père, se contenta-t-elle de répondre.

Justement, on arrivait en vue de la prison :

— Du courage, ma petite... Vous verrez qu'avant peu, ce brave Derblay sera remis en liberté, fit la mère Dominique sans conviction.

— Je l'espère, murmura Rosine qui, ayant pris congé de sa compagne, se dirigea vers le sombre édifice.

La minute suivante, elle franchissait le seuil et s'arrêtait à l'entrée de la loge du concierge.

Ce dernier, gros homme à la face rubiconde ornée d'une barbe grisonnante, la toisa sans bienveillance :

— Je suis Rosine Derblay, déclara la dactylographe : le Procureur de la République m'avait promis qu'un permis de visite à mon nom me serait remis aujourd'hui même.

— Le voici, annonça le portier en tendant un papier ; un gendarme l'a apporté tout à l'heure, Attendez un instant.

En même temps, il sonnait ; presque aussitôt, un guichetier apparut sous la voûte.

— Tiens, Rochet, quelqu'un pour le parloir, lui cria le concierge.

Derrière son guide, Rosine franchit des portes et des grilles : elle marchait ainsi que dans un rêve : les larmes obscurcissaient sa vue et le sang bourdonnant à ses oreilles étouffait à demi le fracas des serrures qu'on verrouillait.

Enfin, Rochet la poussa dans une longue salle qu'une fenêtre percée à l'une de ses extrémités éclairait d'un jour blafard et qu'une grille montant jusqu'au plafond coupait en deux parties égales.

— Restez ici, le prisonnier va venir, annonçait-il.

Tremblante, éperdue, Rosine s'approcha de la grille à laquelle elle se soutint, car ses jambes se dérobaient sous elle.

Certes, elle s'était promis d'être brave, courageuse, mais en songeant à son père qui, depuis bien des jours déjà, se désespérait au fond de quelque cachot, elle sentait une douleur immense submerger sa pauvre âme.

Tout à coup, en face d'elle, une porte s'entrebâilla, livrant passage à un homme qui s'avancait d'un pas incertain, la tête basse, les épaules voûtées.

— Père, père, cria Rosine.

En percevant ces appels, Derblay, car c'était lui, avait eu un sursaut et, dans un élan fou, il se jeta en avant, répondant :

— Rosine, ma petite Rosine...

Maintenant, leurs mains s'étreignaient au travers des barreaux et ils se contemplaient en silence tandis que de lourds sanglots secouaient leurs épaules.

Ce fut le contremaître qui, le premier, parvint à dominer son trouble ; d'une voix assourdie, il prononça :

— Ma mignonne, je te remercie d'être venue. C'est bien de ne pas abandonner ton vieux père :

Et Martin Derblay se laissait aller à parler de ce qu'était sa vie depuis son incarcération. Il disait les interrogatoires que le juge lui faisait subir, voulant le faire avouer qu'il avait incendié le chantier, les confrontations au cours desquelles on l'avait mis en face de Pierre Hérard, lequel continuait à l'accuser en dépit des adjurations du pauvre homme.

Rosine l'écoutait, blême, silencieuse, devinant tout ce qu'il ne disait point, les tortures morales qui, en le harcelant sans cesse, avaient fait de lui un être sans espoir, sans courage, sans confiance en l'avenir.

Maintenant, elle s'efforçait de le reconforter et sa voix trouvait des inflexions caressantes comme lorsqu'on s'adresse à un grand malade.

L'innocence finirait bien par triompher... La lumière se ferait et il sortirait de prison avant peu, ayant reconquis l'estime de tous...

— Je veux bien te croire, petite, murmura le contremaître au fond des yeux duquel s'allumait une flamme.

La conversation déviant, il s'enquit à nouveau de sa femme, de Raymond, de Nicole et Rosine devait mentir, prêter à sa mère des propos que celle-ci n'avait jamais tenus.

Pour rien au monde, elle n'eût voulu que son père soupçonnât la vérité et qu'il sût que son incarcération avait fait perdre la raison à son infortunée compagne.

Enfin, le guichetier se montra à nouveau ; l'heure accordée pour la visite était passée.

L'instant de la séparation était venu ce furent des adieux déchirants dont Rosine sortit bouleversée, anéantie.

Une dernière fois, au seuil du parloir, elle retourna.

Là-bas, prêt à franchir la porte donnant sur la prison, Derblay faisait de même. Alors, à travers l'espace, elle envoya du bout des doigts à celui qu'elle n'avait même pas pu embrasser, un suprême baiser d'adieu et elle s'enfuit, frémissante, éperdue...

À l'auberge, elle retrouva la mère Dominique qui l'attendait.

De ce côté, les choses avaient marché à souhait ; le confectionneur qui employait la vieille femme avait consenti à lui confier plus d'ouvrage qu'à l'ordinaire.

C'étaient des vestes et des pantalons de droguet ; Rosine devait faire les boutonnieres, coudre les boutons.

Bien que ce fût là un travail pénible et fort mal payé, la jeune fille se montra très satisfaite. Ainsi, les siens ne risqueraient point de mourir de faim tant que le père demeurerait en prison.

Cependant, la mère Dominique s'enquérirait de Derblay. En quelques mots brefs, Rosine conta ce qu'avait été sa visite et la paysanne hocha la tête d'un air soucieux.

Au fond, elle était loin de partager la confiance de sa compagne. Pour elle, comme pour bien des gens, du reste la condamnation du contremaître ne faisait aucun doute.

Néanmoins, elle se garda de communiquer cette opinion à la dactylographe ; celle-ci avait bien le temps d'apprendre la vérité.

Mais Jeanson, le boulanger de Sanderval,

CHAPITRE IX

— Ne dis pas des choses pareilles, tu sais bien que, pour moi, tu seras toujours le meilleur, le plus tendre des pères, répliqua la dactylographe en essuyant ses larmes d'une main mal assurée.

— Et ta mère ? s'enquérirait Derblay avec hésitation, que pense-t-elle de tout cela ?...

Bien qu'elle s'attendit à cette question, Rosine pâlit légèrement ; pourtant ce fut d'une voix qui ne tremblait point qu'elle riposta :

— Maman partage mes sentiments et, si son état de santé le lui avait permis, elle serait ici aujourd'hui.

— Tu ne peux savoir combien ce que tu me dis là me fait du bien...

revenait, l'air grognon, ainsi qu'à l'habitude.

Rapidement, il attela son cheval, gourmandant les voyageuses qui, selon lui, n'apportaient point assez de hâte à se hisser dans le véhicule ; puis, il s'installa sur le siège et l'on reprit le chemin du village.

En l'absence de Rosine, les petits avaient été bien sages. La jeune fille dut leur donner des nouvelles du père et elle les embrassa longuement de sa part.

A cette heure, ils étaient les seules affections qui lui demeuraient...

A dater de ce jour, une vie nouvelle commença pour M^{lle} Derblay.

Levée dès l'aube, elle se dépêchait de mettre un peu d'ordre dans le pauvre ménage ; après quoi, quand le temps le permettait, elle faisait descendre au jardin la pauvre M^{me} Derblay.

Ainsi, tout en travaillant, elle pouvait la surveiller ; au reste, la démente se montrait des plus dociles.

Toujours de bonne humeur, elle chantait et riait constamment et cette gaieté, en cette maison endeuillée, faisait mal à entendre...

La pauvre femme se plaisait tout particulièrement en la compagnie de sa petite Nicole ; elles passaient des heures entières assises côte à côte, s'amusant d'un rien, d'une poupée de chiffon, d'une image violemment coloriée.

Rosine était allée trouver l'instituteur afin de lui faire part de l'incident qui avait marqué le retour de Raymond à l'école. Le professeur était un excellent homme. Il avait rassuré la jeune fille de son mieux, lui promettant de veiller à ce que pareil fait ne se reproduisit plus et il avait tenu parole.

A présent, on laissait Raymond tranquille, évitant de lui parler de son père.

Parfois, la mère Dominique poussait la porte de la maisonnette, venant donner quelque indication à sa protégée sur la façon dont elle devait s'y prendre pour dépêcher le plus rapidement sa besogne.

— Vous travaillez trop, ma petite... Vous vous tuerez à la tâche, disait-elle souvent. Hier soir, à onze heures, votre lampe brûlait encore... Ménagez-vous... Que deviendriez-vous si vous tombiez malade ?

— Bah, ne craignez rien, répliquait Rosine en s'efforçant de sourire. J'ai l'air délicat, mais en réalité, je suis solide.

La mère Dominique avait pourtant raison. Actuellement, la jeune fille cousait durant plus de douze heures par jour.

Au contact des rudes tissus qu'elle maniait, ses doigts s'écorchaient et leurs extrémités étaient maintenant toutes piquées de points noirs provenant de piqûres d'aiguille.

A se tenir constamment courbée, elle éprouvait une violente douleur entre les deux épaules.

Néanmoins, elle refusait d'écouter sa fatigue.

Un soir qu'elle travaillait, penchée près de la lampe et songeant tristement, elle crut entendre prononcer son nom. Elle releva la tête, prêtant l'oreille, mais comme l'appel ne se renouvelait pas, elle se remit à sa besogne.

Mais presque aussitôt, elle perçut distinctement

trois coups légèrement frappés contre du bois. Cela venait du dehors. Sans aucun doute, quelqu'un était là qui manifestait ainsi sa présence.

Tout de suite elle songea que c'était son père qui revenait, mais bien vite elle repoussa cette idée. Martin Derblay connaissait le système de fermeture tenant close la porte du petit jardinet. Sans l'appeler, il eût manœuvré le loquet et fût accouru se jeter dans ses bras.

Non, ce n'était pas lui. Mais qui alors ?... Rosine n'attendait personne, puisque tout le monde, à présent, lui tournait le dos.

Enfin, elle se leva, posant son ouvrage sur une chaise voisine, et franchit le seuil de la porte, cherchant à percer les ténèbres du regard.

Mais elle n'aperçut rien ; à cet instant, la voix qui l'avait appelée retentit de nouveau :

— Rosine, disait-elle, Rosine... Pourrais-je vous parler...

— Monsieur Claude, balbutia-t-elle en reconnaissant le timbre chaud et caressant du jeune homme.

Et, sans plus réfléchir, elle courut vers la haie de l'autre côté de laquelle M. Ferny stationnait depuis plus d'un quart d'heure. En effet, d'où il se trouvait, il pouvait apercevoir Rosine qui toute baignée par la clarté de la lampe voilée bleu pâle, offrait un tableau charmant.

Longtemps, il était demeuré là, la contemplant puis enfin n'y tenant plus il l'avait hélée.

Maintenant, la jeune fille se tenait toute tremblante devant lui ; séparés par la haie toute fleurie de volubilis, ils se contemplèrent un instant, trop émus pour pouvoir articuler une syllabe.

Enfin, la main de Claude se tendait par-dessus la barrière de verdure ;

— Bonjour, petite amie...

— Pourquoi êtes-vous venu ? interrogea-t-elle tout bas.

— Je m'ennuyais de vous. Il fallait absolument que je vous voie.

Pourtant, rien n'est changé dans ma situation. Votre père serait mécontent s'il apprenait...

— Oui, mais il ne saura pas... Personne n'ira le renseigner. Et puis, même si cela se produisait, que voulez-vous qu'il me dise ? Vous savez, Rosine, il est très bon... Il a pour vous une estime toute particulière. Si vous vouliez lui permettre de s'occuper de vous, il vous trouverait certainement un excellent emploi et vous ne seriez pas obligée de vous exténuer ainsi que vous le faites.

— Merci, monsieur Claude... Mais je ne veux rien accepter des gens qui ont emprisonné mon pauvre papa, répliqua-t-elle d'un air calme mais buté.

— Cependant vous me feriez plaisir en disant oui.

— Je ne le puis. N'insistez pas, au fond, vous sentez bien que j'ai raison. A ma place, vous agiriez sans doute de même.

— Hélas ! soupira-t-il.

Puis, changeant de sujet, car il sentait bien que sur ce point la jeune fille demeurerait intraitable, il poursuivit au bout d'un instant de silence :

— Ne vous ennuyez-vous pas trop ?

— Si, avoua-t-elle, cependant que des larmes montaient à ses paupières.

— Pensez-vous à moi ainsi que vous me l'avez promis ?

— Beaucoup.

— Vous ne pouvez savoir le plaisir que vous me faites. Moi aussi, Rosine, je pense à vous... Je ne cesse d'y songer...

— Vraiment ? fit-elle d'un air de doute.

— Si cela n'était point, serais-je venu, ce soir ?... Allons, chère petite Rosine, souriez, ce sera ma récompense. Sinon, je croirais que je vous ai déçu.

— Oh ! non, murmura-t-elle. Je suis très contente de vous voir. C'est la première joie qui m'est donnée depuis bien longtemps.

— Je suis heureux de vous l'avoir causée. Si vous saviez comme vous m'êtes chère, Rosine...

— Je ne l'ignore pas... L'affection que vous me portez est sincère, profonde... Cela, je le crois.

— Je vous aime plus que vous ne le supposez encore, prononça-t-il très bas.

— Mon Dieu, murmura Rosine en portant ses petites mains à sa poitrine comme pour comprimer les battements tumultueux de son cœur. Mon Dieu, que me dites-vous là ?

— La vérité. Je vous aime beaucoup, petite amie. Si cette pensée peut vous être de quelque secours je vous la livre. Vous m'avez promis d'avoir confiance en moi, en l'avenir. Continuez à espérer et donnez-moi un peu de votre cœur, si cela est possible.

— Oh ! Claude, Claude, est-ce possible ? balbutia-t-elle, craignant de mal comprendre.

Il eut pitié de son émoi et se penchant un peu :

— Au moins, je ne vous ai pas froissée, peinée ?... s'informa-t-il avec une certaine hésitation.

— Non, non... Seulement, cela est tellement beau... tellement inattendu...

Elle frissonnait, cachant son visage entre ses mains jointes. Doucement, il s'empara d'une de ces petites mains et l'attirant par-dessus la haie, la porta à ses lèvres.

— Que faites-vous ? murmura-t-elle éperdue.

— Vous êtes fâchée ?

— Non... Mais...

— Chut, petite Rosine, si vous m'aimez un peu, acceptez ce baiser comme un témoignage de ma tendresse et de mon profond respect. Je voulais que vous sachiez ces choses, car vous auriez pu interpréter ma conduite d'une façon tout autre. Et maintenant, puis-je vous poser une question ?

— Laquelle ?

— Quels sont vos sentiments à mon égard ?

— Mais... Je vous aime aussi... beaucoup... murmura-t-elle avec peine.

— Est-ce bien vrai ?

— N'en doutez pas, Claude... Mais devrais-je vous dire ces choses ? En ai-je bien le droit ?

Puisque je vous interroge, vous devez me répondre. Ainsi, je n'ai pas eu tort en concevant un avenir...

— Oh, ne parlons pas de lui, interrompit-elle. Le mien est trop sombre, trop triste, en comparaison de celui qui vous attend.

— Et si tous deux se confondaient un jour ?...

— Claude, je vous, en prie, n'ajoutez rien. Je suis heureuse de tout ce que vous m'avez dit. Je vous ai répondu sincèrement. Mais de grâce, n'envisageons rien d'autre que le présent. Cette minute que je viens de vivre est peut-être la plus belle de mon existence. Je m'en souviendrai toujours. Quant à vous, il faut l'oublier.

— Comment le pourrais-je ?...

— Je vous demande de ne plus venir me voir ainsi.

— Ah ! voilà bien ce que je redoutais. Je vous ai fâchée, s'exclama le jeune homme avec douleur. Maladroit que je suis...

— Ne croyez rien de pareil. Je vous le répète, vos confidences m'ont fait grand bien. Elles m'ont émue au delà de toute expression.

— Alors ?...

— Vous n'auriez pas dû me les faire, cependant.

— Il aurait fallu que je continue à garder par devers moi ce secret qui m'étouffait ? s'exclama-t-il. Rien ne m'empêchait de vous dire que je vous aime.

— Si Claude... La différence de nos situations et plus encore les événements que vous savez et qui nous séparent à jamais.

— Vous dites des folies, Rosine. Jamais je ne me suis senti plus près de vous que depuis que vous êtes malheureuse... Tenez, c'est moi qui, à présent, vous demande de ne rien ajouter. Laissez faire le temps, petite amie... Permettez-moi de revenir vous voir aussi souvent que j'en aurai envie...

— Non, cela ne se peut pas.

— Eh bien, alors, de temps à autre... Au fait, si je venais aussi souvent que j'en ai le désir, je ne vous quitterais plus, rectifia-t-il en souriant.

— Vous n'êtes pas raisonnable.

— C'est vous qui ne l'êtes plus. Est-ce qu'on repousse le bonheur ? Est-ce qu'on ferme la porte à l'amour lorsqu'il se manifeste et que soi-même on en a le cœur tout rempli ?...

— Claude... Claude... gémit-elle.

— Ai-je rien avancé qui ne soit exact ?

— Hélas non, soupira-t-elle.

— Vous le regrettez ?

— Je ne le pourrais pas.

— Ma chérie...

Il baisait derechef la petite main frémissante. Mais cette fois, ses lèvres s'attardèrent sur la paume tiède en une caresse ardente, passionnée.

— Je vous aime, Rosine, je vous aime...

Elle ne répondit que par un sourd gémissement. Elle aussi aimait... Mais que lui réservait cet amour, sinon de grosses déceptions ? jamais il ne triompherait des événements. Toujours, elle devrait le cacher ainsi qu'une tare... Déjà elle pensait à la fuite, à l'oubli,

Fort heureusement, elle n'exprima point ces pensées. Pourtant, elle se promit tout bas de mettre ses projets à exécution dès qu'elle le pourrait.

En attendant, elle goûterait malgré elle la douceur de cette tendresse.

Une modeste traite tirée sur le bonheur en lequel elle n'avait cependant jamais cru...

— Claude, balbutia-t-elle enfin, laissez-moi je vous en prie... Je n'en puis plus.

De fait, son joli visage pâli révélait le trouble profond auquel elle était en proie.

— Ma chérie, je veux bien vous obéir, mais à une condition...

— Dites vite ?

— C'est que je reviendrai bientôt.

— Puisque vous l'exigez...

— Et maintenant, une autre promesse.

— Encore, fit-elle avec un sourire.

— Oui. Laissez mon père s'occuper de vous...

— Non, pour cela, n'insistez pas, Claude. Plus tard, oui, plus tard...

Claude eut beau insister, elle s'en tint à cette réponse. La mort dans l'âme, il lui fallut bien s'incliner devant une volonté aussi nettement exprimée.

— Alors, je vous obéirai, finit-il par conclure. Allez vous reposer, Rosine chérie, et faites de beaux rêves...

— Pas de plus beau que celui que je viens de vivre, répliqua-t-elle, hochant sa tête blonde. Bonsoir, Claude...

Il parut s'arracher avec peine à la contemplation de la jeune fille. Enfin, après un dernier baiser sur son poignet veiné de bleu, il s'enfuit comme un fou, disparaissant dans les ténèbres. Et Rosine murmura, triste et heureuse en même temps :

— Ah ! oui, quel rêve... Comme ce serait bon de s'aimer tous deux à la face du monde...

Elle s'imagina qu'il n'était point parti ; les yeux de son souvenir considérèrent tendrement le jeune homme et elle balbutia tout bas, très bas :

— Claude, mon Claude... Je vous aime et je jure que toujours il en sera ainsi.

Un souffle de brise en frôlant sa bouche lui apporta le baiser de l'aimé, ce baiser, que sans se l'avouer, elle attendait...

CHAPITRE X

Enfin, le jour fixé pour la comparution de Martin Derblay devant ses juges arriva.

Il y avait déjà trois mois que le pauvre homme avait été enlevé à l'affection des siens et, durant ce trimestre, au cours des nombreuses visites qu'elle lui avait faites, Rosine avait senti sa confiance en l'issue du procès diminuer peu à peu.

Maintenant, elle était certaine que son père serait condamné.

Tout se liguaient contre lui pour l'accuser, les simples faits comme les suppositions des indifférents.

Dans l'esprit des magistrats, sa culpabilité n'était point douteuse. Oui, emporté par sa nature violente, il s'était laissé aller à incendier le chantier pour se venger des observations peut-être injustifiées de son patron.

Pierre Hérard avait raison lorsqu'il le prétendait coupable.

Malgré les conseils de la mère Dominique, Rosine avait tenu à assister à l'audience ; elle était au premier rang des spectateurs s'entassant dans la salle des assises du palais de justice de Versailles.

Lorsque la pauvre fille vit arriver son père que deux gendarmes encadraient, elle sentit son cœur se serrer et un faible gémissement s'échappa de ses lèvres.

Une main affectueuse, en se glissant sous son bras, lui fit tourner la tête.

Claude Férny, qu'elle n'avait point encore aperçu, se tenait à ses côtés, se penchant vers elle d'un air plein de sollicitude.

— Oh... Merci... merci d'être venu... balbutia l'infortunée. Mais que dira votre père ?

— Je lui ai appris mon intention de venir ici en ce jour.

— Vraiment !

— Oui, hier soir, nous avons eu ensemble une longue conversation... Je savais que vous seriez ici aujourd'hui... et que nul ne vous assisterait, puisque que vous êtes sans parents. Mon amitié... me faisait un devoir d'être près de vous ; père l'a compris et il m'a chargé de vous assurer de toute sa sympathie.

Rosine ne répondit qu'en serrant longuement la main du jeune homme. Ces paroles, chuchotées dans un souffle, lui faisaient un bien immense. Ainsi, elle n'était point seule sur terre... On se souciait encore d'elle.

D'ailleurs, ce n'était point la première preuve de tendresse que lui donnait Claude. Ainsi qu'il le lui avait demandé, il était revenu la voir souvent, renouvelant à la jeune fille à chacune de ses visites les mêmes serments d'amour.

Cependant, Martin Derblay, assis au banc des accusés, promenait à l'entour un regard trouble, incertain.

Soudain, sa physionomie s'éclaira et quelque chose qui ressemblait presque à un sourire passa sur ses lèvres décolorées.

C'est qu'il venait d'apercevoir Rosine...

A travers l'espace, le père et la fille échangeaient un regard dans lequel ils mirent toute leur tendresse. Mais le tribunal faisait son entrée et l'interrogatoire commença.

De ce qui se dit, Rosine ne comprit pas grand-chose ; le sang bourdonnait en ses oreilles, l'empêchant d'entendre les demandes et les réponses.

Elle vit l'avocat-général se lever pour prononcer son réquisitoire ; puis ce fut le tour du défenseur du contremaitre, un jeune homme au visage énergique qui, en termes émus, fit appel à la pitié des jurés, parlant de la vie toute de labeur de son client, de ses enfants qui, là-bas, au village, attendaient son retour avec angoisse.

Emporté par son sujet, l'avocat alla jusqu'à dire que M^{me} Derblay était devenue folle de douleur.

Une exclamation sourde de l'accusé lui coupa la parole.

— Cela n'est pas possible... Non, cela n'est possible... répétait le pauvre homme en fixant sur son défenseur un regard anxieux.

Désolé de son indiscretion, ce dernier eut un geste vague et, tandis que l'accusé retombait sur son banc, cachant son visage entre ses mains, il reprit le cours de sa plaidoirie.

Maintenant, le jury se retirait pour délibérer.

Vingt minutes plus tard, il était de retour, rapportant un verdict affirmatif mitigé cependant par des circonstances atténuantes.

En conséquence, Martin Derblay était condamné à cinq années de prison.

Un cri désespéré qui se perdit dans le brouhaha causé par la foule évacuant la salle salua cette sentence.

C'était Rosine qui l'avait poussé. Un instant, ses bras s'agitèrent, se tendant vers son père que les gendarmes emmenaient, sans qu'il eût fait un geste ; puis, incapable de surmonter son émotion, la jeune fille s'affaissa, perdant connaissance.

Lorsque M^{lle} Derblay revint à la vie, elle était étendue sur un canapé occupant l'un des panneaux d'un cabinet de travail.

Plusieurs personnes, parmi lesquelles elle reconnut son ami Claude Ferny, s'empressaient à l'entour. En effet, c'était le jeune homme qui, ayant reçu la pauvre fille dans ses bras, l'avait fait transporter en ce lieu.

Il n'avait eu qu'à se nommer pour que le personnel du Palais de Justice se mit à sa disposition.

— Eh bien, Rosine, comment vous sentez-vous ? interrogea-t-il d'un ton plein de sollicitude.

— Cela va beaucoup mieux, répliqua la dactylographe d'une voix altérée.

Puis, serrant la main de Claude, elle ajouta très bas :

— Merci, ami... Vous, au moins, vous ne m'abandonnez pas.

Le fils du Procureur de la République fit un geste vague ; qu'eût-il pu répondre qui eût été capable de consoler la fille du condamné ?...

Cependant, cette dernière, réunissant ses forces, se redressait, se mettant debout.

— Il faut que je rentre à Sanderval ; là-bas, les petits doivent s'inquiéter de mon absence.

Et, saluant les assistants de la tête, Rosine se dirigea vers la porte.

Vivement, Claude se précipita, lui offrant le bras :

— Appuyez-vous sur moi... L'automobile qui m'a amené stationne devant le Palais de Justice... Je vais vous reconduire.

Rosine eut un pauvre sourire navré ; elle goûtait pleinement la douceur de la tendresse que le jeune homme lui prodiguait. Ah ! si les circonstances eussent été autres, si, au lieu d'être la fille d'un malheureux, elle eût été celle d'un chatelain des environs, comme elle se fût réjouie de cette promenade en voiture qui lui était offerte.

L'un soutenant l'autre, le fils du magistrat et la jeune fille traversèrent les salles silencieuses du vaste édifice tout à l'heure emplí du bour-

donnement de la foule. L'instant d'après, ils prenaient place dans la voiture de Claude et celle-ci, démarrant rapidement, s'enfonça dans la nuit noire.

Durant le trajet, les jeunes gens n'échangèrent que de rares paroles.

Rosine, accoudée dans son coin, avait voilé son visage de ses mains ; en elle, une détente nerveuse s'opérait et des larmes brûlantes ruisselaient sur ses joues.

En un geste protecteur, Claude avait glissé son bras derrière les épaules de sa compagne et, tendrement, il la tenait serrée contre lui, sans qu'elle songeât à s'en défendre.

D'ailleurs, ce n'était point à eux qu'elle songeait... D'autres réflexions, bien amères, bien douloureuses s'imposaient à son esprit.

Ainsi, c'en était fini...

Les juges s'étaient prononcés et leur sentence avait ravi non seulement l'honneur du pauvre Derblay, mais encore, pour des années, il était séparé des siens...

L'iniquité du jugement ne révoltait point Rosine... Elle comprenait bien que les magistrats, trompés par les apparences, n'avaient fait qu'obéir à leur conscience et elle n'avait plus que la force de pleurer.

Elle songeait à son père, à sa mère, à son frère, à sa sœur. Qu'allaient-ils devenir ?

La destinée implacable s'acharnait sur eux tous, emportant dans une formidable bourrasque la malheureuse famille, la dispersant, l'anéantissant.

À présent, la démente et les petits ne pouvaient plus compter que sur la grande sœur.

Devant l'immensité de la tâche qui lui incom- bait, celle-ci se sentait un grand froid au cœur.

Bien qu'elle ne doutât pas de son courage, elle demeurait anéantie, en songeant à la terrible responsabilité qu'il lui faudrait assumer.

— N'importe, je ferai mon devoir... tout mon devoir... se répétait-elle.

Cependant, peu à peu, ses larmes cessaient de couler ; elle essuya ses yeux, jetant un regard du côté de Claude qui avait respecté son silence.

— Encore une fois merci, murmura-t-elle.

— J'ai fait bien peu de choses en comparaison de ce que j'ambitionnais, répliqua-t-il. Mais dites-moi, Rosine, avez-vous songé à l'avenir ?

— Oui, et il ne m'effraie point... J'ai réussi à trouver du travail et le pain des miens est assuré. Je n'en demande pas davantage.

— Rosine, je voudrais vous dire... vous faire une proposition...

— Chut, mon ami... N'ajoutez rien. Vous connaissez mes pensées à ce sujet.

Bien qu'elle fût sûre à présent de l'amour de Claude Ferny, elle ne voulait pas lui permettre de formuler ses offres de service. En effet, elle ne pouvait oublier que son père faisait partie des magistrats qui, au lendemain de l'incendie, avaient arrêté le contremaitre et cela croulait entre eux un abîme que rien ne saurait combler.

Cependant, elle se garda bien de formuler ses pensées. Au contraire, elle souriait gentiment à son compagnon, tâchant de détourner ainsi les réflexions qui l'agitaient.

Mais Claude tenait à son idée :

— Rosine, il se peut qu'un jour vous ayez besoin d'une aide, d'un appui quelconque... Ne vous frottez pas, surtout, j'en serais désolé, car ce n'est nullement pour vous humilier que je vous parle ainsi. Alors, pensez à moi... Je vous suis tout acquis...

Il parlait en hésitant visiblement, cherchant ses mots, dans la crainte de désobliger la fière jeune fille. Elle hocha doucement la tête.

— Ma chérie... implora-t-il...

Elle comprit qu'en continuant à refuser, elle allait le peiner; aussi, faisant une restriction mentale, articula-t-elle enfin :

— Eh bien, soit, je vous le promets...

— Ah, merci... Si vous saviez comme vous me faites plaisir...

Et, en un chaud élan de reconnaissance, il baisait passionnément ses petits doigts glacés.

Cependant, l'auto ralentissait sa course; on approchait de Sanderval. Enfin, la voiture s'immobilisa et Claude ouvrit la portière.

— Tiens, où sommes-nous donc? murmura-t-il, jetant à l'entour un regard investigateur. Dans les bois?

En effet, le chauffeur avait fait halte en dehors du village, pensant qu'il serait peu convenable qu'on vit le fils de son maître en compagnie de Rosine. C'est ce qu'en termes embarrassés, il fit comprendre à Claude;

— N'est-ce pas, monsieur, je pensais... je supposais...

— Nous allons reconduire mademoiselle, coupa Claude d'un ton péremptoire.

Et il se disposait à refermer la portière lorsque la main de Rosine se posa sur son bras :

— Non, Claude... Votre chauffeur a raison. J'irai toute seule.

— Mais pas du tout.

— Il faut se défier de l'opinion des gens, ami... Songez que je suis déjà assez malheureuse... Je ne voudrais point qu'à présent on suspectât mon honneur ou ma loyauté.

Ferny réfléchit une seconde, puis, hochant la tête :

— C'est vrai... Le monde est si stupide... Heureusement que tout cela prendra bientôt fin, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même.

Cependant, Rosine avait sauté sur la route. Timidement, elle tendit la main au jeune homme demeuré à l'intérieur de la voiture.

— A bientôt? demanda-t-il.

— Si vous voulez... Mais prenez bien garde...

— Mais oui, mais oui, lit-il avec quelque impatience.

Elle le considéra d'un air de reproche :

— Claude, je parle pour vous comme pour moi.

— Oui, je sais bien... Enfin, nous verrons, répliqua-t-il, le sourcil froncé.

Elle dégagera doucement ses doigts de son étreinte et, sans plus attendre, elle s'enfuit, cheminant rapidement vers les maisons de la bourgade qui se dressaient dans l'ombre, à une demi-portée de fusil.

Le cœur étreint par une grande peine, Claude resta là, suivant du regard la mince silhouette

de la jeune fille qui, déjà, s'effaçait dans la nuit.

Lorsqu'elle eut complètement disparu, il referma la portière et se cala dans son coin, soucieux, pensif.

Doucement, l'auto se remit en route; l'instant d'après, elle filait à toute vitesse dans la direction du château.

En l'absence de Rosine, c'était la mère Dominique, sa brave femme de voisine, qui avait gardé les enfants et la malade.

La vieille paysanne attendait avec anxiété le retour de sa jeune amie. Lorsque celle-ci poussa la porte de la maisonnette, un regard lui suffit pour comprendre la vérité.

En effet, bien qu'elle affectât le calme, Rosine était très pâle et ses paupières rougies révélaient les larmes récemment versées.

— Il a été condamné? questionna à mi-voix la mère Dominique.

— Oui, à cinq ans, répliqua la jeune fille sur le même ton.

Puis, comme Raymond et Nicole, heureux de revoir la grande sœur, s'approchaient, lui souhaitant le bonsoir, celle-ci fit signe à la brave femme de se taire.

Elle ne voulait pas que son frère, qui était déjà en état de comprendre bien des choses, apprît la terrible nouvelle; aussi, se contraignit-elle à sourire, parlant de courses qu'elle avait dû faire afin de trouver du travail.

Mais sa gorge se serrait à chaque mot et elle ne put toucher au repas que la mère Dominique avait préparé.

Cette nuit-là, comme beaucoup d'autres précédentes, Rosine ne dormit guère; constamment, devant ses yeux, s'évoquait l'image de son père tel qu'elle l'avait entrevu pour la dernière fois entre les gendarmes qui l'entraînaient hors de la salle d'audience.

Comme le malheureux devait souffrir...

Maintenant, Rosine le savait, il ne pourrait plus recevoir de visites; cette suprême consolation lui était interdite.

Combien d'années s'écouleraient avant qu'il pût serrer ses enfants dans ses bras?

A la fin, pourtant, écrasée de fatigue, la jeune fille sombra dans un sommeil pesant.

Le lendemain et les jours suivants, la vie reprit comme par le passé dans la petite maison du contremaître.

A Sanderval, chacun savait la condamnation sévère qui avait frappé Derblay et, comme personne ne doutait plus de sa culpabilité, le cercle s'agrandissait autour des infortunés.

La mère Dominique elle-même, n'osant braver en face l'opinion publique, espaçait ses visites, n'allant voir Rosine qu'à la nuit close...

Seul, Claude Ferny continuait à venir, cela en dépit des protestations de la jeune fille. Enfin, un soir, il parut se rendre à ses raisons, car avec des mots pathétiques, elle le suppliait de songer à son honneur.

C'était son unique bien.

Or, qu'auraient les gens s'ils surprenaient leurs causeries?... Fatalement, une indiscretion serait commise un jour ou l'autre. Ils étaient à la merci d'un hasard. Non, l'intimité qui

avait été la leur n'était plus possible. Il fallait qu'il le comprit, qu'il cessât ses visites à la petite maison.

En l'entendant parler ainsi, Claude était devenu très pâle ; mais hélas ! qu'avait-il à répondre ?... Avec un grand geste désespéré, il s'était éloigné.

Depuis trois jours, Rosine ne l'avait pas revu.

Cependant, un nouvel incident n'allait pas tarder à se produire, aggravant la situation de la malheureuse famille.

Un après-midi que Rosine, penchée sur sa couture, travaillait, assise auprès de la fenêtre, une automobile poussive passant devant la maison, stoppa en face de la cabane occupée par la mère Dominique.

Perdue en ses pensées, la jeune fille n'y avait point pris garde.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit en grinçant ; surprise, l'ouvrière releva la tête : un homme d'une quarantaine d'années, à la mine chafouine, au regard astucieux se tenait devant elle ; derrière on apercevait la mère Dominique, qui paraissait tout éplorée.

— Ah ! je reconnais mon bien, s'exclama l'inconnu en se précipitant vers Rosine des mains de laquelle il arracha la veste à laquelle elle était en train de faire des boutonnières. Pourquoi avez-vous essayé de me mentir, la mère, en me racontant que c'était votre nièce qui vous secondait ?... La lettre qui m'a prévenu était explicite, heureusement...

— Qui donc vous a écrit ? balbutia la pauvre femme.

— Je n'en sais rien. En tout cas, celui-là était bien renseigné, je vous le garantis.

— Mais enfin, monsieur, me direz-vous ce que tout cela signifie ? murmura la fille du contremaître, interdite.

Et son regard allait de cet homme à la paysanne qui, muette à présent, courbait la tête.

— Je suis le confectionneur de Rambouillet qui donne de l'ouvrage à la mère Dominique... riposta brutalement l'inconnu. Je ne veux pas qu'on vous confie ce qui m'appartient.

— Et pourquoi cela ? N'êtes-vous pas satisfait de mon travail ?

— Là n'est pas la question... Je sais qui vous êtes. Votre père a détruit le chantier de son patron parce que celui-ci vous avait fait des observations. Je ne tiens nullement à ce que vous détérioriez mes étoffes pour des motifs semblables.

Rosine tenta d'insister, parlant de sa mère, des petits qui, si on la privait d'ouvrage, seraient acculés à la détresse la plus complète. Le confectionneur se montra impitoyable, lui imposant rudement silence.

À la fin, il se retira, menaçant la mère Dominique de ne plus l'employer si elle désobéissait et, emportant sur son bras vestes et pantalons inachevés, il remonta dans l'automobile qui l'avait amené.

Ce fut un coup de massue pour la pauvre fille.

Maintenant, elle entrevoyait le spectre de la misère toute proche... Allaient-ils donc être condamnés à mourir de faim ?

Les bras tombés le long du corps, les yeux fixes, elle restait là, inerte, sans courage.

Raymond et Nicole, que des éclats de voix avaient attirés, la trouvèrent ainsi. Les enfants eurent grand-peine à arracher leur sœur aînée à sa prostration.

Enfin, à force de baisers, de caresses, ils y parvinrent.

— Ah ! mes petits, mes chers petits, balbutia-t-elle en éclatant en sanglots ; pourquoi faut-il que le monde s'acharne ainsi après nous ?...

L'entrée de la mère Dominique interrompit cette scène déchirante ; la brave femme venait s'excuser et avertir Rosine qu'elle n'eût plus à compter sur elle. La paysanne n'était pas riche et force lui était de se conformer aux ordres reçus si elle ne voulait point, à son tour, perdre son gagne-pain.

CHAPITRE XI

Sur un signe de la mère Dominique, Rosine avait renvoyé Raymond et Nicole dans une pièce voisine. Alors, la vieille femme et la jeune fille purent causer tout à leur aise.

Selon la première, la famille Derblay ne devait point rester à Sanderval, Rosine ne trouverait point à s'employer et, en demeurant, elle s'exposait à bien des avaries.

Dans ces conditions, mieux valait quitter le pays, aller se cacher en un lieu où nul ne connaîtrait le passé des infortunés.

La jeune fille comprenait bien que sa voisine avait raison. D'ailleurs, ne s'était-elle point promis, il y avait peu de temps de cela, de fuir le pays dès qu'une occasion s'en présenterait ?

À ce moment, c'était pour fuir Claude...

Évidemment, le jeune homme reviendrait la voir, malgré sa défense. Apprenant qu'elle était sans travail, il voudrait l'aider à toute force. Il parlerait à son père et commettrait bien certainement, dans son indignation, mille imprudences.

Or, cela, Rosine ne le voulait point. Depuis longtemps, elle avait renoncé au bonheur, à l'amour du jeune homme.

Puisqu'on lui donnait le conseil de fuir, elle devait s'y conformer. Ainsi, Claude l'oublierait et cela vaudrait mieux pour tout le monde.

Certes, ce ne serait point sans un déchirement de tout son être qu'elle quitterait ces lieux où elle avait connu un pauvre bonheur. Mais c'était là sa destinée et elle saurait s'y soumettre avec courage.

Deux ans auparavant, en compagnie de sa mère, elle était allée à Amboise, en Touraine.

d'où M^{me} Derblay était originaire. Elles y avaient passé quelques jours, bien que la pauvre femme n'y connût plus personne.

C'est là qu'on se retirerait en attendant la libération du père.

Il fut convenu que Rosine irait visiter sa nouvelle résidence, y arrêterait un logement et qu'en son absence la mère Dominique veillerait sur la démente et sur les petits.

En conséquence, dès le lendemain matin, la dactylographe se mettait en route.

Trois jours plus tard, elle était de retour; elle avait réussi à trouver une humble maisonnette, fait de nouveaux projets d'avenir.

À Amboise, il existait un certain nombre de fabriques où elle trouverait bien à s'employer.

Deux fois par semaine, un brocanteur de Rambouillet passait à Sanderval avec son cheval et sa voiture.

Ce fut à lui que la jeune fille vendit le pauvre mobilier familial que l'on ne pouvait songer à transporter dans la future résidence, la chose devant être trop coûteuse.

Le jour suivant, Rosine et ceux qu'elle appelait ses enfants partirent définitivement.

Non sans rechigner, le boulanger Jeanson avait fini par consentir à les conduire jusqu'à Rambouillet où ils prendraient le train.

Ce soir-là, une fois ses petits couchés, Rosine se glissa furtivement hors de la demeure et, gagnant un sentier, s'enfonça dans la profondeur sombre des bois.

Son cœur se brisait en songeant qu'elle ne reverrait plus ces lieux où elle était née et des larmes brûlantes, qu'elle n'essayait même point de retenir, inondaient son visage.

Cependant, elle allait toujours, perdue en ses douloureuses pensées.

Brusquement, elle déboucha dans une clairière et, ayant levé les yeux, aperçut dans la nuit claire la silhouette du château des Ferny...

Ainsi, c'était là que son instinct la poussait... Elle voulait dire de loin un dernier adieu à celui qu'elle aimait plus que tout au monde et que, pourtant, elle sacrifiait sans hésitation...

— Claude, Claude... gémit-elle en étouffant ses sanglots...

Une folle envie lui venait d'aller sonner à la grille et de demander le jeune homme... Elle lui exposerait sa lamentable situation, lui demanderait un conseil, une aide...

Il lui dirait de ne pas partir, la protégerait envers et contre tous. De cela, elle était sûre.

Ah ! comme ce serait bon de s'abandonner à cette grande tendresse, d'accepter l'appui de cette épaule...

Où, il les sauverait tous. L'amour qu'il portait à Rosine ferait ce miracle de tout remettre dans l'ordre. Certes, il ne pourrait pas rendre la liberté, l'honneur à Martin Derblay, mais en protégeant sa fille, il montrerait qu'il ne s'associait pas à cette infamie...

Pourtant, bien vite, la malheureuse se ressaisit. Véritablement, elle divaguait. La fièvre qui la dévorait lui faisait entrevoir des perspectives absurdes, concevoir des projets stupides, irréalisables.

Brusquement, sa fierté lui revenait; non, elle

ne devait implorer aucun secours. Et puis, Claude dût être le dernier auquel elle pût en demander un.

Non, elle devait partir sans revoir le jeune homme; le bonheur n'était pas fait pour elle. Elle devait sans faiblir accepter son destin.

Elle se répétait toutes ces choses en pleurant; pourtant, elle avait reconquis tout son courage, car devant ses yeux venaient de s'évoquer les silhouettes de sa mère, de Raymond et de Nicole.

C'est à eux qu'elle se devait.

Ses doigts fuselés s'appuyèrent sur ses lèvres, et, de tout son cœur, elle envoya dans la direction du château un doux, un ardent baiser.

— Adieu, Claude...

Peut-être allait-il souffrir, lui aussi. Certes, elle eût donné beaucoup pour lui éviter la moindre peine mais, dans les circonstances actuelles, elle ne pouvait rien faire.

Elle se consola un peu en songeant qu'il l'oublierait vite, que bientôt il ne songerait plus à sa pauvre petite amie d'un moment... Son cœur se fermerait à son souvenir et il recouvrerait la paix. D'autres tendresses le solliciteraient et un beau matin, il épouserait quelque riche héritière dont le nom, la fortune iraient avec les siens.

— Adieu, Claude... Adieu, mon amour, fit Rosine dont les beaux yeux se fermaient, comme si elle allait se trouver mal.

D'un suprême effort de volonté, elle les rouvrit et, se détournant, elle reprit à pas lents le chemin de sa demeure.

Tout croulait en elle... La blessure qu'elle portait au cœur en faisait couler le sang goutte à goutte. Elle souhaita mourir. Mais non, elle n'en avait même point le droit.

Elle n'était point seule sur terre; trois êtres chers comptaient sur elle, avaient besoin de son dévouement, de son courage. Elle les leur donnerait sans compter, jusqu'à la mort...

Maintenant, corps et âme, elle était à eux. Seul, son souvenir tout entier appartenait à Claude. C'est lui qui la soutiendrait au milieu des épreuves qu'elle aurait encore à traverser.

Le lendemain, de très bonne heure, la cariole de Jeanson déposait la famille devant la gare de Rambouillet.

En bougonnant, le boulanger aida Rosine et Raymond à descendre leur malle et les quelques paquets constituant leurs bagages, puis, leur jetant un bref adieu, il fouetta son cheval et repartit.

M^{me} Derblay semblait fort s'amuser de ce voyage.

Depuis que la pauvre femme avait perdu la raison, sa santé paraissait s'être rétablie. Elle seule était gaie et, à chaque instant, on l'entendait fredonner un refrain de sa jeunesse.

Rosine, à qui cette insouciance fendait le cœur, s'installa avec les siens dans un compartiment de troisième classe; un coup de sifflet retentit et le train s'ébranla lentement.

— Adieu, pays où j'ai tant souffert et quo, pourtant, je regrette, balbutia la jeune fille.

Le voyage s'effectua sans trop de difficultés et, le soir même, on arrivait à Amboise.

Bien qu'elle fût brisée de fatigue, Rosine dut s'occuper de trouver un gîte pour la nuit. On descendit dans une modeste auberge, près de la gare et, après un repas sommaire, chacun s'agagna son lit.

À l'aube, tandis que les petits et sa mère dormaient encore, la dactylographe sortit. Vers huit heures, elle était de retour.

Un brocanteur lui avait vendu le mobilier strictement nécessaire et, aidé de son garçon, il était en train de l'emménager dans la demeure louée par la jeune fille.

Rosine ayant fait déjeuner la petite famille, la guida vers la maisonnette.

Celle-ci se dressait un peu en dehors de la ville, en bordure de la grand'route qui, venant de Tours, suit les méandres capricieux de la Loire.

De grands pâturages l'encadraient, l'isolant de toutes parts et un petit jardin potager la précédait que fermait une grille de bois.

En parcourant la cité, la dactylographe observait attentivement sa mère, se demandant si la vue de ce paysage connu n'éveillerait point en elle quelque souvenir.

Il dut en être ainsi car, à plusieurs reprises, M^{me} Derblay s'arrêta, examinant toutes choses d'un regard curieux, ce qui ne lui était point arrivé depuis longtemps.

Néanmoins, quand sa fille voulut l'interroger, connaître ses impressions, la démente ne lui répondit que par un joyeux éclat de rire qui fit frissonner la malheureuse.

Evidemment, sa raison continuait à sommeiller et Rosine se consola en songeant qu'ainsi la malheureuse femme ignorerait les douleurs de la situation présente, la condamnation de son mari, les épreuves qui, elle n'en doutait point, les attendaient encore.

À dater de ce jour, une vie nouvelle commença pour les émigrés.

Après quelques démarches, Rosine avait fini par trouver du travail, une lingère d'Amboise ayant consenti à lui confier des pièces de lingerie à broder.

Malheureusement, cette besogne était mal payée et, bien que la jeune fille, habile brodeuse, veillât chaque soir bien avant dans la nuit, les gains qu'elle réalisait ainsi étaient des plus minimes et parvenaient tout juste à assurer le pain quotidien.

Raymond et Nicole fréquentaient l'école; chaque matin, ils portaient, emportant le panier qui contenait leur frugal déjeuner et Rosine ne revoyait qu'à la nuit les chers petits dont les baisers, les caresses lui étaient pourtant nécessaires.

En effet, c'est en eux qu'elle puisait tout son courage.

Il va sans dire qu'à Amboise tout le monde ignorait l'histoire de la famille. Aux questions des curieux, Rosine s'était contentée de répondre que sa mère était fort souffrante et que leur père voyageait à l'étranger, effectuant des achats pour une grande maison de bois installée à Paris; peu à peu, on cessa de la questionner. Le silence se fit autour d'eux et la jeune fille commença à respirer librement.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Le printemps, puis l'été étaient revenus.

M^{lle} Derblay travaillait avec activité, car sa patronne, très contente d'elle, lui avait confié le trousseau d'une jeune fille de la ville qui devait se marier prochainement.

Ce jeudi-là justement, la brodeuse devait reporter un assez volumineux paquet dont la lingère était pressée. Aussi demanda-t-elle à son frère de l'accompagner.

— Ainsi, tu m'aideras à rapporter ce que M^{me} Naudot me donnera, déclara-t-elle.

— Je ne demande pas mieux, petite mère, riposta Raymond pour qui c'était une joie que d'aller se promener en compagnie de sa sœur aînée.

M^{me} Derblay, fatiguée par la grosse chaleur, reposait, étendue sur son lit, dans une chambre du rez-de-chaussée, cependant que la petite Nicole, assise à l'ombre d'un marronnier du jardin, jouait gravement avec une poupée faite d'un morceau de chiffon.

Rosine lui recommanda de ne pas faire de bruit afin de ne pas réveiller la malade : après quoi, elle prit avec Raymond la direction de la ville.

Au reste, leur absence serait de courte durée : une demi-heure, pas davantage.

Le destin qui se plaît parfois à contrarier nos desseins en décida autrement. M^{me} Naudot était occupée avec une cliente lorsque Rosine se présenta et force lui fut d'attendre.

Puis, la lingère examina le travail que la jeune fille lui rapportait et lui confia un autre paquet.

Bref, il y avait plus d'une heure que les deux compagnons étaient partis de la maisonnette lorsque, à nouveau, ils en franchirent le seuil.

Un calme profond continuait à y régner; le premier regard de la jeune fille fut pour la place où elle avait laissé Nicole : la fillette ne s'y trouvait plus.

— Elle a dû aller rejoindre maman, songea Rosine en gagnant la chambre de la démente.

Mais lorsqu'elle en poussa la porte, elle constata que M^{me} Derblay, qui dormait toujours, était seule et ce fut en vain que Raymond et elle explorèrent l'habitation.

Nulle part, ils ne trouvèrent trace de la petite Nicole. Celle-ci avait disparu !...

— Oh, mon Dieu... se serait-elle noyée ! gémit Rosine en pensant au fleuve dont les eaux miroi-
taient au soleil de l'autre côté de la grand'route.

CHAPITRE XII

Bien souvent, M^{lle} Derblay avait défendu au bébé de se risquer sur la route où passaient de

nombreuses automobiles et de s'approcher de la berge du fleuve.

Ne se pouvait-il que Nicole eût désobéi ?

Déjà tremblante, éperdue, la jeune fille se précipitait dans la direction de la Loire.

Un mot de Raymond qui avait entendu sa réflexion l'immobilisa.

— Nicole n'a pu sortir, petite mère, disait le jeune garçon. Quand nous sommes rentrés, la barrière du jardin était fermée et tu sais bien qu'elle ne peut l'ouvrir; elle n'est pas assez grande pour cela...

— C'est vrai, mais alors qu'est-il arrivé ?

Raymond ne répondit point cette fois, car il partageait l'ignorance de Rosine. Celle-ci entreprit d'explorer les environs.

Ce fut inutilement que son frère et elle parcoururent les champs voisins, la grand'route à droite et à gauche, qu'ils fouillèrent les roseaux encombrant la berge qui, en cet endroit, descendaient en pente douce.

Nicole demeura introuvable; on ne découvrit aucune trace de son passage. Fallait-il donc admettre que des malfaiteurs aient volé le bébé ?

Pourquoi ? dans quel but ?

C'est ce que Rosine se demandait, alors qu'effondrée sur un banc vermoulu garnissant la façade de la maisonnette, elle pleurait à chaudes larmes, la tête dans les mains.

Raymond s'associait à son désespoir et, en dépit de ses efforts, il ne parvenait point à refouler ses sanglots.

Cependant, dans la pièce voisine, M^{me} Derblay s'éveillait. Bientôt, elle apparut, souriante, au seuil de l'habitation. Un instant, elle considéra avec surprise la physionomie désolée de ses enfants et une ombre passa sur son visage; pourtant, elle ne tarda point à se rasséréner et, d'un ton enjoué, s'enquit :

— Où donc est Nicole ?

— Nous l'avons dit, la pauvre femme se plaignait tout particulièrement dans la compagnie du bébé; assises côte à côte dans l'herbe, elles restaient de longues heures à jouer ensemble ou à regarder bien sagement un livre d'images violemment colorié que Rosine leur avait acheté.

Sa question n'était donc pas pour surprendre; cependant, la jeune fille en ressentit un nouveau coup au cœur.

— Elle va revenir, répliqua-t-elle d'un ton qu'elle voulait rendre assuré.

La folle sourit et regagna sa chambre.

Maintenant, Rosine, passant une main fiévreuse sur son front pâle, disait à Raymond :

— Nous ne pouvons demeurer ici sans tenter quelque chose... Chaque minute qui s'écoule augmente la distance entre nous et les ravisseurs de Nicole si elle a été volée par quelque bande de bohémiens. Je vais courir jusqu'à la gendarmerie. Veille bien sur maman, je te la confie.

— Oh ! sois tranquille, petite mère, répliqua le garçon d'un ton résolu.

La minute d'après, la jeune fille prenait sa course vers la ville.

Malheureusement, le commissaire de police et les gendarmes qui, bientôt, vinrent procéder à une enquête, ne devaient pas être plus heureux

dans leurs recherches que ne l'avaient été Rosine et Raymond.

Ce fut inutilement qu'ils parcoururent les pâturages environnants, sondèrent les moindres recoins du jardin, accablèrent de questions les paysans qui, durant l'absence du frère et de la sœur aînée, étaient passés à proximité de la maisonnette.

Pas un indice, pas le moindre renseignement ne fut recueilli.

Bien mieux, aucune bande de bohémiens suspects ne se trouvait dans la région depuis plusieurs jours; dans ces conditions, l'hypothèse d'un rapt devenait inadmissible.

Restait l'accident...

D'un commun accord, les autorités s'y rallièrent.

Selon toute probabilité, la petite Nicole avait réussi à ouvrir le portillon du jardin en soulevant le loquet à l'aide d'un bâton.

Sans encombre, elle avait dû traverser la route car, s'il lui était arrivé un accident causé par une voiture, on eût retrouvé son corps.

Celui-ci devait reposer au fond de la Loire...

Immédiatement, des sondages furent entrepris, mais ils ne permirent point de découvrir la petite victime. Sans doute les courants, forts en cet endroit, l'avaient-ils entraînée au loin ?

Rosine était atterrée : son désespoir, de même que celui de son frère, ne connaissait plus de bornes et elle se reprochait la mort de Nicole comme un crime dont elle eût été responsable.

Elle eût dû mieux veiller sur elle, ne pas emmener Raymond, ce dernier de beaucoup plus raisonnable, eût gardé la petite Nicole et ainsi la tragédie qui mettait de nouveau la maison en deuil ne se fût point produite.

Voilà ce que l'infortunée jeune fille répondait à toutes les consolations que les personnes présentes lui prodiguaient; les assistants comprirent bien que, seul, le temps apporterait un adoucissement à sa peine; ce n'est que tard dans la nuit que les recherches furent interrompues et chacun se retira tristement chez soi. Tandis que, ces événements se déroulaient à Amboise, d'autres, d'un ordre tout différent, avaient lieu qui intéressaient certains personnages déjà mis en cause dans ce récit.

Nous voulons parler de Pierre Hérard, le patron de la scierie, et de son ami, le banquier Lauriac.

Depuis longtemps, le misérable marchand de bois ne craignait plus d'être découvert car, un autre, le malheureux Derblay, endossait la responsabilité de son crime, subissait à sa place le châtimement qu'il avait mérité.

Au cours de l'instruction, puis lors du procès, Hérard et Lauriac avaient, d'un commun accord, chargé l'accusé.

Selon eux, sa culpabilité n'était point douteuse et le ministère public avait fait grand état de leurs témoignages.

Pour Pierre, l'enjeu était double : non seulement une condamnation de Derblay garantissait sa tranquillité à venir, mais encore elle lui permettait d'encaisser la somme pour laquelle le chantier était assuré contre l'incendie.

Aussi avait-il joué son rôle sans hésitation,

sans remords; une fois en possession des fonds versés par la compagnie d'assurances, le misérable avait remboursé ce qu'il devait à Lauriac, l'instigateur de son crime, puis de nouveau, il s'était jeté dans la vie de plaisir qui était la sienne.

Au train où il allait, son capital ne devait point durer longtemps; bientôt, il lui avait fallu recourir aux emprunts.

Naturellement, il s'était adressé à son complice.

Celui-ci, tout d'abord, s'était montré coulant: mais les exigences d'Hérard allaient sans cesse croissant; l'usurier avait fini par fermer prudemment sa caisse.

— Mon cher, lui avait-il, à votre place, je m'adresserais à M^{me} d'Ancerre, votre tante; elle est fort riche à ce que l'on prétend... Elle seule peut vous remettre à flot, vous permettre d'attendre des temps meilleurs.

L'expédient ne plaisait guère au jeune homme, car il n'ignorait point l'opinion que M^{me} d'Ancerre, une tante de sa femme défunte, professait à son égard; aussi, tout d'abord, avait-il refusé.

Mais, sans se lasser, Lauriac était revenu à la charge, si bien que, poussé par la nécessité, Hérard s'était résigné à effectuer la démarche en question.

Sur le conseil du banquier, il avait emmené sa petite fille, Nelly, un bébé de deux ans dont il ne s'occupait guère en temps ordinaire; grâce à elle peut-être parviendrait-il à attendrir la vieille dame...

C'est ainsi qu'un beau matin, en compagnie de Lauriac, il avait quitté Paris en automobile.

M^{me} d'Ancerre habitait un fort beau château entre Tours et Azay-le-Rideau.

Le voyage s'effectuait dans les meilleures conditions; Lauriac riant et plaisantant afin de donner du courage à son complice qui faiblissait visiblement au fur et à mesure qu'on approchait du but.

Enfin, les tourelles du château se montrèrent au sommet d'une éminence barrant l'horizon.

Sur le conseil du banquier, on fit halte au plus proche village afin de déjeuner.

Le repas fut copieux et arrosé des meilleurs crus du pays. Ainsi, Pierre Hérard espérait se donner l'audace dont il manquait.

Vers deux heures de l'après-midi, il remontait en voiture avec la petite Nelly qu'il attachait sur le siège à côté de lui et, s'installant au volant, il démarra, tandis que son ami, debout au seuil de l'auberge, lui criait :

— Bonne chance, mon cher, je vous attends ici.

Quelques minutes plus tard, le torpédo stoppait au pied du perron de la seigneuriale demeure.

— Allons, se dit Pierre, voici le moment de jouer serré.

Et, affectant une gravité de circonstance, il prit entre ses bras le bébé, feignant une sollicitude dont il n'était pas coutumier.

Déjà, un vieux domestique, au maintien digne, à la face encadrée de larges favoris blancs, s'avancait, demandant :

— Que désire Monsieur ?

— Je voudrais entretenir en particulier M^{me} d'Ancerre.

— Je ne sais si Madame reçoit. Qui dois-je annoncer ?

— Dites-lui que M. Hérard, passant par hasard dans la contrée, voudrait lui montrer sa petite-nièce Nelly, répliqua l'industriel avec arrogance.

Le valet s'inclina, puis introduisit le visiteur dans un grand salon sévèrement meublé où il le laissa seul afin d'aller prévenir sa maîtresse.

Pierre en profita pour jeter un coup d'œil connaisseur sur les tableaux de maître garnissant les murs, les bibelots de valeur encombrant les vitrines.

Oui, M^{me} d'Ancerre était riche; sa fortune devait être considérable, ainsi que l'affirmait Lauriac. Dans ces conditions, il était impossible qu'elle refusât d'assister son parent.

Une porte donnant sur les appartements intérieurs vint, en s'ouvrant, mettre un terme aux réflexions du misérable.

Une vieille dame, strictement vêtue de noir, au visage pâle, à la chevelure argentée, entra, tenant un face-à-main avec lequel elle jouait négligemment.

Bien que Pierre ne l'eût point vue depuis plusieurs années, il la reconnut instantanément et, s'avancant, il prononça d'un ton faussement respectueux :

— Excusez-moi, ma tante, si je vous dérange, mais j'ai pensé que vous seriez heureuse d'embrasser ma fillette.

Ce disant, il enlevait Nelly entre ses bras, l'offrant aux baisers de la vieille dame; le bébé commença par se débattre devant cette physionomie inconnue, mais sans doute rassuré par le sourire de M^{me} d'Ancerre, il finit par s'apaiser.

— Il faut une raison semblable pour me décider à recevoir, déclara la châtelaine; car je n'oublie point que je vous avais interdit de vous représenter devant moi. Votre conduite déplorable faisait le désespoir de votre femme. Il n'y a plus rien de commun entre nous.

— Ma petite Nelly ne saurait être rendue responsable de mes fautes, ma bonne tante... C'est en son nom qu'aujourd'hui, je viens vous trouver.

M^{me} d'Ancerre eut un froncement de sourcils; elle commençait à comprendre que la démarche de l'industriel avait un autre but que celui qu'il avait invoqué.

D'un geste impérieux, la vieille dame tenta d'imposer silence à Hérard, de le congédier, mais celui-ci feignit de ne rien voir.

Maintenant, d'une voix où frémissaient les sanglots contenus, il disait comment l'incendie d'un de ses principaux chantiers l'avait au trois quarts ruiné.

La faillite était imminente; aussi était-il venu implorer M^{me} d'Ancerre; ce n'était pas pour lui, mais pour Nelly à laquelle il voulait laisser un nom sans tache et parfaitement honorable.

Il termina en ajoutant qu'un prêt de quatre cent mille francs le sauverait; en cas de refus, il ne survivrait point au déshonneur...

— Ma fille sera orpheline... Songez-y bien,

ma tante, et ceci sera votre œuvre, conclut-il avec un mouvement théâtral.

Tout en débitant ces choses, Pierre observait à la dérobée l'effet produit sur la châtelaine.

Cette dernière n'avait rien perdu de son impassibilité.

— Faites comme vous l'entendrez, riposta-t-elle rudement. Vos malheurs sont le résultat de votre inconduite. Je ne crains pas que vous mettiez un terme à vos jours ; pour cela, vous êtes trop lâche. En tous cas, si votre fille restait sans appui, je ne faillirais pas à mon devoir qui est de la recueillir. Maintenant, retirez-vous, je n'ai plus rien à vous dire.

Hérard eut un cri de colère.

— Ah, c'est ainsi?... Vous n'avez point de cœur... Prenez garde, je me vengerai.

La main de la châtelaine s'allongea vers un cordon de sonnette et, se redressant de toute sa hauteur :

— Sortez, monsieur, sinon je vous fais jeter à la porte par mes domestiques.

Déjà, plusieurs valets apparaissaient au seuil du salon et Hérard vit bien qu'ils n'hésiteraient point à exécuter les ordres de leur maîtresse.

Refoulant la rage qui lui gonflait le cœur, il risqua une suprême tentative, s'humiliant jusqu'à supplier.

— Ma tante, si vous saviez... Pardonnez-moi...

Mais, sans même l'honorer d'un regard, M^{me} d'Ancerre lui tourna le dos et sortit, le laissant furieux, désespéré. Une seconde, il eut envie de s'élancer sur ses traces, et qui sait ce qu'il fût advenu, car le bandit était hors de lui ; l'intervention du vieux domestique qui l'avait introduit l'en empêcha :

— Monsieur, il faut partir, disait cet homme, lequel, évidemment, avait reçu des instructions.

Hérard lui jeta un regard sombre. Si les yeux humains avaient eu le pouvoir de tuer, le valet fût bien certainement tombé foudroyé. Fort heureusement, il n'en était rien et, la minute suivante, l'industriel, remontant en auto, quittait cette demeure d'où on l'avait chassé.

Les pensées les plus tumultueuses se bousculaient dans son esprit. Ah ! comme à cette heure, il maudissait M^{me} d'Ancerre, comme il enviait sa fortune...

Mais la vieille dame ne vivrait pas éternellement. Nelly était sa plus proche parente et, quelque jour, ses millions reviendraient à l'enfant.

L'industriel faisait des vœux pour que cette époque ne tardât guère....

Ce fut en cet état qu'il rejoignit Lauriac ; en quelques mots brefs, il l'informa de l'insuccès de sa démarche.

— Il ne nous reste plus qu'à regagner Paris, conclut-il.

— Soit, partons, répliqua l'usurier avec une grimace, en s'installant sur la banquette arrière du véhicule.

CHAPITRE XIII

L'auto démarra, filant à toute vitesse. En proie à l'exaspération profonde qui le secouait de la tête aux pieds, Pierre Hérard conduisait à une allure folle et, à plusieurs reprises, Lauriac dut le prier de se modérer.

On traversa Tours comme un bolide, puis l'on s'engagea sur la grand'route qui longe la Loire.

La journée était superbe : sous les rayons ardents du soleil, la campagne tourangelle s'étendait ainsi qu'un riant tapis aux couleurs bigarrées. Les eaux du fleuve miroitaient comme un lage ruban d'argent fondu, mais Pierre, tout à ses préoccupations, ne voyait rien.

Tout à coup, alors que le clocher d'Amboise était en vue, une brève détonation se fit entendre : un pneu d'une des roues arrière venait d'éclater et l'auto, exécutant une brutale embardée, se rua vers le talus bordant le chemin vers la droite, l'escaladant à demi.

Machinalement, Hérard avait serré les freins, si bien que le véhicule, qui s'était enfoncé dans la terre meuble, finit par s'immobiliser.

Déjà, avec un effroyable juron, Lauriac sautait sur le sol.

— Nous l'avons échappé belle, grommela-t-il ; si la voiture avait obliqué à gauche, nous étions lancés dans la Loire.

— C'est juste, murmura Hérard que la peur rendait livide.

— C'est votre faute. Vous conduisez comme un fou.

— Ah ! permettez...

Soudain, le misérable s'interrompit ; un regard machinal jeté sur le siège venait de lui montrer que ce dernier était vide. La petite Nelly ne s'y trouvait plus.

Sans doute avait-il mal assujetti les courroies destinées à la maintenir, si bien que, lors du choc, elle avait dû être projetée hors de la voiture.

— Ma fille... Où est ma fille ? balbutia-t-il, éperdu.

Une rauque exclamation proférée par Lauriac lui répondit. Le corps du malheureux bébé était tombé en avant de l'auto et cela si malheureusement que la roue gauche lui avait broyé la tête.

Entre les deux bandits, il y eut une minute de stupeur. Ah, certes, à cet instant, ils ne songeaient pas à la pauvrete qui venait de périr si lamentablement presque sous leurs yeux. Non, ils se disaient tout simplement que cette mort réduisait à néant toutes leurs espérances.

Jamais Hérard n'entrerait en possession des millions de M^{me} d'Ancerre, car celle-ci, apprenant la fin tragique de sa petite-nièce, ferait certainement son testament en conséquence.

— Ruiné, je suis à jamais ruiné... balbutia Hérard.

— Je commence à le croire, ricana Lauriac.
Puis, changeant de ton, le banquier qui, déjà, se remettait de son premier émoi, ordonna brutalement :

— Avant tout, il faut remettre l'auto sur roues, dégager le bébé...

Au cours de sa vie mouvementée, Lauriac avait connu bien des minutes critiques ; aussi, ne s'émouvait-il guère. Son sang-froid finit par avoir raison du trouble de son complice.

A l'entour, les champs étaient déserts ; vers la gauche, on apercevait une jolie petite maison se dressant solitaire, en bordure de la grand'-route.

Comme Pierre parlait d'y courir chercher des secours, Lauriac l'interrompit.

— N'en faites rien. Essayons d'effectuer notre besogne nous-mêmes... Au reste, cela ne doit pas être difficile.

Et, repoussant son compagnon dont les mains tremblaient, il se hissa sur le siège. L'instant d'après, ayant desserré les freins et mis le moteur en marche arrière, Lauriac ramenait le véhicule sur la route.

Ceci fait, il roulait le corps de la pauvre petite Nelly dans une couverture et le plaça sur la banquette.

— Maintenant, changeons le pneu, commanda-t-il.

La besogne s'exécuta prestement et, moins d'un quart d'heure plus tard, l'auto roulait à nouveau doucement dans la direction d'Amboise.

Lauriac s'était mis au volant et, tout en conduisant, les sourcils froncés, il s'absorbait en de profondes réflexions. A sa gauche, Pierre Hérard, affaissé sur lui-même, n'était plus qu'une loque.

Brusquement, le banquier eut un sursaut. En passant devant la maison dont nous avons parlé, il avait, du haut de son siège, jeté un regard machinal dans le jardin.

Une toute petite fille était là, qui jouait bien sagement assise au pied d'un arbre.

— Oh ! oh, se dit-il en stoppant, est-ce que le diable se déclarerait enfin pour nous ?

— Qu'y a-t-il ? interrogea Hérard en levant la tête.

D'un geste, Lauriac lui montra l'enfant.

— Ne comprenez-vous point que, si nous parvenions à nous emparer de cette petite, qui, d'après ce que j'en juge, doit avoir, à peu de chose près, l'âge de votre fille, le malheur qui vous frappe serait réparé ?... Jamais vous ne reverrez M^{me} d'Aucerre... Néanmoins, si cello-ci sait que Nelly vit toujours, elle ne la déshériterait pas.

Au fur et à mesure que le misérable parlait, une lueur d'espoir s'allumait dans les yeux de son compagnon.

— C'est vrai, balbutia-t-il, mais comment nous saisir de cette petite ?

— Elle est seule... La maison semble déserte... Entrez-y hardiment comme pour demander un renseignement quelconque ; pendant ce temps, je ferai le guet... Si vous n'apercevez personne enveloppez l'enfant dans ce manteau et rapportez-la. Nous filerons immédiatement.

Pierre hésitait encore.

— Mon cher, il faut vous décider, coupa brutalement l'usurier. Vous voulez la fortune de votre tante ou vous préférez mourir dans la misère ?

— Vous avez raison, murmura Hérard que ce dernier argument avait convaincu.

Et, s'emparant du manteau, il sauta à terre, se dirigeant vers le jardin.

A son entrée, Nicole, car c'était elle, leva la tête, mais ne dit rien ; sur la pointe des pieds, étouffant le bruit de ses pas, l'industriel s'avança jusqu'au seuil de l'habitation.

A droite, s'ouvrait une modeste salle à manger déserte. Vers la gauche, il y avait une porte entrebâillée.

D'un geste prompt, Pierre la poussa. Une femme dormait là, étendue sur un lit. Les yeux du bandit se fixèrent sur son visage et, soudain, il tressaillit de la tête aux pieds.

Ces traits, il les connaissait... C'étaient ceux de M^{me} Derblay, la femme de son ancien contre-maitre. Hérard savait que la famille avait quitté Sanderval, mais ignorait en quel lieu elle s'était retirée.

Une seconde, il demeura immobile et comme pétrifié, puis haussant les épaules :

— Ah ! ma foi, Lauriac a raison... Le sort nous favorise... murmura-t-il.

Et, s'étant assuré que la dormeuse n'avait point fait un mouvement, il revint tout courant dans le jardin. Là, il jeta un lourd manteau qu'il portait sur la pauvre petite Nicole, étouffant ainsi le cri d'appel jailli de ses lèvres. Après quoi, l'enlevant entre ses bras, il s'élança vers l'auto. De sa place, Lauriac n'avait point perdu un seul mouvement de son compagnon.

Dès qu'il vit ce dernier installé dans le véhicule, il embraya et l'auto, faisant demi-tour, reprit à toute vitesse la route de Tours. Déjà, le soleil s'abaissait sur l'horizon. Avant peu il ferait nuit.

Deux heures plus tard, le torpedo stoppait au cœur de la forêt voisine. Les bandits, ayant creusé une fosse au pied d'un arbre, y ensevelirent le corps de la petite Nelly. Après quoi, ils repartirent.

Désormais, ils s'en flattaient, leur impunité était assurée.

Durant les jours qui suivirent, Rosine vécut un effroyable cauchemar. A chaque instant, il lui semblait qu'on allait lui ramener sa petite sœur, que la porte de la maisonnette allait s'ouvrir, livrant passage à l'enfant.

Malheureusement, il n'en fut rien. Le Parquet de Tours, prévenu, avait prescrit de nouvelles recherches, lesquelles ne donnèrent pas plus de résultats que les précédentes et l'affaire fut classée.

Pour tout le monde, il n'était pas douteux que l'infortuné bébé ne se fût noyé.

Rosine et Raymond durent se rendre à l'évidence. Comment auraient-ils pu soupçonner la vérité ?...

Cependant, l'état de santé de M^{me} Derblay, en s'aggravant, vint faire une diversion au chagrin qui accablait la jeune fille. Depuis la disparition de Nicole, l'humeur de la démente s'assombrissait visiblement ; un beau jour, elle

entra dans une colère épouvantable, brisant tout ce qui lui tombait sous la main, réclamant sa fille avec insistance.

En vain, Rosine, effrayée, tenta-t-elle de la calmer. Elle ne put y parvenir. La folle, devenue furieuse, refusait d'entendre sa voix; elle voulait s'élancer sur la route au risque de se faire broyer par les autos qui passaient.

En désespoir de cause, Rosine dut l'enfermer dans sa chambre dont les contrevents de bois furent solidement assujettis. Après quoi, elle dépêcha Raymond chez le docteur.

Lorsque celui-ci arriva, il examina la malade et, hochant la tête, déclara que son internement s'imposait...

Le soir même une voiture d'ambulance, expédiée de Tours, arrivait avec des infirmiers. On transporta la démente jusqu'à l'auto qui repartit immédiatement.

Désormais, M^{me} Derblay vivrait parmi les fous, à l'asile qui se dresse aux portes du chef-lieu du département de l'Indre-et-Loire.

Lorsque Rosine et Raymond se retrouvèrent seuls, la maisonnette leur parut désespérément vide.

En quelques jours, ils venaient de perdre leurs plus chères affections.

Désormais, ils étaient seuls dans la vie...

— Courage, petite mère, murmura le garçon en se jetant dans les bras de sa sœur aînée, je t'aime bien...

Il n'en put dire davantage, les sanglots l'étouffaient et, serrés l'un contre l'autre, les infortunés se prirent à pleurer.

Tout d'abord, Rosine tenta de s'adapter à sa vie nouvelle, mais vite elle comprit que cela lui serait impossible. M^{me} Derblay et Nicole lui manquaient par trop; aussi finit-elle par prendre une décision à laquelle son frère se hâta de souscrire.

Ils iraient habiter Tours... Au moins, dans cette grande ville, ils trouveraient plus facilement à s'employer et puis, chaque dimanche, ils pourraient aller rendre visite à leur mère.

Justement, Raymond venait d'obtenir son certificat d'études; il travaillerait et ainsi Rosine ne serait plus seule à pourvoir à l'existence de la famille.

Comme celle-ci était réduite, maintenant...

Les deux jeunes gens s'installèrent dans deux petites chambres sises tout en haut d'une vieille maison du quartier des Halles. Peu après, Rosine entra en qualité de dactylographe chez un marchand de vins en gros dont les importants magasins étaient situés à proximité.

De son côté, Raymond, qui s'était mis en quête, découvrait une occupation en rapport avec son âge; il devenait apprenti chez un boulanger du voisinage.

Désormais, le pain de chaque jour était assuré. Le jeune garçon était logé et nourri chez son patron. Durant la semaine, il voyait peu sa sœur.

Les dimanches les réunissaient; alors, après un déjeuner que Rosine soignait de son mieux tous deux s'en allaient vers l'asile où leur mère était internée.

Là, suivant les saisons, ils la trouvaient se

promenant dans le jardin ou assise au pailloir.

L'accès de fureur qui avait animé la démente durant les premiers jours s'était peu à peu calmé, grâce au traitement qu'on lui faisait suivre et maintenant, elle demeurait immobile durant des heures, le visage sans expression et fixant un regard atone sur les choses qui l'entouraient et que, pourtant, elle ne semblait point voir.

Les caresses, les tendres paroles de ses enfants la laissaient insensible et, après chaque visite, ceux-ci se retiraient navrés, désespérant de voir jamais la pauvre femme recouvrer la raison.

De temps en temps, ils recevaient une lettre expédiée de la Maison Centrale où le père purgait sa peine; en quelques mots brefs, le père donnait de ses nouvelles; sa santé était bonne. Chaque fois, il remerciait les siens de ne point douter de son innocence et parlait du temps encore bien éloigné où il serait rendu à la liberté.

Rosine n'avait pas eu le courage de lui apprendre le nouveau malheur qui s'était abattu sur la famille; l'ancien contremaître ignorait donc la disparition de Nicole.

Aussi, dans chacune de ses lettres, ne manquait-il point de s'enquérir d'elle, demandant si elle grandissait, si elle pensait toujours à son bon papa qui l'aimait tant?

Chaque fois, ces phrases arrachaient de nouvelles larmes à la jeune fille. Dans le cœur de la petite mère, le souvenir de Nicole restait vivace ainsi qu'aux premiers jours.

Trois années s'écoulèrent ainsi, longues, infiniment douloureuses...

Raymond grandissait, devenait un jeune homme intelligent et vigoureux. Quant à Rosine, elle remplissait avec zèle son emploi. Elle avait été « augmentée ». Le spectre de la misère ne hantait plus ses nuits.

CHAPITRE XIV

Un dimanche d'été, alors que le frère et la sœur revenaient de visiter M^{me} Derblay, suivant les allées de Grammont encombrées de promeneurs, une exclamation de surprise se fit entendre derrière eux.

— Rosine... Mademoiselle Rosine... criait une voix.

En même temps, un jeune homme, qui se tenait assis à la terrasse d'un café, se levait vivement.

D'un même mouvement, Rosine et Raymond

s'étaient retournés; presque aussitôt, un nom s'échappa de leurs lèvres :

— Monsieur Claude...

— Eh oui, c'est moi, répliqua le nouveau venu en se hâtant de les rejoindre.

Une joie réelle brillait dans ses regards, mais sa bouche avait un pli d'amertume qui n'échappa point à la jeune fille. Cependant, avec une émotion qu'il ne songeait point à dissimuler, il serrait les mains de ses interlocuteurs.

Le joli visage de Rosine était devenu d'une pâleur mortelle. On eût dit qu'elle allait défaillir :

— Remettez-vous, mademoiselle, murmura Claude en lui étreignant fortement les doigts. Je vous en supplie...

— Oui, oui, vous avez raison, balbutia-t-elle... Il le faut... Cela est nécessaire...

— Allons, petite mère, tu ne va pas te trouver mal? intervenait Raymond. La rencontre de M. Ferny est plutôt une chance...

— Oui, oui, bien sûr, répliqua la pauvrete en faisant appel à tout son courage.

Certes, Claude était aussi bouleversé qu'elle, mais de nature très énergique, il réagissait avec plus de force.

— Venez donc vous asseoir près de moi, proposait-il. Nous avons à causer...

— Excusez-nous, c'est impossible, murmura-t-elle.

Le front du jeune homme se rembrunit et ce fut en hésitant qu'il questionna :

— Etes-vous donc si pressés?... On vous attend, sans doute.

— Pas du tout, nous sommes libres comme l'air, répliqua Raymond, surpris de la réponse de sa sœur.

— Alors?...

Rosine comprit qu'elle ne pouvait refuser plus longtemps; aussi poussant un soupir, alla-t-elle s'asseoir sur la chaise que Ferny lui avançait.

— Ah! mademoiselle Rosine, que je suis content, prononçait-il l'instant d'après en enveloppant la jeune fille d'un regard sous lequel elle se sentit imperceptiblement rougir.

— Moi aussi, répliqua-t-elle, baissant les yeux.

La présence de Raymond allait empêcher le jeune avocat de prononcer les paroles qui lui montaient aux lèvres. Il les refoula au fond de lui-même, se contentant de questionner :

— Pourquoi donc vous êtes-vous sauvée de Sanderval, Rosine? Le soir même de votre départ, je suis passé devant chez vous pour vous dire bonjour, comme je le faisais de temps à autre. La maison était vide. Je vous ai cherchée, ai interrogé tout le monde... cela inutilement. Je désespérais de vous revoir jamais...

Il parlait avec une légèreté affectée, mais sous ces dehors Rosine le sentait vibrer singulièrement.

Voulant laisser à sa sœur le temps de reconquérir un peu de calme, ce fut Raymond qui répondit à la question du jeune homme, parlant de l'espèce de persécution à laquelle ils avaient été en butte, là-bas, au village.

— Pourquoi ne m'aviez-vous pas prévenu? interrogea Claude.

— A quoi bon? balbutia la jeune fille.

— Comment? Mais je vous aurais protégés...

— Oh! vous n'auriez pas pu grand'chose, intervint Raymond. Vous savez, monsieur Ferny, quand la méchanceté des gens s'y met...

— Oui, bien sûr. Mais croyez-vous avoir bien agi en m'oubliant, moi qui vous avais toujours témoigné beaucoup d'amitié...

— Que voulez-vous? On n'est pas maître des événements, fit le petit boulanger, plein de philosophie.

Le reproche alla droit au cœur de Rosine; pourtant, elle ne le releva point; Claude croirait ce qu'il voudrait, mais elle était décidée à ne point lui marquer d'affection particulière.

Cependant, répondant à une question de Raymond, Claude expliquait sa présence à Tours.

Maintenant, il appartenait au barreau parisien. Il avait plaidé à maintes reprises. La session étant terminée et se trouvant inactif, il avait résolu pour tromper son ennui, d'entreprendre un voyage d'agrément. Il s'était mis en route et depuis une huitaine, il parcourait la Touraine, visitant les châteaux de la Loire.

Arrivé à Tours le matin même, il s'était arrêté par hasard au café et c'est ainsi qu'il avait vu passer les enfants de Martin Derblay.

— Et vous, qu'êtes-vous devenus pendant ces années? interrogea-t-il, se tournant vers la jeune fille.

Elle eut un geste navré :

— Nous avons continué à souffrir, murmura-t-elle.

D'une voix basse, comme lassée, elle dit ce qu'avait été leur existence durant les années qui venaient de s'écouler, contant la mort de Nicole, l'internement de M^{me} Derblay.

De temps à autre, elle se détournait pour essuyer furtivement une larme et Claude, atterré, l'écoutait, le cœur serré par l'angoisse.

— Oui, le sort est parfois bien cruel, bien injuste, fit-il sourdement... Mais le temps de vos épreuves touche à sa fin, croyez-moi, mademoiselle Rosine... Dès ce soir, je vais écrire à mon père pour lui narrer notre rencontre; actuellement, il occupe une haute situation dans la magistrature, à Paris. Je ne doute point qu'il n'use de tout son crédit pour obtenir une remise de peine en faveur de M. Derblay. Ce serait alors la libération anticipée.

— Quoi, vous feriez cela? interrogea Rosine en joignant les mains.

— Je vous donne ma parole que tout ce qui sera humainement possible dans ce sens sera réalisé, répliqua son interlocuteur avec gravité. Voyez-vous, Rosine, si je ne vous avais pas perdue de vue, peut-être cela serait déjà chose faite... Mais désormais, vous êtes sous ma protection, si toutefois vous l'acceptez.

— Oh! naturellement, répliqua Raymond avec l'enthousiasme ordinaire à son âge.

Rosine n'ayant pas soulevé d'objections, Claude poursuivit :

— Je vous prouverai que mon amitié ne comporte pas que des vaines banalités.

Il parlait avec animation; la résolution se lisait dans ses yeux. Alors, d'un même mouve-

ment, le frère et la sœur lui prirent les mains et, les étreignant avec force :

— Faites cela, rendez-nous notre père et nous vous bénirons jusqu'à notre dernier souffle, déclarèrent-ils.

Rosine passa la meilleure soirée qu'elle eût jamais vécue depuis longtemps ; de nouveau, l'espoir renaissait en son cœur. Claude emmena ses amis dîner au restaurant puis, ensuite, on se rendit au théâtre.

Ce ne fut qu'assez tard dans la nuit qu'on se sépara. L'avocat avait exigé de Rosine la promesse de se revoir dès le lendemain. Il avait à lui parler, disait-il. Au reste, Raymond joignit ses instances aux siennes, si bien que la jeune fille finit par consentir.

Avant d'aller au spectacle, Claude, ainsi qu'il l'avait dit, avait rédigé à l'adresse de son père une longue lettre par laquelle il le priait d'intervenir en faveur du condamné.

A cette époque, Derblay était incarcéré à la Maison Centrale de Thouars.

Il ne restait plus qu'à attendre la réponse du magistrat.

Le lendemain soir, le jeune homme alla attendre Rosine à la sortie de son bureau. Il était convenu que le petit boulanger les rejoindrait dans la soirée au restaurant où ils avaient diné la veille.

Dès qu'il vit arriver M^{lle} Derblay, l'avocat se précipita à sa rencontre ; il était aussi ému que la veille. Quant à elle, bouleversée jusqu'au plus profond de son être, elle ne put que balbutier :

— Venez par ici, monsieur Claude... Au bout de cette rue, il y a des jardins. Nous y serons bien.

— Soit...

Bientôt, assis sur un banc du parc en question, ils se contemplaient, silencieux, éperdus. Ce fut Claude qui, le premier, osa formuler sa pensée :

— Rosine... Vous aviez donc tout oublié ? interrogea-t-il douloureusement.

— Il le fallait, balbutia-t-elle.

— Pourquoi ?

— Vous le savez bien... Tout nous séparait, nous sépare encore. Je pensais que vous aussi oublieriez... Si vous ne l'avez pas fait, il faut vous y efforcer, Claude...

— Rosine, Rosine, est-ce bien vous qui parlez ainsi ?... Est-ce qu'on peut oublier le premier amour de sa vie ?... Est-ce que son empreinte ne reste pas éternellement gravée au fond du cœur ?

— Non, lorsqu'on a la volonté de l'en chasser.

— Vous l'avez eue, cette volonté ?...

— Il le fallait, répéta-t-elle, baissant la tête.

Un instant, il demeura muet, les yeux fixés au sol. Au tremblement qui agitait ses mains, à sa pâleur, elle comprit qu'il souffrait cruellement. Pourtant, elle eut la force de ne point le déromper.

— Pendant ce temps, dit-il à mi-voix comme se parlant à lui-même, pendant ce temps, je passais par des alternatives de douleur et d'espoir... Je vous cherchais... Je vous appelais... Malgré votre disparition, je formais des projets. Je nous voyais tous les deux, mariés, si heureux

qu'aucun bonheur n'égalait le nôtre. Le passé s'abolissait ou, plutôt, si nous nous en souvenions car on n'oublie point de telles minutes, c'était pour mieux savourer notre félicité.

« A d'autres moments, l'ennui me prenait, un ennui morne, tenace, qui faisait de moi un malheureux ; l'espérance abandonnait mon cœur et je passais des nuits à sangloter sur mon amour perdu.

« Quand hier, je vous ai revue, Rosine, ce fut en moi un bouleversement. Tout ce que vous m'aviez causé de douleur fut aboli d'un seul coup. Pourtant, vous fûtes froide, fermée, presque hostile.

— Oh...

— Mais si. Votre front ne se dérida que lorsque je parlais d'intervenir en faveur de votre père... Des préoccupations bien égoïstes vous habitent, Rosine... Je ne vous retrouve plus aussi bonne, aussi pitoyable que par le passé. Jadis, vous m'accueilliez avec joie. J'étais sûr que vous m'attendiez avec impatience. Que s'est-il passé, je n'en sais rien. Toujours est-il que vous avez terriblement changé.

« Les reproches que je vous adresse et qui sont fort justifiés, convenez-en, ne vous touchent même plus.

— A beaucoup souffrir, la sensibilité s'émousse, répliqua-t-elle d'un ton las.

— Mais lorsque vous vous êtes sauvée de Sanderval, vous ne m'aimiez déjà plus ?

— J'avais le désir de déraciner de mon cœur cette tendresse vaine.

— Oh ! que vous êtes cruelle, Rosine... Tenez, je vous souhaite d'endurer un jour ce que je ressens à cette minute, s'exclama-t-il sourdement.

Son ton était si sincère qu'elle tressaillit et tournant vers lui son visage pâle.

— Croyez-vous donc que je n'aie pas pleuré, moi aussi ? Pensez-vous donc que ce ne fut pas sans lutte que j'ai conquis l'oubli ?

— Mais enfin, pourquoi ? s'obstina-t-il.

— Votre rêve était fou, Claude.

— Est-ce être fou que de vouloir prendre ici-bas la part de bonheur à laquelle a droit toute créature humaine ?...

Elle ne répondit pas, sentant bien que jamais elle ne parviendrait à le convaincre. Et puis, la douleur qu'il manifestait la touchait jusqu'au plus profond d'elle-même. Elle souffrait de le voir se débattre ainsi contre son indifférence affectée.

— Rosine, regardez-moi, prononça-t-il soudain.

Machinalement, elle obéit, lui livrant le miroir de ses claires prunelles :

— M'avez-vous jamais aimé ? questionna-t-il en la fixant. Allons, répondez. Je veux le savoir.

— Claude...

— Dites oui ou non, cela me suffira.

Elle eut une suprême hésitation puis, comme il la tenait toujours sous la fermeté de son regard, elle balbutia, vaincue :

— Oui.

— Alors, décida-t-il, vous n'avez pu oublier ainsi que vous le dites. Si j'en juge par moi-même...

— Claude, je vous en prie, n'insistez pas, balbutia-t-elle, frémissante.

Vivement, il saisit entre les siennes les petites mains de la jeune fille et se penchant vers elle au point que leurs souffles se confondirent :

— Jurez donc maintenant que vous ne m'aimez plus...

— Je ne veux pas, se défendit-elle.

— Et moi, je l'exige... Allons, dites que je vous suis indifférent, que vous seriez heureuse de me voir partir... Dites-le... Je veux que vous me donniez congé, que vous me renvoyiez. Cela ne doit pas vous coûter puisque vous ne m'aimez plus?...

Et pris d'un soudain accès de jalousie, il ajouta :

— Au reste, vous en aimez peut-être un autre...

— Ah ! non, non, se récria-t-elle. Il n'y a personne en ma vie.

— Personne ?

De la voir si bouleversée, si pâle, il s'humanisait. Peu à peu sa colère se calmait et son visage reprenait son expression d'habituelle douceur. Cela acheva de perdre Rosine...

En contemplant ce visage, les souvenirs anciens lui revenaient en foule. Son amour la submergeait ainsi qu'un reflux et brusquement répondant à la question du jeune homme, elle balbutia :

— Si... Il y a vous...

— Dites-vous vrai, Rosine ? cria-t-il, éperdu.

Elle ne répliqua que par un lent hochement de la tête :

— Mais alors... murmura Claude, mais alors... vous m'aimez encore ?

— Hélas...

— Pourquoi hélas ?... Et puis pourquoi m'avoir menti, tout à l'heure ?...

— Je croyais être assez forte pour cacher cet amour tout au fond de moi-même, cet amour qui ne peut que me faire souffrir... Il ne m'a pas quittée, Claude... Chaque jour, j'ai pensé à vous comme au seul être pour lequel mon cœur ait battu... Cette pensée m'était secourable et amère tout à la fois. Hier, lorsque je vous ai revu, je ne voulais pas que vous compreniez tout cela, que vous deviniez que je n'avais pas changé. Claude, rappelez-vous que mon père est en prison, que je suis très pauvre, que la classe à laquelle j'appartiens...

— Et vous, Rosine, souvenez-vous que je vous adore, interrompit-il doucement en l'enlaçant.

Elle poussa un faible cri et tenta de se défendre ; mais les lèvres de Claude en s'appuyant sur sa bouche arrêtaient sa protestation.

— Vous serez mienne, Rosine... Je le veux... Vous m'êtes destinée. Vous m'aviez lui et, pourtant, le hasard nous a remis en présence. Je suis sûr qu'il en serait toujours ainsi. N'essayez donc pas d'échapper à votre destin.

Longtemps, il parla ainsi. Peu à peu, elle se détendait, se laissait aller au doux vertige d'amour qui la grisait. Maintenant, elle ne protestait plus, comprenant bien qu'il avait raison.

L'amour était le plus fort. Qu'y pouvait-elle?...

Pourtant, la situation où elle se trouvait l'éloignait de Claude.

— Eh bien, nous attendrons que votre père soit libéré, décida-t-il. Après cela, rien ne nous empêchera plus d'être heureux.

CHAPITRE XV

Trois jours s'écoulèrent ainsi. Chaque soir, leur besogne terminée, M^{lle} Derblay et son frère rejoignaient Claude Ferny et l'on passait ensemble de bonnes soirées, soit dans le petit logement que la jeune fille avait arrangé avec coquetterie, soit en de longues promenades par la ville.

Enfin, une lettre de M. Ferny arriva à l'adresse de son fils ; en quelques phrases concises, il déclarait qu'il ferait son possible pour donner satisfaction au protégé de Claude.

L'avocat demeura encore une quinzaine à Tours et ce fut véritablement pour Rosine comme un temps de fiançailles. Mais des affaires le rappelaient à Paris. Bien que cela lui en coûtât fort, il dut se décider au départ.

Rosine et Raymond le conduisirent à la gare ; tous avaient le cœur serré lorsqu'ils se dirent adieu.

Il avait été convenu qu'on s'écrit tous les jours et cela adoucissait quelque peu ce que ces minutes avaient de pénible.

Rosine et son frère restèrent sur le quai, agitant leur mouchoir jusqu'à ce que le train eût disparu dans l'éloignement ; après quoi, tristes et silencieux, ils revinrent en ville.

L'heure était venue pour chacun de reprendre son travail ; Raymond et sa compagne s'embrasèrent cependant que le premier murmurait à la seconde :

— Courage, petite mère... Nous ne sommes plus seuls, à présent. Et puis, songe que père nous sera bientôt rendu.

— Que Dieu l'entende, murmura la jeune fille en levant vers le ciel un regard qui contenait une fervente prière.

A dater de ce jour, une correspondance très suivie s'établit entre les jeunes gens.

Claude se montrait le plus affectueux des amis, et ses lettres pleines de promesses que Rosine lisait entre les lignes étaient autant de joies nouvelles pour la jeune fille.

Un soir de septembre, alors que Raymond était monté passer quelques instants près de Rosine avant d'aller reprendre son travail de nuit, à la boulangerie, on heurta à la porte du logement.

Celle-ci ouverte, un télégraphiste se montra sur le seuil :

— Mademoiselle Derblay ? s'informa-t-il.

— C'est moi, balbutia Rosine soudainement devenue très pâle.

Elle tenta de se lever, mais ses jambes se dérobaient sous elle et ce fut son frère qui se saisit du papier officiel.

— Eh bien, haleta la jeune fille, quoi de nouveau ?

Comme nombre de personnes peu habituées à recevoir des télégrammes, elle craignait que celui-ci ne lui annonçât quelque fâcheux événement.

Et puis, de qui pouvait-il bien émaner ?

Une joyeuse exclamation de Raymond la rassura presque aussitôt.

— Lis, petite mère, lis, s'écriait le jeune homme qui continuait à donner à la sœur aînée le nom affectueux qu'il lui avait décerné lorsqu'il était tout enfant.

Ce disant, il tendait le papier où son interlocutrice déchiffra les lignes suivantes d'un regard mal assuré :

« Grâce obtenue. Votre père sera libéré après-demain. Amitiés. Claude ».

— Que te disais-je ? triompha Raymond... M. Ferny est bien le meilleur cœur que je connaisse, après toi naturellement.

— Oh, oui, balbutia Rosine d'une voix étranglée, tandis que du plus profond de son âme, s'élevait un cantique d'actions de grâce.

Le surlendemain, dès neuf heures du matin, les deux jeunes gens stationnaient devant la grande porte de la Maison Centrale de Thouars. Sous prétexte d'affaires de famille à régler, ils avaient obtenu une journée de congé de leurs patrons respectifs et ils étaient venus chercher leur père.

Il ne fallait pas que celui-ci se trouvât seul, abandonné, lorsqu'il franchirait le seuil du sombre édifice où il avait tant souffert.

Raymond aurait été d'avis qu'on entrât se renseigner auprès du portier sur l'heure fixée pour la libération du condamné, mais Rosine n'osait point.

Enfin, la porte de la prison s'ouvrit et une grosse femme à l'air réjoui et avenant, sans doute l'épouse de quelque geôlier, sortit, un panier à la main.

— Ma foi, je n'y tiens plus, s'exclama Raymond. Après tout, on ne me mangera point.

Et, laissant sa sœur en arrière, il se précipita au-devant de la ménagère. Quelque peu surprise, cette dernière lui conseilla de s'adresser au concierge ; Raymond allait suivre cet avis ; il n'en eut point le temps. A nouveau le lourd battant virait sur ses gonds et un homme, à la haute taille voûtée, aux cheveux prématurément blanchis, fit quelques pas en avant.

Ses vêtements propres mais usés étaient ceux d'un travailleur. Une besace de toile pendait à son épaule.

Comme indécis et hésitant, il promenait son regard autour de lui, un double cri retentit à ses oreilles.

— Père...

D'un même élan, Rosine et Raymond se précipitèrent vers le nouveau venu, en lequel, en dépit des années écoulées, ils avaient reconnu leur parent bien-aimé.

Déjà, ils étaient dans ses bras, lui prodiguant les baisers, les caresses.

Une seconde, Martin Derblay demeura déconcerté. Quoi, ses enfants, c'était cette belle jeune fille, ce vigoureux garçon à la physionomie intelligente?...

— Ah ! mes petits... Mes chers petits... que c'est bon de se retrouver, murmurait-il ; jamais je ne vous aurais reconnus...

Et de grosses larmes, larmes de joie, coulaient lentement sur ses joues amaigries, ridées.

Mais quelques passants s'arrêtaient, considérant cette scène ; Rosine s'en aperçut et, afin de se soustraire à la curiosité publique, elle passa son bras sous celui de Martin Derblay en disant :

— Allons-nous-en, papa.

Raymond s'était emparé du bissac du libéré et, marchant à grands pas, tous trois s'enfoncèrent par la ville, dans la direction de la gare.

L'heure d'après, le train les emportait vers Tours ; ils étaient seuls dans leur compartiment ; aussi, purent-ils s'examiner, bavarder tout à loisir.

L'ancien contremaître contemplait avec orgueil ses deux compagnons. Quant à ceux-ci, leurs cœurs se serraient en constatant les traces profondes que les souffrances avaient imprimées en ce visage chéri.

Bien qu'il eût à peine quarante-huit ans, Derblay paraissait avoir dépassé la soixantaine ; un pli douloureux, désabusé, marquait sa bouche et lui jadis si expansif restait volontiers silencieux durant de longues minutes.

A la fin, sortant d'une de ces périodes de mutisme, il s'informa :

— Et votre mère, comment va-t-elle ?

— Toujours la même chose, murmura Rosine en détournant la tête, cependant les médecins nous donnent bon espoir.

C'était là un gros mensonge, certes, mais ne fallait-il point cacher la vérité à l'ex-détenu, ne pas attrister ses premières heures de liberté?...

Pourtant, Rosine et Raymond n'étaient point au bout de leurs peines.

— Et Nicole, reprit le père, pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagnés ? J'espère qu'elle n'est pas malade ?

Cette fois, ce fut le jeune homme qui répondit : — Oh ! nullement.

En effet, Rosine, la gorge contractée par l'angoisse, eût été incapable d'articuler la moindre syllabe.

Déjà, changeant de conversation, Raymond parlait de Claude Ferny, de son efficace intervention. Obscurément, le père devina qu'on lui cachait quelque chose ; il ouvrit la bouche pour formuler une nouvelle question puis, se ravisant, il se tut, se contentant d'envelopper ses enfants d'un regard singulier.

Enfin, on arriva à Tours.

Rosine avait préparé un repas substantiel qu'elle se hâta de servir à ses convives.

Martin Derblay avait visité le petit logement, admirant le goût qui avait présidé à sa décoration, mais on sentait son esprit absent, préoccupé.

La contrainte que s'imposaient les assistants

fit que le déjeuner fut morne en dépit des efforts méritoires que faisait Raymond pour alimenter la conversation.

A la fin, Derblay repoussa son assiette et, attirant à lui Rosine qu'il tint serrée contre sa poitrine :

— Voyons, notre chère petite mère, ne me diras-tu point ce qu'est devenue Nicole ? interrogea-t-il d'une voix basse qui tremblait quelque peu.

La jeune fille eut un geste navré :

— Il le faut bien.

Et, lentement, choisissant ses mots, elle conta la lamentable histoire, évoquant la disparition mystérieuse du bébé, puis la crise grave que ce douloureux événement avait déterminée dans l'état de M^{me} Derblay.

L'ex-contremaître de la scierie Hérard écoutait, la tête basse, anéanti. Il lui semblait qu'un voile de deuil était à présent tendu sur toutes choses ; sa joie du retour avait entièrement disparu.

— Oui, nous n'avons pas de chance, murmura-t-il enfin... Pauvre Nicole... Elle était si mignonne... si gentille...

Un sanglot secoua ses robustes épaules et il cacha son visage entre ses mains.

Durant quelque temps, l'infortuné pleura ainsi ; Rosine et Raymond, désolés, éperdus, respectaient son chagrin. A la fin pourtant, Derblay se redressa, s'efforçant de réagir.

— Sachons accepter courageusement les coups du destin. Vous me restez, vous, mes deux aînés, je n'ai pas le droit de me plaindre, déclara-t-il.

— Oh, père, nous t'aimons de toutes nos forces et nous ferons l'impossible pour te faire oublier les douleurs du passé, s'écria Rosine en se jetant au cou du brave homme, tandis que Raymond hochait la tête d'un air approbatif.

— Je n'en doute pas... mes petits... Je n'en doute pas. Espérons que le temps des épreuves est fini et que nous pourrons refaire un peu de bonheur autour de nous, murmura Derblay en soupirant.

Le reste de la journée fut occupé à faire des courses. En effet, Derblay ne possédait guère que les vêtements qu'il avait sur le dos. C'étaient les mêmes qu'il portait le jour de son arrestation.

Le pauvre homme avait donc besoin de nombre de choses. Fort heureusement Rosine et Raymond avaient fait des économies que la petite mère cachait dans un coffret enfoui au fond d'un placard. Il va sans dire que ce fut sans regret que les jeunes gens y puisèrent largement.

Le soir venu, on tint conseil afin de savoir où le père pourrait trouver à s'employer.

Rosine proposa de parler de lui à M. Bastien Sainton, son patron. Ce dernier, un des plus gros marchands de vins du pays, occupait un nombreux personnel. Il traitait avec considération Rosine dont il appréciait le zèle, l'exactitude. Aussi, la jeune fille se flattait-elle qu'une démarche faite de ce côté aurait chance de succès.

— J'ai toujours dit que tu voyagerais à l'étranger pour le compte d'une importante maison de

bois, expliqua-t-elle à son père, j'en serai quitte pour déclarer que, désormais, tu préfères rester près de nous.

Derblay eut un hochement de tête de doute ; il craignait que M. Sainton trouvât cette histoire peu vraisemblable. Néanmoins, comme il ne savait comment justifier son retour, il se garda d'élever la moindre objection.

En conséquence, le lendemain, vers neuf heures, l'ancien contremaître accompagna Rosine à son bureau.

Le marchand de vins en gros n'était point encore arrivé ; aussi, en l'attendant, Derblay s'assit-il près de sa fille, laquelle s'installait à sa table de travail.

Celle-ci, tout en tapant avec activité sur sa machine à écrire, lui souriait des yeux et des lèvres. De temps à autre, un employé passait, examinant curieusement l'étranger amené par la dactylographe.

Un peu après dix heures, M. Sainton se montra au seuil de son cabinet.

C'était un gros homme au teint coloré, au verbe sonore, pas mauvais diable en somme, mais qui se vantait volontiers de mener tout le monde à la baguette.

— Tenez, vous répondrez à ces missives, fit-il en jetant une liasse de lettres composant son courrier du matin devant la dactylographe. J'ai inscrit des notes en marge de chacune.

— Bien, monsieur, murmura la jeune fille qui, faisant appel à tout son courage, ajouta en indiquant Derblay qui s'était levé respectueusement à l'entrée du nouveau venu : Monsieur, permettez-moi de vous présenter mon père.

Et, avec volubilité, elle exposa sa requête.

CHAPITRE XVI

En l'écoutant, M. Sainton n'avait pu réprimer un geste de surprise et son regard perçant allait de Rosine à l'ex-contremaître, les dévisageant attentivement.

— Hum, songeait-il, comment se fait-il que ce père de famille soit resté trois années absent ? Si je ne me trompe, Rosine travaille chez moi depuis ce temps. Tout cela ne me semble pas ordinaire...

— Monsieur, je ferais de mon mieux pour vous donner satisfaction, disait cependant Derblay, de plus en plus mal à l'aise.

— Je n'en doute pas, monsieur, et j'approuve pleinement la détermination que vous avez prise de venir vous fixer près de vos enfants. Ceux-ci sont jeunes et votre appui leur sera nécessaire. Revenez me voir tantôt et apportez-

moi vos certificats de travail; nous verrons à vous trouver une besogne en rapport avec vos facultés.

Sur ce, saluant d'un bref signe de tête, le négociant pivota sur ses talons et regagna son bureau. Mais à peine la porte fut-elle refermée derrière lui qu'il sonna son fondé de pouvoirs :

— Monsieur Sibert, fit-il lorsque ce dernier parut, je vous serais obligé de me faire des renseignements sur M^{lle} Derblay et sur ce père qui, brusquement, nous tombe d'on ne sait d'où. Opérez discrètement, je vous en prie, mais fournissez-moi un rapport complet.

— Entendu, monsieur...

Durant quelque temps encore, les deux hommes s'entretenaient de ces incidents, Sainton faisant part à Sibert de tout ce qui lui avait paru singulier en cette affaire.

Le fondé de pouvoirs ne put que partager ses soupçons; aussi, en quittant le négociant, passa-t-il dans la pièce où travaillait Rosine.

Celle-ci était seule et, courbée sur sa machine, faisait fonctionner rapidement les touches de son clavier. M. Sibert n'aperçut d'elle qu'un profil perdu; pourtant, il crut constater que la jeune fille était singulièrement pâle; c'est qu'en effet, la pauvre Rosine était en proie à une profonde émotion.

Son père et elle avaient été atterrés par les dernières paroles proférées par M. Bastien Sainton.

Un certificat de travail... Où le malheureux Derblay eût-il pu en chercher un?...

Depuis près de quatre ans, il était en prison; ce sont là des choses qui ne s'avouent pas, lorsqu'on vient pour solliciter un emploi.

Instantanément, il entrevit toutes les conséquences de cette démarche hasardeuse.

S'il ne donnait pas suite à sa demande, et il lui était impossible de faire autrement, M. Bastien Sainton s'informerait, questionnerait Rosine. Qui sait si cela ne ferait point du tort à la jeune fille?...

En tout cas, mieux valait qu'il s'éloignât au plus tôt; aussi, se penchant vers la dactylographe, murmura-t-il :

— Je rentre à la maison. Nous causerons de tout cela à midi.

— Soit, fit la jeune fille d'une voix tremblante.

La matinée parut interminable à la malheureuse Rosine et, lorsque l'heure de son déjeuner venue, elle regagna son domicile, ses inquiétudes s'étaient terriblement accrues avec la réflexion. Son père, navré, l'attendait, assis sur une chaise.

— Petite, fit-il, je crains bien que ma venue ici ne t'attire de gros ennuis.

— Nullement, père chéri, tenta-t-elle de protester.

D'un geste affectueux, il lui imposa silence.

— J'aurais dû aller m'embaucher comme manœuvre n'importe où; le travail ne manque pas pour qui a de bons bras et du courage. Vois-tu, la condamnation infamante qui m'a frappé est une tache que rien ne peut effacer. Pour tout le monde, je suis un incendiaire... Ah! si je savais le nom du misérable à la place duquel j'ai été condamné...

— Que dis-tu, père?

Et la jeune fille regardait l'ex-contremaître avec stupeur. Pour elle, l'incendie de la scierie de Sanderval avait une cause purement accidentelle. Jamais elle ne s'était dit qu'il existait de par le monde un bandit qui allait et venait en liberté, tandis qu'un innocent était emprisonné.

Derblay avait eu le loisir de réfléchir à ces choses, durant ses longues journées de captivité.

Mieux que personne, il connaissait le chantier, savait que tout sinistre y était impossible. Et puis, l'enquête judiciaire avait révélé l'existence de foyers habilement préparés. Comme ceux-ci n'étaient pas son œuvre, ils étaient fatalement l'ouvrage d'un autre.

Mais cet autre, quel était-il? Voilà ce que le pauvre homme n'avait pu deviner et ce qu'en pleurant, il avait prié le juge d'instruction de rechercher; malheureusement, on ne l'avait point écouté.

Cependant, Rosine tâchait de le rassurer de son mieux.

Certes, il ne rentrerait pas chez M. Sainton; elle en serait quitte pour informer le négociant que son père avait trouvé une place chez un marchand de bois de la région qu'il connaissait et qu'il avait rencontré le matin même.

— Comme tu voudras, murmura l'ex-détenu.

Lorsque M. Sainton connut cette nouvelle, il dissimula un sourire ironique. Vraiment, la chose tournait au mystère. De plus en plus, il était décidé à la tirer au clair.

Une semaine s'écoula ainsi. N'osant se présenter dans une maison de commerce, Derblay s'était abouché avec des maçons qui l'avaient engagé comme garçon.

Durant tout le jour, il montait des sacs de plâtre à l'intérieur d'une grande bâtisse qu'on était en train de construire à l'extrémité de la ville et, le soir, il rentrait, les vêtements poudreux, excédé de fatigue, mais s'efforçant de sourire.

M. Sibert, le fondé de pouvoirs de la maison Sainton, l'aperçut un après-midi alors qu'il effectuait quelques courses dans ce quartier.

Allons, Rosine avait menti en déclarant que son père avait trouvé une bonne place chez un marchand de bois. Pourquoi avait-elle agi ainsi?... L'employé ne devait pas tarder à être fixé.

Un matin, il fit appeler M^{lle} Derblay dans le bureau qu'il occupait près de la grande salle où travaillaient les comptables. M. Sainton était parti pour Paris depuis la veille et en son absence, c'était Sibert qui dirigeait l'entreprise.

Le fondé de pouvoirs n'était pas un mauvais homme, certes; seulement, d'esprit étroit, mesquin, il ignorait la générosité.

— Mademoiselle, fit-il d'un ton sévère, le patron m'avait chargé de faire prendre des renseignements sur votre père, celui-ci ayant sollicité un emploi ici. C'est bien la moindre des choses que nous sachions à qui nous avons affaire. Je viens de recevoir une fiche de renseignements provenant d'une agence à laquelle nous nous adressons d'ordinaire pour ces petites enquêtes.

Dès les premiers mots, la pauvre Rosine était devenue livide; une sueur d'angoisse humectait ses tempes et elle avait peine à réprimer un frisson convulsif.

Il lui semblait que tout, dans le bureau, tournait autour d'elle, exécutant une sarabande fantastique.

— Oh, monsieur, balbutia-t-elle en voyant que Sibert se disposait à lui donner lecture d'un papier qu'il venait de prendre sur sa table.

Le fondé de pouvoirs eut un hochement de tête significatif.

— Je comprends que vous ne vous souciez point d'entendre les notes de mon correspondant. A votre place, j'agisrais pareillement. Je m'étonne que vous, une jeune fille sérieuse, dont nous n'avons jamais eu à nous plaindre, vous ayez eu l'idée d'introduire chez nous quelqu'un de semblable.

— Monsieur, mon père est innocent, cria la dactylographe dans une révolte de tout son être. Je vous le jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde...

Ce disant, elle avait joint les mains, les tendant vers son interlocuteur en un geste de supplication. Son regard implorait la pitié.

— Pourtant, il a été condamné, rétorquait Sibert.

— Hélas ! il fut puni, mais il expia le crime d'un autre.

Le fondé de pouvoirs hocha la tête ; visiblement, il n'était point convaincu.

— Ecoutez, mademoiselle, je comprends que vous défendiez votre père, que vous ne le jugiez point. L'amour filial...

— Ne saurait m'aveugler ni me faire altérer la vérité, protesta Rosine.

— Quoi qu'il en soit, Martin Derblay, condamné à cinq ans de prison, sort actuellement de la maison Centrale de Thouars. Ce n'est point à nous qu'il appartient de dire si les tribunaux se sont trompés à son égard. Je soumettrai l'affaire à M. Sainton dès qu'il sera de retour. Vous pouvez vous retirer, mademoiselle.

Le fondé de pouvoirs se levait, indiquant que, selon lui, l'entretien était terminé. Chancelante, les idées en déroute, Rosine sortit...

Lorsque la jeune fille rentra à la maison, l'heure d'après, elle était presque méconnaissable. Ses regards étaient égarés, une fièvre intense la brûlait. Un coup d'œil suffit à Derblay pour deviner qu'une catastrophe était survenue.

— Qu'as-tu, ma mignonne ? s'exclama-t-il, éperdu.

D'une voix basse, à peine perceptible, Rosine conta la scène du matin. Dans son désarroi, elle n'avait pas la force de cacher la vérité à son père.

Que dirait M. Sainton lorsqu'il saurait leur déshonneur ? Très probablement, il la congédierait ; alors, ce serait de nouveau la misère. Que deviendrait-on ?

Morne, accablée, la dactylographe s'était laissée tomber dans un fauteuil et le pauvre Derblay l'écoutait, tête basse, désespéré !

C'était sa faute si le malheur s'abattait

encore sur les siens. Il eût mieux fait de demeurer en prison ; tant qu'il y était resté, Rosine et Raymond avaient connu une paix relative. A cause de lui, ils allaient être jetés sur le pavé.

Un sanglot s'étrangla dans la gorge de l'ancien contremaitre.

— Mon Dieu, mais je suis donc maudit, bégaya-t-il en se tordant les bras.

Rosine l'entendit à peine ; le sang bourdonnait en ses oreilles, les emplissant d'un tumulte de cloches et, peu à peu, elle glissa sur le bras de son siège, perdant connaissance.

Lorsque Derblay s'aperçut de cette défaillance, la peur s'empara de lui. Tout d'abord, il tenta de ranimer la pauvrette, lui aspergeant le front avec de l'eau froide, passant sous ses narines un flacon de vinaigre, l'appelant des plus doux noms. La jeune fille continuait de rester insensible, il acheva de s'affoler.

— J'ai tué mon enfant... Elle va mourir... gémit-il.

Et, en un élan fou, il se précipita vers la malheureuse, la serrant entre ses bras.

Durant quelques instants, la raison de l'ancien contremaitre fut totalement abolie ; enfin, un éclair de lucidité se fit jour parmi les ténèbres au milieu desquelles il se débattait et il transporta Rosine, toujours inanimée, sur son lit.

La minute suivante, il descendait l'escalier quatre à quatre et courait jusqu'à la boulangerie où était employé Raymond. Le jeune homme mettait un peu d'ordre dans le fournil. Se penchant vers le soupirail faisant communiquer celui-ci avec la rue, Derblay l'appela à mi-voix.

— Raymond... Raymond...

Il y avait une telle angoisse dans l'accent du pauvre homme qu'instantanément le jeune garçon comprit qu'il se passait des choses graves et, courant se placer sous l'ouverture, il interrogea :

— Qu'as-tu donc, père ?

En quelques mots brefs, M. Derblay le mit au courant des événements, parlant de l'état en lequel se trouvait Rosine.

— C'est bien, remonte près d'elle... Je cours chercher un docteur, répliqua le boulanger.

C'était là le parti le plus sage ; Derblay le comprit et, sans élever la moindre objection, il regagna le petit logement. Pendant ce temps, son fils, se débarrassant de ses vêtements de travail, endossait un veston et gagnait le magasin situé au rez-de-chaussée.

Sa patronne qui trônait à la caisse et causait avec une cliente lui accorda d'un signe de tête la permission de sortir. Déjà, le brave garçon était dehors.

Une demi-heure plus tard, il amenait un docteur au chevet de Rosine. Longuement, le praticien examina la jeune fille. Celle-ci était en proie à une sorte de délire qui lui arrachait des paroles incohérentes ; elle se débattait furieusement, s'efforçant de repousser d'imaginaires ennemis.

La fièvre n'avait fait qu'augmenter ; maintenant, la jeune fille ne reconnaissait plus les siens.

— Est-ce grave, docteur ? interrogea l'ancien contremaître d'une voix tremblante.

— Je redoute une fièvre cérébrale, murmura l'homme de l'art. Cette jeune fille a dû éprouver une violente commotion. A tout prix, il faut obtenir un abaissement de température, sinon...

Un geste expressif acheva la pensée du médecin. Ses interlocuteurs échangèrent un regard navré.

Rosine malade, en danger de mort ?... Alors, c'était la fin de tout...

Cependant, le praticien rédigeait son ordonnance ; puis il sortit, promettant de revenir le soir.

Durant toute cette journée, Derblay et son fils ne quittèrent point la malheureuse. Constamment, ils remplissaient de glace les vessies que le docteur avait ordonné de lui placer sur la tête. Enfin, à la nuit, la patiente parut se calmer et elle tomba en un sommeil profond.

Lorsque le médecin se présenta, il eut un soupir de soulagement.

— Allons, fit-il d'un ton jovial. Tout va bien. J'espère que nous la tirerons d'affaire.

— Le ciel vous entende, répliqua le contremaître qui n'osait prendre ces mots au pied de la lettre.

Fort heureusement, la fièvre ne revint pas et le lendemain, lorsque Rosine s'éveilla, à l'aube, le danger avait disparu. Seulement, la pauvre enfant était d'une faiblesse extrême. C'est à peine si elle pouvait tourner sa tête endolorie sur ses oreillers...

— Qu'ai-je donc eu ? interrogea-t-elle d'une voix dolente.

— Rien de sérieux, petite mère, s'empressa de répondre Raymond qui se tenait à son chevet.

Et comme Derblay apparaissait au seuil de la pièce voisine, il ajouta, s'adressant à lui :

— N'est-ce pas, père, qu'il y a plus de peur que de mal ?

— Evidemment, balbutia le pauvre homme qui avait de la peine à cacher son émotion.

Rosine nedit rien, mais il était facile de voir qu'un lent travail se faisait dans sa pensée.

— Ah ! je me souviens, murmura-t-elle tout à coup en frissonnant M. Sibert, le fondé de pouvoirs de la maison Sainton, sait tout... Le patron...

— Ne te préoccupe point de ces gens-là, nous ne leur devons rien, en somme, et s'ils ne sont pas contents, eh bien, ils viendront me le dire, coupa Raymond d'un ton résolu.

— Il va falloir quitter Tours, s'en aller au hasard, droit devant nous... Je ne veux pas que père ait à rougir devant qui que ce soit, poursuivait la jeune fille qui semblait ne point avoir entendu.

Cette fois, Raymond ne répliqua pas : il ne sentait que trop que sa sœur avait raison. Mais où se réfugier ?... Comment trouverait-on du travail en ce pays inconnu vers lequel on devrait fuir ? Les mêmes difficultés concernant le père ne se représenteraient-elles point ?

CHAPITRE XVII

Telles furent les questions qui, instantanément, se présentèrent dans l'esprit de Raymond Derblay.

Une seconde, il demeura atterré, ne sachant quelle réponse y faire. Soudain, un nom lui monta aux lèvres :

— Claude Ferny... Oui, c'est cela, je vais lui télégraphier. C'est un ami sûr, il nous donnera un bon conseil, et qui sait ? Peut-être pourra-t-il quelque chose pour nous... Au reste, voici plusieurs jours que nous ne lui avons point écrit. Il doit se demander ce que nous sommes devenus.

Au nom de celui qu'elle aimait, un faible sourire avait glissé sur les lèvres décolorées de Rosine, cependant que le contremaître esquissait un geste vague, découragé.

Mais Raymond ne parut pas y faire attention et, mettant un baiser au front de la jeune fille :

— Je cours jusqu'à la poste... Sois bien sage, petite mère, et surtout, aie confiance.

Une fois dans la pièce voisine, il attira son père à l'écart :

— Si M. Claude pouvait venir, je suis sûr que sa présence ferait beaucoup de bien à Rosine. Il a beaucoup d'influence sur elle.

— Va donc, mon garçon, fit le pauvre homme. Pour moi, je n'espère plus rien.

Raymond ne s'était point trompé en affirmant que Claude Ferny était tout acquis à ses amis. Le soir même de ce jour, l'étudiant frappait à la porte du petit logement. Il paraissait fort inquiet.

Brièvement, Raymond lui conta les tristes événements que nous connaissons. Le jeune homme allait répondre mais, de sa chambre, Rosine qui l'avait entendu, l'appela :

— Claude... Monsieur Claude...

D'un pas rapide, il s'élança vers la couche de la jeune fille dont il prit les mains fiévreuses entre les siennes :

— Savez-vous que vous m'avez fait une belle peur ? déclara-t-il une fois les premières effusions calmées. Si vous croyez que c'est sérieux de se conduire pareillement...

Il s'efforçait de sourire, de plaisanter, mais son regard apitoyé démentait le ton de ses paroles, révélant une désolation profonde. Et comme Derblay s'accusait d'être la cause de la maladie de sa fille :

— Ne dites pas de folies, cher monsieur, et surtout, soyons calmes... La situation est délicate, j'en conviens, pourtant, nous en sortirons. Demain, il me faut regagner Paris, mais soyez tranquille ; de là-bas, je m'occuperai de vous. Je vous trouverai une place en quelque ville de province où nul ne connaîtra votre passé et où chacun de vous pourra s'occuper. Grâce à nos

relations, à mon père et à moi, ce sera très facile.

Longtemps, Claude parla ainsi, si bien qu'il finit par engourdir le chagrin de ses interlocuteurs. Il leur semblait que leur position était moins désespérée. Un peu de courage leur revenait, à se sentir si fermement soutenus, réconfortés.

Certes, si le jeune homme n'eût écouté que son cœur, il eût proclamé son amour et son grand désir de faire de Rosine sa femme.

Ainsi, toutes les difficultés eussent été aplanies d'elles-mêmes.

Mais il sentait bien que, dans la situation présente, la jeune fille refuserait de devenir sienne... Toute sa fierté révoltée lui défendrait d'accepter ce pis-aller avant que son père ne soit réhabilité.

C'est pour cela qu'il se taisait, réservant l'avenir.

Le lendemain, après la visite du docteur qui, maintenant, répondait entièrement de la vie de Rosine, Claude Ferny reprit le train pour Paris.

Auparavant, il était passé voir M. Sibert.

En quelques mots, il l'informa que la dactylographe, se trouvant malade, ne pourrait plus continuer à remplir ses fonctions puis, sans ajouter de commentaires, il se retira.

Au reste, qu'aurait-il pu dire ?

En agissant comme il l'avait fait, le fondé de pouvoirs était dans son rôle ; on ne pouvait rien lui reprocher.

Pourtant, en apprenant la gravité de l'état de M^{lle} Derblay, Sibert avait éprouvé quelque chose qui ressemblait presque à du remords.

— J'ai été trop dur avec cette petite... J'aurais dû ménager sa sensibilité, songea-t-il, mais quoi, pouvais-je prévoir ?

Et soucieux, préoccupé, l'employé se remit à sa besogne, annotant la pile de factures qu'il était en train de vérifier.

Une semaine plus tard, Rosine entra en convalescence. La secousse avait été rude et l'infortunée n'était plus que l'ombre d'elle-même. Néanmoins, elle s'efforçait de sourire, de se montrer vaillante, afin de rendre aux siens quelque confiance en l'avenir.

A chaque instant de la journée, sa pensée s'envolait vers Claude qu'elle aimait tant, leur seul ami, et elle faisait des vœux sincères pour qu'il réussît dans la mission dont il s'était chargé.

Ce soir-là, assise dans un grand fauteuil, bien calée avec des oreillers, Rosine présidait le repas familial.

C'était la première fois qu'elle pouvait venir jusqu'à la salle à manger ; aussi, par-dessus la table, son père et son frère lui souriaient-ils tendrement.

Soudain, un pas rapide se fit entendre dans l'escalier et, la minute suivante, la clef qui était demeurée extérieurement dans la serrure, faisait fonctionner celle-ci.

La porte tourna sur ses gonds et, dans la clarté dorée projetée par la lampe, un jeune homme apparut, l'air heureux, triomphant.

C'était Claude Ferny.

— Victoire, s'exclama-t-il en s'avancant. Les mauvais jours sont finis... J'ai tenu à vous apporter moi-même la bonne nouvelle.

Il s'interrompit brusquement, car Rosine, fermant les yeux, pâlisait. Et comme chacun s'empressait autour d'elle, la jeune fille murmura dans un souffle :

— Ne craignez rien... C'est la joie, le bonheur... Parlez, monsieur Claude...

L'avocat ne se le fit pas répéter deux fois ; il comprenait que le meilleur remède qu'on pût donner à celle qu'il considérait comme sa fiancée, c'était de lui apprendre la réussite des négociations entreprises.

Tout était arrangé. M. Ferny avait un ami d'enfance qui dirigeait à Saint-Malo un chantier de constructions navales. Sur la recommandation du magistrat, il consentait à prendre Derblay comme gardien de son exploitation.

— Mais ce monsieur sait-il ? commença le condamné avec hésitation.

M. Le Goffic, tel est le nom de l'ami de mon père, a été informé de ce qu'il doit connaître... C'est un homme droit, loyal, en qui vous pouvez avoir toute confiance. Il vous jugera sur vos actes.

— En ce cas, je ne crains, ne redoute rien... murmura Derblay.

Au reste, je vous accompagnerai là-bas, afin de vous présenter, achevait l'avocat. Dès que Rosine sera en état d'entreprendre le voyage...

— Oh ! alors, ce sera bientôt, s'exclama la jeune fille, j'ai hâte de ne plus me trouver en cette ville où les miens et moi avons tant souffert.

Néanmoins, ce ne fut que cinq jours plus tard que la famille put se mettre en route pour la Bretagne.

Il avait été décidé que, jusqu'à nouvel ordre, M^{me} Derblay demeurerait à l'asile de Tours ; plus tard, les siens verraient à la faire venir près d'eux.

Le voyage s'accomplit dans d'excellentes conditions ; par un bel après-midi tiède et doux, on débarqua à la gare de Saint-Malo.

L'exploitation de M. Le Goffic était peu éloignée, tandis que Rosine, sous la garde de Raymond, s'installait dans un hôtel voisin, afin de prendre quelque repos, Claude Ferny emmena l'ancien contremaître chez son futur patron.

Au reste, le brave homme avait hâte d'être fixé sur son sort ; d'autre part, l'absence de l'avocat ne pouvait se prolonger indéfiniment. Il lui fallait bien retourner à Paris où ses affaires le réclamaient.

M. Le Goffic était un homme de taille moyenne, à la carrure puissante, à la physionomie énergique ; sa parole était brève et une forêt de cheveux gris coupés court couronnaient son front volontaire.

Il reçut les visiteurs dans son bureau, vaste pièce éclairée par de larges baies vitrées, par lesquelles il pouvait surveiller ses ouvriers sans quitter sa table de travail.

Tandis qu'il serrait la main de Claude, son regard aigu, perçant, enveloppait Martin Derblay, comme pour l'estimer à sa valeur.

— Justement, vous tombez bien, fit-il avec rondeur. Le gardien de mon chantier m'a quitté pour retourner à Reims, son pays natal. Il me faut un homme sûr. Si vous me donnez toute satisfaction, je saurai le reconnaître.

Et, coupant court aux protestations que balbutiait l'ex-détenu, M. Le Goffic entraîna ses hôtes au dehors.

Vingt minutes plus tard, il les congédiait, non sans leur avoir fait visiter le pavillon qu'occuperait la famille et réglé la question des appoiuements.

Lorsque Derblay et son guide rentrèrent à l'hôtel, le premier avait peine à retenir ses pleurs.

Mais c'étaient de douces larmes que celles-là... Le malheureux entrevoyait enfin la possibilité de mener à nouveau une existence honorable.

— Ah ! M. Claude... Comment m'acquitterai-je jamais envers vous ? balbutia-t-il.

— En vous efforçant d'être tous heureux, répliqua le jeune homme.

Rosine s'était jetée dans les bras de son père et, trop émue pour pouvoir parler, elle tendait à l'avocat une main que celui-ci serra longuement.

Le jour suivant, Rosine, qui ne tenait plus en place et à laquelle les forces semblaient être miraculeusement revenues, procéda à l'installation de la famille.

Les quelques meubles apportés de Tours furent placés dans les pièces du coquet pavillon situé à l'entrée du chantier et qu'on habiterait désormais ; grâce à une avance consentie par M. Le Goffic, sans doute sur le conseil de Claude, la petite maman put acheter ce qui manquait.

Lorsque l'avocat s'éloigna enfin, regagnant la capitale, le sourire de ses obligés le suivit, le récompensant de ses peines et de ses efforts.

Une vie nouvelle commençait pour les infortunés.

Presque tout de suite, Raymond avait trouvé à s'employer dans une boulangerie du voisinage. Quant à Martin Derblay, il se multipliait.

Jamais le chantier n'avait été aussi bien gardé et les maraudeurs qui, parfois, s'y glissaient nuitamment, afin de dérober quelques pièces de bois, cessèrent de se hasarder à l'intérieur.

Rosine dirigeait le ménage de son père, veillant à ce que ses effets et ceux de Raymond fussent toujours propres et raccommodés en temps utile.

Les gains des deux hommes étaient largement suffisants pour assurer l'existence de tous ; aussi, s'étaient-ils opposés à ce que la jeune fille travaillât comme elle en avait manifesté l'intention au début.

Pourtant, cette inaction pesait à Rosine ; une fois qu'elle avait mis tout en ordre dans la petite maison, elle ne savait plus que faire.

Sur ces entrefaites, M. Le Goffic acheta avec un de ses cousins, une filature toute voisine où l'on fabriquait de la toile à voile pour les barques de pêches. De nombreuses femmes y étaient employées.

Elles arrivaient dès le matin et celles d'entre elles qui avaient des bébés les déposaient dans

une sorte de crèche où une vieille servante les gardait jusqu'au soir.

Rosine devait trouver là à utiliser ses facultés affectives, ses qualités d'ordre et d'organisation.

Chaque jour, elle prit donc l'habitude d'aller visiter les petits, si bien que, très rapidement, ceux-ci la connurent, lui firent fête.

Tout d'abord, Marianne, telle était le nom de la vieille servante, avait fait la moue en voyant la jeune fille se mêler de sa besogne ; néanmoins, elle s'apprivoisa presque aussi vite que les poupons confiés à sa garde et Rosine et elle devinrent une paire d'amies.

Un matin que M. Le Goffic était entré par hasard à la crèche, il fut stupéfait de sa bonne tenue, de la propreté qui y régnaient, de l'air joyeux des enfants.

— Mes compliments, Marianne, fit-il du ton bourru qui lui était habituel. Vos pensionnaires font plaisir à voir. Je me demande comment vous faites pour arriver à un pareil résultat, car enfin, il y a du travail.

— Oh ! c'est que je ne suis pas seule... M^{lle} Rosine, la fille de M. Derblay, vient me seconder chaque jour, répliqua la vieille en branlant la tête. Interrogez les enfants, parlez-leur de leur « Petite mère », vous verrez...

Dans les berceaux voisins, des têtes rieuses se levaient déjà, tandis que les plus grands, qui jouaient dans la vaste salle, se rapprochaient, intéressés.

M. Le Goffic posa quelques questions puis se retira pensif.

Dans le courant de l'après-midi, il revint, à l'improviste. C'était l'heure du goûter ; debout près d'une table, Rosine confectionnait des tartines de confitures pour une vingtaine de bambins de tous âges qui se pressaient, se bousculaient autour d'elle en riant aux éclats.

— Ah ça, mademoiselle, vous êtes vraiment la mère de ce petit monde, voilà ce que j'appellerai un réconfortant spectacle, s'exclama le constructeur.

Surprise, interdite, Rosine s'était retournée. En reconnaissant le patron, elle rougit jusqu'à la racine de ses cheveux, comme si elle avait été prise en faute. Cependant, sans lui laisser le temps de se remettre, M. Le Goffic continuait :

— Marianne m'a dit tout le bien que vous faites ici et je vous en remercie, au nom de mes ouvrières... Poursuivez votre tâche, mademoiselle, de bonnes et braves filles comme vous font honneur à un pays. Passez ce soir à mon bureau avec votre père. J'aurai à vous parler longuement.

Sur ce, il serra vigoureusement la main de la jeune fille quelque peu interloquée et se retira.

En conséquence, un peu après six heures, le chantier ayant clos ses portes, Derblay et Rosine pénétraient dans le bureau du patron. Il y avait presque un an que l'ex-détenu y était entré pour la première fois et il était tout aussi ému qu'en ce jour.

— Derblay, fit M. Le Goffic sans autre préambule, j'ai voulu vous dire en quelle estime je vous tenais ainsi que votre fille. Désormais,

vos appointements seront augmentés. Quant à cette jeune personne, puisqu'elle veut s'occuper des enfants, eh bien, nous lui donnerons de la besogne. J'entends qu'elle me soumette toutes les améliorations qu'elle jugera nécessaire d'apporter à notre crèche car, à l'avenir, celle-ci sera placée sous sa haute direction.

— Mais Marianne ? balbutia Rosine.

— C'est une femme d'un dévouement sûr ; pourtant, elle ne saurait assumer semblable tâche. Elle s'en rend parfaitement compte et ne sera nullement froissée de vous voir prendre cette affaire en main. C'est elle-même qui m'a soufflé cette idée.

Puis, tirant de son bureau une enveloppe préparée à l'avance :

— Voici votre premier mois d'appointements, conclut Le Goffic, acceptez, mademoiselle, c'est encore moi qui suis votre obligé.

Dire la joie de Derblay et de Rosine est chose impossible. Ce soir-là, ce fut fête dans le petit pavillon du gardien.

— Décidément, ce M. Le Goffic est intelligent, déclarait Raymond, vois-tu, petite mère, il a compris que tu étais une perle... Pour un peu, j'irais l'embrasser. Comme je ne puis le faire, c'est toi qui recevras mes baisers...

Et le jeune homme attirant à lui sa sœur aînée l'embrassait de toute sa tendresse.

Assis de l'autre côté de la pièce, Martin Derblay leur souriait silencieusement... A part lui, le brave homme pensait à sa chère femme, à la petite Nicole...

Que n'étaient-elles là, toutes deux, pour partager leur joie, s'associer à leur bonheur ?... Le souvenir des chères absentes mettait un peu de mélancolie dans les yeux de l'ex-détenu ; c'était là la seule ombre noire qu'il y eût au tableau.

CHAPITRE XVIII

Le mois de juillet, particulièrement beau cette année-là, s'achevait, amenant à Saint-Malo une foule de touristes. Sur la vaste plage de sable fin, de nombreuses tentes de couil rayé se dressaient autour desquelles jouaient des bandes de fillettes et de jeunes garçons.

Une à une, les coquettes villas situées à proximité de la ville rouvraient leurs portes et leurs fenêtres, afin de recevoir leurs nouveaux hôtes.

Ce samedi-là, vers trois heures de l'après-midi, Raymond, dont c'était le jour de repos, était venu se promener sur la plage, il en contemplait l'animation d'un regard amusé.

Peu à peu, sous l'action du vent d'ouest qui s'était mis à souffler, de gros nuages envahis-

saient le ciel tandis que la mer, qui montait rapidement, poussait vers la côte ses vagues à la crête frangée d'argent.

— Hum, cela pourrait bien finir par tourner à la tempête, songea Raymond Derblay à qui ces détails n'échappaient point.

Maintenant, la plage se dégarnissait, les gens se hâtant de fuir devant la marée. Comme le fils de Martin Derblay, poursuivant sa promenade, arrivait en vue du Grand-Bé, ce rocher isolé supportant le tombeau de Chateaubriand et que les flots entourent deux fois par jour, il ne put réprimer un geste de surprise.

Là-bas, sur l'énorme roche que les vagues cernaient presque, des silhouettes humaines apparaissaient.

Très nettement, Raymond distingua une femme et une petite fille qui, tournant le dos à la terre, ne s'apercevaient point de l'imminence du danger.

Le jeune homme se dit que ce devaient être des touristes récemment arrivés et, par conséquent, peu familiarisés avec la contrée ; aussi, sans plus réfléchir, résolut-il d'aller les prévenir.

Tout courant, il s'élança sur la chaussée reliant la grève au Grand-Bé.

Quelques minutes plus tard, un peu haletant, il atteignait celui-ci. Les imprudentes étaient toujours là ; l'une d'elles, une délicieuse fillette au beau visage entouré de boucles blondes, ramassait des coquillages pendant que sa compagne, une femme d'une trentaine d'années, suivait, à l'aide d'une lorgnette, la marche des barques de pêche évoluant à l'horizon.

Raymond eut une courte hésitation puis, soulevant son chapeau, il aborda la seconde voyageuse :

— Pardon, madame... Excusez-moi si je vous dérange, mais il ne faut point rester ici...

— Et pourquoi cela, monsieur ? fit l'interpellée en se retournant et en toisant d'un regard quelque peu dédaigneux l'instrus qui se permettait de venir ainsi la troubler.

— Parce que la mer monte, qu'avant peu ce rocher isolé par les flots deviendra une île et qu'alors vous risqueriez d'y être bloquée avec mademoiselle durant douze heures, c'est-à-dire jusqu'à la marée descendante, expliqua le frère de Rosine.

Ce disant, il indiquait l'espace s'étendant entre la ville et les rochers.

L'inconnue avait écouté ces explications avec surprise ; machinalement, son regard suivit la direction désignée par son interlocuteur et un cri d'effroi lui échappa. De grosses vagues battaient la chaussée de chaque côté et certaines, la submergeant parfois, la recouvraient d'eau.

— Oh ! mon Dieu, s'exclama la damo, qu'allons-nous devenir ?... Jamais nous ne pourrions passer.

La fillette s'était redressée et semblait non moins effrayée que sa compagne contre laquelle elle se serrait, toute tremblante.

Raymond comprit que son premier devoir était de les rassurer,

— Ne craignez rien, madame, déchaussez-

vous, ainsi que Mademoiselle que je porterai... De cette façon, je l'espère, nous pourrons regagner la terre ferme sans trop de dommage. Seulement, il faut se hâter.

Les voyageuses ne le comprenaient que trop. Prestement, elles se mirent en devoir de suivre les conseils de leur guide improvisé.

La dame semblait fort alarmée; quant à la fillette, elle souriait au jeune homme d'un air plein de confiance.

Rapidement, ce dernier les conduisit jusqu'à l'entrée de la chaussée. Alors là, tendant les bras à l'enfant, il prononça :

— Venez, mademoiselle et, surtout, n'ayez pas peur.

— Oh, je ne suis pas très craintive et puis, vous avez l'air si fort, répliqua-t-elle gentiment.

— Vous avez raison... Dans quelques minutes, nous serons en sûreté,

Et Raymond Derblay, enlevant sa compagne d'un effort, s'élançait sur les pierres glissantes en recommandant à la dame de le suivre de près.

Si le jeune homme eût été seul, les choses se seraient fort bien passées; souple et vigoureux comme il l'était, il avançait à grandes enjambées, en dépit des vagues sans cesse plus fortes qui, maintenant, lui arrivaient de droite et de gauche.

Malheureusement, l'inconnue était loin d'avoir son sang-froid ou d'éprouver la même confiance dont il avait fait montre à la fillette. A chaque instant, elle s'arrêtait, hésitante, ne sachant trop si elle devait continuer sa route ou reculer.

Ainsi, on perdait un temps précieux.

Soudain, Raymond, qui avait pris les devants, entendit un appel désespéré.

Tournant la tête, il aperçut la jeune femme qu'une lame énorme venait de heurter de flanc. Aveuglée par les embruns, étourdie par le fracas du ressac, elle chancelait, ne sachant plus de quel côté se diriger.

Evidemment, s'il l'abandonnait à elle-même, la malheureuse risquait d'être roulée par le flot et alors, qui sait ce qu'il adviendrait d'elle?... Raymond eut tôt fait de prendre son parti et, revenant sur ses pas, il revint à l'infortunée :

— Tenez-moi par mon veston et surtout ne lâchez pas prise... lui recommanda-t-il après l'avoir aidée tant bien que mal à reprendre son équilibre.

— Nous sommes perdus... Nous allons être noyés, gémissait-elle, complètement affolée car, à présent, l'eau lui arrivait jusqu'aux genoux.

Du calme, je vous en conjure, et sauvons-nous, coupa Raymond, tandis que la fillette, impressionnée par les cris de sa compagne, s'efforçait de la rassurer en disant :

— Voyons, mademoiselle Henriot, puisque Monsieur affirme qu'il va nous tirer d'embarras, ne vous désolerez point ainsi.

Mais l'infortunée ne voulait rien entendre; au lieu d'obéir aux objurgations de Raymond, elle allait au hasard, risquant à chaque instant de tomber en quelque trou profond. Le fils de Martin Derblay comprit qu'il n'en tirerait rien;

d'autre part, l'enfant qu'il portait commençait à peser à son bras et il lui fallait user de toute sa force pour résister aux vagues qui, à chaque seconde, l'assaillaient. Instinctivement, il jeta un regard vers la plage, cherchant du secours, mais il n'y avait là que des femmes, des enfants hors d'état de lui prêter main-forte.

Alors, prenant brusquement un parti, il empoigna solidement de sa main demeurée valide le bras de M^{lle} Henriot, et il se précipita vers la terre ferme, portant presque la malheureuse, laquelle s'abandonnait.

Raymond vécut là quelques secondes d'angoisse indicible.

Les vagues lui fouettaient rudement les jambes; des algues se nouaient à ses chevilles; on eût dit que la mer voulait retenir sa proie.

Les muscles tendus par sa volonté, le jeune homme avançait malgré tout; une sorte de brouillard obscurcissait ses regards, et il lui semblait que la grève reculait au fur et à mesure qu'il approchait.

Enfin, ses pieds nus foulèrent le sable humide; à ce moment les trois employés de l'établissement de bains voisin qui, de loin, avaient assisté au sauvetage, le rejoignirent. Il était temps, car Raymond se sentait près de défaillir.

— Eh bien, mon garçon, je crois que vous avez eu du mal, fit l'un de ces braves gens avec un gros rire. Passez-moi la fillette, cela vous soulagera d'autant.

Mais l'enfant qui avait noué ses bras autour du cou du jeune homme refusa de lâcher prise. Elle avait perdu son assurance du début et, maintenant, elle tremblait de tous ses membres en balbutiant :

— Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, ne m'abandonnez pas...

Les baigneurs durent se contenter de soutenir la voyageuse, ce qu'ils firent de la meilleure grâce du monde et, peu après, tous étaient en sûreté dans la cabane servant de bureau à l'établissement de bains.

Là, nos héros absorbèrent un cordial qui acheva de les reconforter puis, sur la demande de la jeune femme, on gagna une voiture de place qui s'était avancée.

— Quelle adresse faut-il donner? interrogea Raymond.

M^{lle} Henriot eut une courte hésitation.

— Je ne suis que la gouvernante de cet enfant, expliqua-t-elle enfin. Son père doit être rentré à la villa que nous occupons près de Paramé, et je crains d'être grondée pour mon imprudence s'il nous voit revenir dans cet état.

— Qu'à cela ne tienne, coupa le jeune homme, je vais vous conduire chez mon père où vous achèverez de vous remettre et de réparer le désordre de votre toilette.

Et, sans écouter les remerciements de la gouvernante, il grimpa lestement près du cocher afin de lui indiquer la route à suivre.

Lorsque la voiture s'arrêta devant le pavillon des Derblay, l'ex-détenu, qui n'était point de service, achevait de lire son journal, s'avança vivement. Rosine, qui rentrait de la crèche, arrivait au même instant; en quelques mots,

Raymond les mit au courant de ce qui venait de se passer.

— Tu as bien fait, mon fils, intervint l'ancien contremaître.

Puis, se tournant vers M^{lle} Henriot, apeurée et grelottante, ainsi que vers sa jeune compagne légèrement intimidée, il ajouta :

— Soyez les bienvenues en notre modeste demeure...

Déjà, Rosine s'empressait; bientôt, un fagot jeté dans l'âtre de la cuisine éclaira celle-ci de lueurs dansantes et, à sa bienfaisante chaleur, M^{lle} Henriot et sa pupille entreprirent de sécher leurs vêtements humides, tout en absorbant un grog bien chaud.

La gouvernante avait eu grand'peur; aussi, ne tarissait-elle pas d'éloges sur le sang-froid, le courage, dont Raymond avait fait preuve en la circonstance.

La fillette, elle, riait à son sauveur et à Derblay lui-même. Enfin, M^{lle} Henriot se leva :

— Cinq heures passées... Il faut que nous rentrions... Allons, Nelly, faites vos adieux...

— Je ne dirai pas adieu, mais au revoir, coupa la fillette, car nous reviendrons vous rendre visite, afin de mieux vous remercier, poursuivit-elle, s'adressant à Raymond et à Rosine.

— Très volontiers, sourit cette dernière.

— Soit, mais si vous m'en croyez, nous ne parlerons point de tout cela à M. votre père, repartit M^{lle} Henriot qui, visiblement, craignait d'être morigénée.

— Je crois que nous ferons bien, approuva Nelly, laquelle partageait les appréhensions de sa compagne.

Et, s'adressant à Rosine, elle conclut :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mademoiselle ?

Cela me fera plaisir, grand plaisir...

— A moi de même, répliqua la fille aînée de Derblay en mettant un baiser sur le front pur de l'enfant.

Lorsque les visiteuses s'éloignèrent enfin, tous les hôtes du pavillon, debout sur le seuil, les suivirent des yeux, et l'ex-détenu qui se tenait un peu à l'écart, essuya une larme à la dérobée. Cette petite Nelly, si mignonne, si blonde, lui rappelait sa fille Nicole et il songeait non sans regret que cette dernière aurait à peu de chose près le même âge si elle avait vécu.

Le lendemain, en revenant de la plage, Nelly et M^{lle} Henriot se présentèrent chez Derblay où l'accueil le plus cordial les attendait. Bientôt, ce fut une habitude prise.

Nelly, qui paraissait avoir voué une affection toute particulière à Rosine, accourait chaque jour passer une heure près de sa grande amie.

M^{lle} Henriot, qui adorait son élève, n'avait garde de la contrarier. Au demeurant, c'était une excellente femme, d'esprit simple, un peu timoré et qui n'avait que deux buts dans sa vie : faire plaisir à la fillette dont elle avait la garde et ne point s'attirer de reproches de son père qu'elle paraissait redouter à l'égal du feu.

Au reste, ce dernier se montrait peu à la villa de Paramé, ses affaires, très importantes,

au dire de la gouvernante, le retenant presque constamment à Paris.

A ses heures de loisir, Derblay sculptait de la pointe de son couteau des jouets de bois pour la petite visiteuse à laquelle Rosine préparait de savoureux goûters. On eût dit que la présence de cette enfant mettait une joie nouvelle dans cette demeure; aussi chacun s'ingéniait-il pour lui faire fête.

Chaque soir, Nelly et M^{lle} Henriot parlaient un peu plus tard; souvent leurs hôtes les accompagnaient jusque dans la rue.

Ce jour-là, elles s'étaient si bien attardées que les voyageurs du train de Paris commençaient à sortir de la gare alors qu'elles étaient encore devant le chantier.

— A demain, disait Nelly, les bras noués autour du cou de sa grande amie, je viendrai de bonne heure, petite mère.

La mignonne avait pris l'habitude de donner à la jeune fille ce nom si doux que chacun lui prodiguait.

— Oui, c'est cela... Justement, Raymond a rapporté des prunes, je vous préparerai une tartre...

Une voix brève, retentissant à proximité, fit sursauter les causeuses. Un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un élégant costume de voyage, était debout, à quelques pas, les considérant d'un regard dénué de bienveillance.

— Ah ça, que faites-vous ici? s'était-il exclamé.

— Papa, balbutia la fillette en reconnaissant le nouveau venu.

Bravement, M^{lle} Henriot s'avança afin de fournir une explication; elle n'eut pas le temps de la formuler. Les yeux de l'étranger venaient de se porter sur Martin Derblay et un sursaut lui échappa :

— Ah! voilà qui est fort, fit-il d'une voix soudainement devenue rauque, tandis qu'une pâleur mortelle envahissait son visage.

Derblay, lui aussi, avait blêmi, tandis que ses lèvres décolorées balbutiaient un nom :

— M. Hérard...

— Oui, c'est moi, répliqua le maître de Sanderval qui, par un suprême effort de volonté, avait réussi à reconquérir quelque assurance, je trouve pour le moins singulière l'intimité qui règne entre mon enfant et vous.

Puis, se tournant vers la gouvernante qui demeurait stupéfaite en constatant que ses hôtes et son patron se connaissaient, il poursuivit :

— M'expliquerez-vous votre présence parmi ces gens ?

— Oh ! rien n'est plus simple.

Et la pauvre M^{lle} Henriot, toute tremblante, entreprit de faire le récit du service que Raymond leur avait rendu au cours de la quinzaine précédente. Elle comprenait bien que, seul, un motif de cette importance pouvait justifier sa conduite aux yeux de M. Hérard et c'est pour cela qu'elle se décidait à avouer ce fait que, jusque-là, elle avait tenu secret.

Interloquée, frémissante, Nelly considérait tour à tour son père, Rosine et Derblay, cher-

chant à deviner les causes de leur visible émotion.

Pierre Hérard ne laissa point achever M^{lle} Henriot.

— C'est là un compte que nous réglerons plus tard, trancha-t-il. Rentrez à la villa avec votre élève, mademoiselle, et attendez-y mes ordres.

Puis, faisant un pas pour se rapprocher de son ancien contre maître, il poursuivit, les dents serrées, une lueur mauvaise flambant au fond de ses prunelles :

— Quant à vous, je vous engage à vous tenir tranquille, sinon, je me verrai dans l'obligation de révéler votre passé à votre nouveau patron.

— Monsieur... balbutia Derblay.

— Ce n'est pas parce que mon frère a sauvé votre fille que vous devez nous récompenser pareillement, protestait Rosine, indignée.

— Prétendriez-vous me donner une leçon ? Voilà qui serait amusant, par exemple. Quand on a un père qui vient d'où sort le vôtre, on se tait, mademoiselle. Donc, que ce soit chose entendue, sinon ceux qui vous emploient sauront à quoi s'en tenir sur votre compte.

— Ils n'ont rien à apprendre sur ce point, prononça quelqu'un derrière Hérard.

Stupéfait, celui-ci se retourna.

M. Le Goffic, que nul n'avait aperçu alors qu'il sortait du chantier était là, depuis quelques instants, n'ayant rien perdu des propos échangés.

Son intervention déconcerta le marchand de bois ; pourtant, payant d'audace, il reprit ricanant :

— En tout cas, mes compliments, monsieur.. Libre à vous de recruter votre personnel dans les prisons ; pour moi, je préfère d'autre compagnie pour ma fille...

Sur ce, pivotant sur ses talons, il s'éloigna à grands pas, rejoignant Nelly et M^{lle} Henriot qui disparaissaient à l'angle d'une rue voisine.

CHAPITRE XIX

M. Le Goffic le suivit des yeux puis, haussant les épaules :

— Un triste sire que celui-là, murmura-t-il entre ses dents. Mais qu'est devenu mon pauvre Derblay ?...

Tournant la tête, il aperçut le gardien qui, défaillant, regagnait sa demeure, appuyé à l'épaule de sa fille et de Raymond, lequel était survenu après l'algarade.

Le Goffic s'empressa vers le groupe et, à sa suite, pénétra dans le pavillon.

L'ex-détenu, brisé par l'émotion, se laissa tomber sur une chaise, la tête dans les mains et resta plié en deux par la douleur. C'est que le coup avait été rude pour le pauvre homme.

Brusquement, le passé qu'il croyait enseveli, oublié en quelque sorte, venait de se dresser devant lui, avec son cortège de hontes, d'humiliations.

Hérard le haïssait profondément, il l'avait bien lu dans ses yeux ; dans ces conditions, il ne se se ferait point faute de répandre partout la lamentable histoire de son ancien contre-maître.

Alors, c'en serait fait de l'estime dont celui-ci jouissait. Les gens se détourneraient de lui, le tiendraient en suspicion ? On ne fréquente pas volontiers un repris de justice.

Voilà à quoi songeait l'infortuné et ces réflexions l'accablaient, anéantissant son courage. Un peu plus loin, Rosine s'efforçait de calmer Raymond que l'indigne conduite de Pierre Hérard avait plongé dans une furieuse colère.

Le jeune homme ne parlait rien moins que d'aller trouver l'ancien patron de son père, afin d'exiger, fût-ce même par la force, que celui-ci laissât en repos le pauvre homme.

— Non, Raymond, tu ne feras pas cela, disait Rosine de sa voix douce et persuasive ; nous n'avons rien à gagner à un scandale que M. Hérard ne manquerait point de soulever.

L'infortunée parlait de sagesse... Pourtant, elle aussi, avait le cœur brisé. Claude continuait à lui écrire presque chaque jour, et elle lui répondait aussi souvent qu'elle le pouvait. La dernière lettre du jeune homme, reçue la veille, contenait une question à laquelle la pauvre Rosine ne savait encore quelle réponse faire ?...

— Quand donc consentirez-vous à m'écouter ? demandait Claude. Il me semble que maintenant, le moment est venu d'être heureux. Le passé est bien oublié, n'est-ce pas ?...

Ah ! certes, à présent, elle savait qu'il n'en était point ainsi. Toujours, la faute que le pauvre Derblay n'avait cependant point commise pèserait sur lui et les siens.

Une heure avant, elle eût demandé à l'avocat d'attendre encore, obéissant à des scrupules qui lui faisaient honneur. Maintenant, elle devait répondre : « Non, cela ne se peut pas. Vous ne pouvez aimer la fille d'un réprouvé... »

C'est pour cela que son cœur saignait cruellement ; pourtant, il lui fallait montrer aux siens un visage serein, tranquille.

— Votre sœur a raison, écoutez-la, c'est la prudence même, intervenait cependant M. Le Goffic, avec autorité.

Et, comme les infortunés le considéraient avec anxiété, le constructeur poursuivit, s'adressant particulièrement à Derblay.

— Depuis que vous êtes à mon service, mon brave, j'ai appris à apprécier votre honnêteté. Malheureusement, tout le monde ne vous connaît pas comme moi. Et puis, il y a cette condamnation. Votre intérêt bien compris exige que M. Hérard garde le silence. Vous avez eu tort de nouer des relations avec sa fille.

— Mais nous ignorions que ce fût elle, intervint Rosine.

Et comme Le Goffic esquissait un geste de surprise, la jeune fille entreprit de le mettre au courant des événements que nous connaissons.

Il l'écouta attentivement puis, lorsqu'elle se fut tue :

— Tout cela est fort regrettable, conclut-il, et la bonne action de Raymond risque de vous causer de gros ennuis, non pas vis-à-vis de moi, certes, car les méchantes langues ne manquent point ici, comme partout ailleurs... Enfin, je vais réfléchir et voir ce que nous pourrions faire pour arranger cette fâcheuse affaire.

— Oh! il n'y a qu'un moyen, murmura Derblay, nous allons partir, quitter Saint-Malo.

— Mais où irez-vous?

— En un lieu où nul ne risquera d'apprendre notre honte, répliqua l'ex-détenu d'un air sombre.

— C'est une folie que je ne vous permettrai pas d'accomplir, riposta Le Goffic, ici, vous êtes heureux. Qui sait combien de temps vous remettrez tous à retrouver des situations équivalentes?...

Longtemps, le constructeur parla ainsi; au fond, c'était un excellent homme, en dépit de ses airs bourrus et il s'était très sincèrement attaché à ces braves gens sur lesquels le malheureux semblait s'acharner comme à plaisir.

Martin Derblay écoutait, le front soucieux; évidemment, les arguments de M. Le Goffic ne le convainquaient point; il s'en tenait à son idée fixe qui était de partir, de quitter Saint-Malo.

Son interlocuteur le comprit nettement; aussi, cessant d'insister, se contenta-t-il de dire pour toute conclusion :

— Quoi qu'il en soit, j'espère que vous ne vous en irez point avant la fin du mois. Il me faut le temps de vous remplacer.

— Soit, je resterai, murmura Derblay.

— Et puis, il y a nos enfants de la crèche... Que deviendront-ils, eux, si M^{lle} Rosine, leur petite mère, comme ils l'appellent, leur manquait du jour au lendemain? Ainsi, j'ai voire parole? insista le patron?...

— Vous l'avez, monsieur, répartit l'ex-détenu en étouffant un soupir.

— En ce cas, bonsoir et à demain.

Sur ce, M. Le Goffic quitta le pavillon en maudissant intérieurement ceux qui ne savent point pardonner et se montrent durs aux pauvres gens.

Ce Pierre Hérard lui paraissait pour le moins manquer de générosité et il se répétait que la haine dont il faisait preuve n'était guère justifiée.

Même s'il était convaincu de la culpabilité de Derblay, son attitude ne s'expliquait point. En somme, le préjudice que lui avait causé l'incendie de la scierie de Sanderval avait été compensé par l'indemnité que les compagnies d'assurances avaient versée entre ses mains.

Alors, pourquoi s'acharner contre ces malheureux?

— Il faut que je prévienne de cet incident

mon ami Ferny, se dit le constructeur. Son fils aura peut-être assez d'influence sur Derblay pour l'empêcher de commettre un coup de tête regrettable à tous les points de vue.

Ayant ainsi décidé de la conduite à tenir, l'industriel se dirigea vers la ville afin de téléphoner.

Pendant ce temps, le pavillon qu'il venait de quitter était le théâtre d'une scène lamentable. En se retrouvant seul avec ses enfants, l'ex-détenu avait éclaté en sanglots; au reste, les larmes l'étouffaient et c'était miracle qu'il fût parvenu à se contenir jusque là.

Tandis que Raymond, furieux et navré, serrait les poings avec rage, Rosine s'était jetée dans les bras de son père, lui prodigant de douces paroles de consolation. Mais celles-ci étaient impuissantes à calmer le chagrin du malheureux; il avait laissé tomber sa tête prématurément blanchie sur l'épaule de sa fille et murmurait :

— Vois-tu, nous étions trop heureux, cela ne pouvait durer... Ah! pourquoi ne suis-je pas mort comme ta petite sœur alors que j'étais en prison. Ainsi, je ne souffrirais plus et vous n'auriez point à rougir de moi.

Durant la nuit qui suivit, Rosine ne dormit guère... Accoudée au creux de son oreiller, elle réfléchissait, s'efforçant d'examiner la situation sous toutes ses faces.

De temps à autre, elle prêtait l'oreille vers la chambre voisine où son père reposait, tâchant de saisir le moindre bruit. Mais un silence que rien ne venait troubler régnait dans la maison.

La conclusion des méditations de Rosine fut identique à celle à laquelle était arrivé M. Le Goffic; avant tout, il fallait prévenir Claude.

Au reste, c'était lui qui avait procuré à M. Derblay sa place actuelle; il ne fallait donc point abandonner celle-ci sans son assentiment, aussi, alors que l'aube blanchissait le ciel, Rosine se leva-t-elle doucement. L'instant d'après, elle apparaissait, gracieuse et légère, au seuil de la mansarde de Raymond.

Le jeune homme était déjà debout, car il prenait son service de grand matin.

A la vue de sa sœur, il ne put réprimer un geste de surprise. Sans doute craignait-il que quelque accident ne fût survenu à leur père, car il s'informa d'un ton inquiet :

— Qu'arrive-t-il donc?

— Oh! rien, rassure-toi, s'empressa de répondre Rosine qui avait deviné sa pensée. Seulement, je désirais te parler.

Et, rapidement, elle mit le brave garçon au courant de ce qu'elle avait décidé de faire. Raymond avait une confiance absolue en le jugement de sa sœur qu'il était habitué à regarder comme le guide le plus sûr de la pauvre famille. Aussi, n'éleva-t-il aucune objection.

Au contraire, il approuva pleinement la pensée d'avoir recours une fois de plus à Claude Ferny et il accepta de se charger d'envoyer une dépêche au jeune avocat.

— Je crois, Rosine, que c'est là une excellente idée, déclara-t-il quelque peu rasséréné. Sur ce, je m'en vais, car il est près de six heures.

Ayant mis un baiser sur le front pur de la jeune fille, le brave garçon s'éloigna en toute hâte.

La journée parut interminable à M^{lle} Derblay. En effet, son père se montrait encore plus sombre, plus taciturne que la veille. Son désespoir avait fait place à une sorte de prostration, d'anéantissement dont rien ne pouvait le tirer.

Tout en s'occupant ainsi qu'à l'ordinaire des enfants de la crèche, Rosine songeait à lui et ne pouvait s'empêcher de le plaindre. Il était si visible que son esprit était ailleurs que Marianne, la vieille Bretonne qui la secondait, finit par s'en apercevoir et lui en fit l'observation sur un ton amical.

— C'est vrai... J'ai quelques ennuis à cause de de mon père dont la santé me semble mauvaise, conclut Rosine en rougissant, car ce mensonge lui coûtait quelque peu.

— En ce cas, dépêchez-vous de rentrer près de lui, pour une fois, nous nous passerons de vous ici, repartit la vieille femme.

Rosine ne demandait pas mieux et, l'ayant remerciée d'un mot, elle reprit le chemin du pavillon.

Lorsqu'elle y arriva la porte en était close; Derblay qui, d'ordinaire, se trouvait à la maison à cette heure, était absent.

Tout d'abord, Rosine fut très étonnée; ensuite cette surprise se changea en inquiétude; cette dernière augmenta encore lorsque, ayant interrogé les ouvriers du chantier, elle apprit que le gardien était sorti depuis le déjeuner sans dire où il allait.

Alors une peur irraisonnée s'empara de la jeune fille, achevant de l'affoler.

Son père n'était-il point éloigné sous l'empire d'une idée fixe à laquelle il semblait en proie depuis la veille?

N'avait-il pas résolu de disparaître à tout jamais afin que, dans l'avenir, on ne pût reprocher à ses enfants d'appartenir à la famille d'un criminel?...

Cela était possible, après tout; la jeune fille se souvenait des paroles que le pauvre homme avait proférées à l'issue de la scène pénible dont M. Hérard avait été le triste héros.

— Il faut que je le retrouve... que je le ramène ici, songea-t-elle éperdue.

Et, sans trop savoir ce qu'elle faisait, Rosine s'élança au dehors. Durant quelques minutes, elle battit les environs du chantier, parcourant les rues au hasard, croyant toujours apercevoir son père dans le lointain.

Elle arriva ainsi en vue d'un grand jardin clôturé d'une haie vive; au fond, se dressait la façade postérieure d'une villa dont l'entrée principale était tournée du côté de la mer.

Rosine se serait éloignée sans même honorer cette propriété d'un coup d'œil si un incident imprévu n'était venu attirer son attention.

Comme elle traversait à la hauteur d'une grille donnant accès dans le jardin, son nom prononcé à mi-voix la fit sursauter.

Tournant vivement la tête, elle aperçut une enfant qui, blottie contre la barrière, la considérait avec émotion.

C'était Nelly Hérard.

Une seconde, Rosine demeura comme clouée

sur place par la stupeur. Ainsi le hasard des recherches entreprises par elle l'amenait à proximité de cette maison, laquelle était évidemment celle qu'habitait l'ennemi de son père.

Son premier mouvement fut de s'enfuir, car elle ne se souciait point de voir se dérouler une scène pouvant faire pendant avec celle de la veille.

Une exclamation de la petite Nelly l'empêcha de mettre son projet à exécution.

Sans doute la fillette devinait-elle la pensée de celle qu'elle aussi appelait sa « petite mère » car sa voix douce, suppliante, retentit à nouveau:

— Rosine... Restez... Petite mère...

Le cœur de la jeune fille se fondit instantanément en un sentiment d'affectueuse pitié et, s'étant assurée que nul ne l'épiait, elle s'approcha vivement.

— Bonjour, ma mignonne, murmura-t-elle.

Et sa main, passant entre les barreaux de la grille, caressait la joue ronde de l'enfant.

Celle-ci leva vers elle un regard reconnaissant:

— Vous êtes bonne de ne pas me garder rancune du chagrin que vous a causé papa.

— Ce n'est pas votre faute, s'il s'est montré dur, impitoyable. Seulement, il ne faudra plus venir à la maison.

— Oui, je sais, balbutia Nelly en étouffant un soupir, la chose nous a été défendue, à M^{lle} Henriot et à moi...

Et, en quelques mots elle dit combien la gouvernante avait été grondée; M. Hérard avait menacé de la chasser si elle permettait à sa fille de revoir les Derblay.

— Et cependant, vous m'avez appelée tout à l'heure, désobéissant ainsi à votre papa, ce qui n'est pas bien, fit Rosine d'un ton de reproche en interrompant sa jeune narratrice.

— En effet, fit celle-ci. Mais je voulais vous dire adieu... Hier, vous aviez tant de peine... Oh, j'ai bien essayé de faire comprendre à papa combien vous aviez été bonne pour moi, il n'a rien voulu entendre et il est entré dans une si furieuse colère que j'ai eu peur et que je me suis tue.

Tandis que Nelly parlait, Rosine ne cessait de regarder du côté de la villa; son interlocutrice finit par s'apercevoir de sa préoccupation et d'un mot elle la rassura.

M. Hérard, abrégant le séjour qu'il comptait faire à Saint-Malo, était reparti le matin même pour Paris si bien qu'à cette heure, M^{lle} Henriot se trouvait seule avec les domestiques.

Pour le moment, tous étaient occupés dans les pièces donnant sur la façade principale; il n'y avait donc rien à craindre de ce côté.

Néanmoins, Rosine crut devoir abréger l'entretien.

— Soyez toujours bonne, petite fille, bien obéissante, et si quelque jour vous pouvez ramener la bonté dans le cœur de votre père n'y manquez point, fit M^{lle} Derblay. Sur ce, ma mignonne, adieu.

— Adieu, répéta l'enfant dont la voix sombrait dans un sanglot.

Déjà, Rosine s'éloignait à grands pas, l'âme bouleversée par la peine qu'elle devinait chez sa jeune amie.

Parvenue à l'angle de la rue voisine, elle tourna la tête avant de disparaître.

Nelly était toujours à la même place; son beau regard embué par les larmes n'avait cessé de suivre sa petite mère.

Alors cette dernière, en un geste instinctif, lui envoya à travers l'espace un baiser en lequel elle mit tout son cœur, et elle s'enfuit, désolée..

CHAPITRE XX

La rue prise par Rosine filait entre les villas et débouchait sur la plage déserte à cette heure, car les rayons du soleil tombant d'aplomb y entretenaient une chaleur accablante.

La jeune fille allait se retirer quand elle crut discerner la silhouette d'un homme accroupi au pied même de la digue.

Se penchant un peu afin de mieux le distinguer, elle acquit la certitude qu'elle ne s'était point trompée; bien mieux, elle identifia son père.

Gagnant un escalier qui permettait de descendre sur la grève, Rosine se rapprocha et, la minute suivante, ses bras se nouaient autour du cou du pauvre homme.

Stupéfait, Derblay avait eu un haut-le-corps. En reconnaissant sa fille, un triste sourire erra sur son visage blêmi. Mais déjà, Rosine lui adressait d'affectueux reproches.

Pourquoi s'était-il éloigné sans dire où il allait? C'était très mal de l'inquiéter ainsi. Qu'avait-il besoin de s'isoler pareillement, loin des siens comme un vagabond sans foyer et sans gîte?... Tout en le morigénant de la sorte, Rosine obligeait l'ex-détenu à se lever et, passant tendrement son bras sous le sien, elle l'entraînait.

Derblay obéissait à cette douce violence et ce fut ainsi qu'appuyés l'un sur l'autre, le père et la fille réintégrèrent le logis familial.

Le soir en rentrant pour le dîner, Raymond rapporta une nouvelle pour le moins inattendue.

Comme il passait devant la gare, il avait aperçu M^{lle} Henriot et Nelly qu'une voiture chargée de bagages venait de déposer devant la station.

Evidemment, toutes deux quittaient Saint-Malo et Rosine en conclut que durant l'après-midi Hérard avait fait parvenir à la gouvernante des instructions dans ce sens.

Bien que ce départ la contristât quelque peu en songeant à cette charmante Nelly que selon toutes probabilités elle ne reverrait plus, Rosine respira plus librement.

Puisque les Hérard abandonnaient le pays quoique la saison fût à peine commencée, Martin Derblay ne serait plus exposé à les rencontrer,

cela rendrait peut-être un peu de calme au pauvre homme.

En tout cas, les siens auraient un nouvel argument à faire valoir pour qu'il restât chez M. Le Goffic.

Deux jours plus tard, Claude Ferny arrivait à son tour au pavillon.

En recevant le double appel du constructeur et de Raymond, l'avocat n'avait point hésité et il accourait afin de savoir au juste ce qui était advenu.

Une conversation qu'il eut avec Le Goffic et Rosine en l'absence de Derblay eut tôt fait de le mettre au courant.

— Voyez-vous, Claude, soupira la jeune fille, nous ne recouvrerons véritablement la tranquillité que le jour où la vérité sera établie et où l'incendiaire de Sanderval sera arrêté... Ah! si on pouvait rendre l'honneur à mon père...

Et son regard contenait mille promesses.

Un instant, il parut réfléchir, puis, hochant lentement la tête :

— Vous avez raison, Rosine... Il y a longtemps que je me suis dit ces choses... J'ai liquidé mes affaires en cours; avant peu, je rejoindrai mon père qui villégiature à Dinard et, durant mes vacances, je me propose d'étudier à fond le dossier de l'instruction. Peut-être y découvrirai-je la leur capable de me diriger en cette regrettable affaire...

— Quoi, vous feriez cela? s'exclama M^{lle} Derblay. Ah, soyez béni pour cette bonne pensée et que Dieu protège vos efforts?

— Si j'aboutis, quelle sera ma récompense? interrogea doucement le jeune homme.

— Vous le savez, répliqua-elle en lui offrant le miroir de ses prunelles. Ainsi que je vous l'ai écrit bien souvent, la fille d'un incendiaire ne peut devenir la femme de son juge...

Certes, Claude l'avait bien compris; c'est pourquoi il avait fini par prendre le parti qu'il venait d'exposer. A ce prix seulement, Rosine serait à lui.

Sinon, son rêve la suivrait en vain; toujours elle se refuserait, obéissant aux scrupules de sa petite âme fière.

Àôt puis septembres s'écoulèrent sans amener d'incident nouveau. La villa des Hérard restait toujours hermétiquement close et on ne les avait point revus dans la région.

Par contre, M. Ferny prolongeait son séjour à Dinard, à la grande joie de Claude qui ainsi pouvait venir voir Rosine deux ou trois fois par semaine.

Fidèle à sa promesse, le jeune homme travaillait d'arrache-pied, étudiant à fond toute la procédure qui avait abouti à la condamnation de Martin Derblay par le tribunal de Versailles.

Lorsque Rosine l'interrogeait sur le résultat de ses recherches, il se contentait de hocher la tête en disant d'un air énigmatique :

— Patience, ma chérie... il me semble entrevoir la vérité... Attendez encore, quand je serai sur de mon fait, je vous dirai tout.

Enfin, un matin Rosine reçut une lettre par laquelle son grand ami la priait de venir avec les siens à Dinard, le lendemain vers trois heures de l'après-midi.

Ce jour étant un dimanche, la chose était facile, tout le monde, chez les Derblay, se trouvait libre.

— Je vous apprendrai des choses intéressantes, concluait Claude sans s'expliquer davantage.

Comme bien l'on pense la curiosité de tous s'en trouva fort excitée. Aussi, à l'heure dite, l'ex-détenu, sa fille et son fils se présentaient-ils à la demeure du magistrat.

Ce dernier occupait une villa d'apparence confortable située un peu à l'écart de l'agglomération.

Ce n'était pas sans un certain émoi que Rosine et les siens s'étaient résolus à faire cette visite.

La personnalité de M. Ferny père les intimidait fort.

Le domestique qui vint ouvrir avait sans doute reçu des ordres car sans leur poser de questions il les introduisit dans un vaste salon du rez-de-chaussée.

Là plusieurs personnes se trouvaient réunies. Il y avait tout d'abord Claude, son père, M. Le Goffic et enfin un petit homme de trente-cinq à trente-six ans, à la physionomie astucieuse, au regard vif et sans cesse en mouvement que l'avocat présenta sous le nom de M. Dufril.

L'accueil du procureur de la République fut plein de bienveillance et comme Derblay le remerciait il l'interrompit d'un mot :

— Monsieur, mon fils a, paraît-il, acquis la certitude de votre innocence ; c'est lui qui nous a convoqués aujourd'hui. Il ne reste qu'à l'entendre. Je souhaite de tout mon cœur que la vérité soit conforme à ses conclusions.

Sur un signe du juge chacun prit place autour d'un guéridon sur lequel Claude avait étalé un volumineux dossier.

Une seconde, le jeune homme regarda Rosine, comme pour lui communiquer sa confiance, puis, en termes simples, clairs il commença sa démonstration :

Si l'on admettait les déclarations de Derblay comme véridiques, c'est-à-dire s'il n'avait point commis le crime pour lequel il avait été condamné, les soupçons ne pouvaient peser que sur les personnes ayant accès nuitamment dans le chantier.

Celles-ci étaient au nombre de trois : M. et Mme Godefroy, les concierges, et Pierre Hérard.

— Or, reprenait Claude, à part le cas de folie, les actes des individus sont dictés par des motifs. Il est un axiome juridique qui dit : Cherche à qui le crime profite... C'est ce que j'ai fait en la circonstance et voici le fait que je désirerais vous apprendre. Le bénéficiaire de l'incendie de Sanderval, c'est Pierre Hérard... M. Dufril, que j'avais chargé à Paris de mener une enquête discrète, m'a rapporté, hier matin, les preuves qui me manquaient...

— Je ne vous comprends pas, monsieur, balbutia Derblay, interdit.

— La chose est pourtant simple.

— Voyons, murmura Rosine dont les yeux brillaient d'espoir.

— Sans l'indemnité versée par les Compagnies d'assurances, pour la destruction des marchan-

dises emmagasinées dans son chantier, Pierre Hérard allait être mis en faillite, car un de ses créanciers, le banquier Lauriac semblait décidé à pousser l'affaire jusqu'au bout.

— Tu en es sûr ? interrogea M. Ferny en se tournant vers son fils.

Ce fut Dufril qui répliqua :

Le petit homme comptait parmi les plus habiles inspecteurs de la Sûreté et ce n'était point au hasard que Claude l'avait choisi pour le seconder.

— Le fait est certain, monsieur le Procureur, déclara-t-il. Bien mieux, mon enquête m'a révélé que les quantités de bois entreposées lors du sinistre ne correspondaient point à celles que déclara M. Hérard.

— Tiens... tiens... murmura M. Ferny en caressant son menton du revers de sa main.

— Les témoignages des propriétaires dont il avait acheté les coupes sont formels. Une pareille manœuvre s'appelle une escroquerie...

— Parbleu, s'exclama Le Goffic. Si votre Hérard est un escroc il peut aussi bien être un incendiaire.

— C'est ce que j'ai pensé, surenchérit Claude.

Il y eut un instant de silence, chacun réfléchissant à ce qu'il venait d'apprendre. La situation apparaissait sous un jour tout à fait nouveau.

Ce fut Rosine qui reprit la première la parole :

— Vous dites que M. Lauriac était parmi les créanciers les plus intraitables de l'ancien patron de mon père.

— Oui, Lauriac..

— Si j'ai bonne mémoire, ce fut en sa compagnie que Pierre Hérard passa la soirée fatale.

— Certes, murmura Derblay, lequel paraissait littéralement abasourdi ; durant l'instruction, j'eus l'occasion de le voir plusieurs fois. Il semblait parfaitement d'accord avec son débiteur. Je les avais pris pour deux amis inséparables et très intimes.

— Trop intimes, peut-être, avança Claude.

— Ce Lauriac est un singulier personnage, poursuivit l'inspecteur de la Sûreté. Quoiqu'il s'intitule banquier, c'est en réalité un usurier, un homme sans scrupule et que je considère comme fort dangereux. Au demeurant, il est intelligent, décidé... plein d'initiative.

— Est-il toujours en rapport avec Hérard ? interrogea le Procureur de la République qui, les sourcils froncés, paraissait méditer profondément.

— Hérard fait la fête et Lauriac compte parmi ses commensaux habituels. Les affaires du premier ne sont guère brillantes et le second lui fournit les fonds dont il a besoin, riposta Dufril.

— En somme, nous nous retrouvons à peu près dans la même situation qu'il y a cinq années.

De nouveau, le Procureur de la République se tut et chacun respecta son mutisme. On devinait qu'il cherchait à utiliser les renseignements ainsi obtenus.

A la fin, il releva son front pensif et déclara :

— Mon cher Claude, tout ce que tu viens de découvrir est des plus graves... Pourtant, il n'y a pas là le fait nouveau qu'exige la loi pour réviser un procès.

Et, comme Martin Derblay esquissait un geste de découragé, le magistrat reprit :

— Cependant il ne faut point désespérer... Nous allons poursuivre nos efforts dans la voie nouvelle qui s'ouvre devant nous et, peut-être, parviendrons-nous au but. Si la situation de Pierre Hérard est telle que la décrit M. Dufril, elle ne peut se prolonger indéfiniment. En tous cas, il convient de surveiller de près ce triste personnage.

— Je m'en charge, fit l'inspecteur et croyez bien qu'il sera en bonnes mains.

Je n'en doute pas, répliqua le Procureur de la République.

Durant quelque temps encore, on s'entretint de la sorte, M. Ferny complétant ses instructions... Il fut convenu que les Derblay ne souffleraient mot à âme qui vive de leurs espoirs, et lorsqu'ils se retirèrent, reconduits par Claude, les pauvres gens se trouvaient tout réconfortés.

Une longue pression de main de Rosine remercia le jeune avocat de toutes les peines qu'il s'était données.

— Rien ne me coûtera pour vous conquérir, chérie, fit-il très bas. Regarde-t-on à un effort lorsqu'il est question d'une récompense telle que vous qui valez tous les trésors?...

— Oh! mon ami, vous m'aimez...

— Oui, répliqua-t-il gravement. Oui, Rosine, je vous aime.

Mais Martin Derblay se tournait de leur côté et la jeune fille n'osa répondre. Ses yeux le firent pour elle. Ils contenaient toutes les tendresses, tous les espoirs d'un véritable amour.

CHAPITRE XXI

Le soir même, Dufril repartait pour Paris.

L'inspecteur de la Sûreté n'avait rien exagéré en disant que Pierre Hérard était de nouveau dans une situation désespérée...

Entre ses mains, l'argent fondait comme la glace aux rayons du soleil.

Son industrie, dont il ne s'occupait guère, avait définitivement périclité, et, à présent, il devait presque un million à son « ami » Lauriac.

Les soucis de toutes sortes l'assaillaient à nouveau. La découverte de l'intimité qui, à son insu, s'était établie entre Nelly, sa pseudo-fille, et la véritable famille de celle-ci n'avait fait qu'y ajouter encore.

Le premier mouvement de colère passé, il avait compris combien il avait été maladroit en menaçant publiquement l'ex-contremaître. Aussi afin de couper court à toute cette fâcheuse affaire, avait-il fait rentrer à Paris M^{lle} Henriot et la petite Nelly.

Ce jour-là premier octobre, Pierre Hérard, revenu de voyage, au cours de la nuit précédente, se trouvait dans le vaste cabinet de travail situé au rez-de-chaussée du petit hôtel que le misérable occupait boulevard Pereire.

Assis devant son bureau, il compulsait des liasses de papier qu'il parcourait d'un œil avide.

Soudain, on frappa légèrement à la porte et, presque aussitôt, celle-ci s'ouvrit, livrant passage à Nelly.

La fillette, de même que celui qu'elle prenait pour son père, était exactement vêtue de noir.

— Que veux-tu? s'exclama Hérard, mécontent d'être dérangé.

L'enfant esquissa un mouvement de recul. Aucune intimité n'existait entre elle et cet homme pour lequel elle éprouvait une crainte instinctive.

Cependant comprenant qu'il lui fallait répondre, elle se décida à balbutier :

— Papa, M^{lle} Henriot m'a dit de venir te trouver que tu avais certainement à me parler de ma tante d'Ancerre.

Pierre eut un geste d'impatience :

— M^{lle} Henriot se mêle de ce qui ne la regarde point, grommela-t-il entre ses dents.

Peut-être allait-il congédier l'enfant lorsqu'une pensée soudaine, traversant son cerveau, il se ravisa et adoucissant le timbre de sa voix :

— La pauvre M^{me} d'Ancerre est morte il y a trois jours et c'est pour me rendre à son enterrement que je suis parti en voyage. C'était une excellente femme qui t'aimait beaucoup, ma petite Nelly. Grâce à elle, tu seras riche un jour.

La fillette écoutait, la physionomie devenue grave, sérieuse. Jamais elle n'avait vu cette parente et, lorsque son père en parlait, c'était pour maudire son avarice.

— Je prierai pour elle ainsi que me l'a recommandé M^{lle} Henriot, finit-elle par dire.

— C'est cela, conclut Hérard. Allons, j'ai des courses à faire; il va falloir que je sorte.

Tout en parlant, il ramassait ses dossiers, les enfermant en l'un des tiroirs de son bureau auquel il donna un tour de clef: puis, sans plus s'occuper de l'enfant, debout à quelques pas de lui, il se dirigea vers le vestibule, sans doute dans l'intention de monter à son appartement particulier afin de prendre son chapeau, sa canne.

Au beau milieu de l'antichambre, Benoit, son maître d'hôtel, l'attendait en compagnie d'un homme en petite livrée du matin.

C'était un nouveau valet de pied que Benoit avait cru devoir engager, le titulaire de la place étant parti l'avant-veille.

— Vous avez bien fait, déclara Hérard qui, se retournant vers le nouveau venu, questionna : comment vous appelez-vous, mon garçon?

— Firmin, pour vous servir, monsieur.

— Eh bien, Firmin, j'espère que je serai content de vous, sinon je vous avertis, vous ne resterez pas longtemps chez moi.

L'industriel s'interrompit brusquement. Par la porte vitrée clôturant le vestibule, on apercevait le boulevard; justement, une automobile venait de s'arrêter et la portière étant ouverte,

un personnage sautait lestement sur le trottoir.

Pierre Hérard ne put réprimer un geste de colère, cependant qu'une malédiction s'étranglait dans sa gorge. Dans le visiteur qui, déjà, se dirigeait d'un pas rapide vers l'hôtel, il venait de reconnaître le banquier Lauriac.

— Il se doute que je suis de retour et il accourt ainsi que les corbeaux à la curée, gronda-t-il.

Et, s'adressant au nouveau valet de pied qui, debout à quelques pas de là, affectait de polir le bouton de cuivre ciselé d'une porte, à l'aide d'une peau de chamois, il ordonna :

— Je n'y suis pour personne, vous m'avez compris ?

— Oui, monsieur...

— Sur ce, l'industriel, qui semblait de fort méchante humeur, s'empressa de réintégrer son cabinet de travail dont l'huis claqua sur ses talons.

La pièce était vide,

— Bon, se dit Hérard, Nelly sera remontée près de M^{lle} Henriot. Tant mieux, je n'ai que faire d'elle ici.

Le misérable n'éprouvait pas la moindre affection pour cette enfant qu'il avait arrachée à l'amour des siens. Elle n'avait été pour lui qu'un instrument, qu'un moyen propre à lui assurer la possession des millions de M^{me} d'Ancerre. Au reste, elle n'avait point failli à sa mission.

Les calculs du bandit s'étaient trouvés justes ; l'avant-veille, au retour de l'enterrement de la bonne dame, son notaire lui avait communiqué un testament par lequel la défunte instituait Nelly Hérard sa légataire universelle.

Cependant, un bruit de voix partant du vestibule parvenait jusqu'à Pierre.

C'était Lauriac aux prises avec Firmin ; le nouveau domestique, fidèle observateur de la consigne donnée, s'efforçait de persuader au visiteur que son maître était absent. Mais il le faisait avec une telle maladresse que la conviction de Lauriac se trouva singulièrement renforcée.

Evidemment, son ex-complice se souciait peu de le recevoir.

— C'est bien, nous allons voir, grommela-t-il entre ses dents.

Et, écartant d'un geste brusque le valet de pied qui s'en alla tomber sur une banquette voisine, il s'élança vers le cabinet de travail dont il ouvrit vivement la porte.

— Parbleu, je savais bien que vous étiez là, mon cher Hérard, s'exclama-t-il d'un ton ironique. Que me racontait donc ce garçon ?

Pierre, surpris par cette irruption imprévue, se tenait debout au milieu de la pièce. Après une courte hésitation, se décidant à faire contre mauvaise fortune bon cœur, il répliqua :

— J'avais en effet condamné ma porte mais, puisque vous voici, mieux vaut en terminer de suite.

— C'est aussi mon avis, ricana Lauriac qui, sans en avoir été prié, vint prendre place dans un fauteuil flanquant le bureau de l'industriel.

Celui-ci, s'étant assuré que l'huis était bien clos, revenait de son côté. Sa physionomie assombrie, le coup d'œil qu'il jeta sur le visiteur, tout indiquait un orage imminent. Pourtant,

Lauriac ne paraissait point y prendre garde.

Bien au contraire, il affectait d'être parfaitement à l'aise. Pendant ce temps, dans le vestibule, Firmin s'était redressé.

— Allons, je crois qu'il va être question de choses intéressantes, murmura-t-il avec un sourire, il est nécessaire que j'entende ce que ces bons amis vont se confier.

Et, abandonnant sa besogne, il gagna prestement l'office. Celui-ci communiquait avec le jardin s'étendant derrière l'hôtel. Se courbant de façon à ne pas dépasser le soubassement soutenant les fenêtres du rez-de-chaussée, le domestique gagna l'une des croisées donnant dans le cabinet de Pierre Hérard.

Là, se faufilant au centre d'un massif de fusains, il s'y blottit et demeura immobile.

Par un trou minuscule pratiqué dans l'angle inférieur d'une des vitres, il voyait et entendait distinctement la conversation des deux amis.

Ce serviteur aux allures étranges n'était autre, en effet, que l'inspecteur Dufril, lequel n'avait rien trouvé de mieux pour s'introduire dans la place et surveiller de plus près Pierre Hérard.

Sur la simple vue des certificats élogieux que Dufril s'était décernés lui-même, un bureau de placement l'avait, l'avant-veille, expédié boulevard Péreire.

Là, Dufril n'avait point perdu son temps et, comme on le voit, il s'était ménagé un moyen d'assister en tiers à toutes les entrevues secrètes de son nouveau patron.

Déjà, l'action était engagée.

— Je suis heureux de constater que votre voyage à Ancerre ne vous a point trop fatigué, disait Lauriac de ce ton sarcastique qu'il affectait depuis son arrivée. La mort de votre pauvre tante ne vous chagrine que modérément. Il est vrai que, lorsqu'on hérite de dix millions, on doit savoir se montrer raisonnable. Je suis venu pour que nous réglions nos petits comptes... J'espère que la chose ne vous déplaira point.

— Pas du tout, riposta Hérard. Justement, je pensais à vous lorsque vous vous êtes présenté. Sauf erreur, je vous dois neuf cent quatre-vingt quinze mille francs... Voici un chèque de douze cent mille. J'estime que vous pourrez vous déclarer satisfait.

— Oui, en ce qui concerne ce chapitre, fit le banquier en empochant négligemment le chèque que son interlocuteur lui tendait, après l'avoir rempli.

— Je ne vous comprends pas...

— Vous m'étonnez, mon cher... D'ordinaire, vous avez l'esprit plus ouvert. Enfin, puisqu'il faut que je vous fournisse des précisions, je vais m'exécuter.

— Je vous en serais en effet très obligé, coupa Pierre Hérard d'un ton sec qui ne promettait rien de bon.

— Auparavant, sommes-nous bien souls et nulle oreille indiscrete ne peut-elle nous entendre ?

Ce disant, Lauriac promenait à l'entour un regard circonspect et, durant un instant, ses yeux se fixèrent sur la porte donnant dans une bibliothèque contiguë.

— Oh, parlez sans crainte, sourit Hérard en

haussant les épaules. Cette pièce n'a pas d'autre issue. Au reste, vous pouvez constater que personne ne s'y trouve.

Ce disant, il était allé pousser le battant plutôt pour tromper son énervement que pour tout autre motif. La salle apparut avec son mobilier Empire, ses meubles aux rayons garnis de livres que nul ne feuilletait jamais, sa table centrale qu'un tapis vert tombant jusqu'à terre, recouvrait :

Déjà, Pierre revenait, laissant l'huis entr'ouvert.

— Oh ! ce que j'en disais, c'est uniquement dans votre intérêt, reprit le banquier,

— Arrivez au but, je vous prie, coupa Hérard avec impatience.

— Soit. En ce cas, je vous demanderai à combien vous estimez le silence que j'ai gardé sur l'affaire de Sanderval ? L'incendie de votre chantier fut pour vous un incident providentiel, car il vous sauva de la ruine. Jamais je n'ai demandé ma part... quoique j'y eusse droit...

— Que prétendez-vous ?

— Que je pouvais vous faire arrêter et condamner au lieu et place de ce pauvre diable de Derblay. La liberté est une chose précieuse ; en évaluant la vôtre à deux millions, je ne pense point la sous-estimer.

En entendant l'énormité du chiffre, Pierre Hérard, qui venait de reprendre place sur son siège, fit un bond et son poing martela le bureau auquel il s'accoudait.

— C'est du chantage, hurla-t-il. Eh bien, vous perdez votre temps, mon cher... Vos menaces ne m'effraient point.

— Vous avez tort, fit froidement Lauriac.

— Si, aujourd'hui, vous m'accusiez, nul n'ajouterait foi à votre dénonciation. Et puis, on vous demanderait pourquoi vous avez gardé le silence si longtemps...

— Je compte bien que la chose pourrait me valoir quelques ennuis, mais ces derniers ne seraient rien en comparaison de ceux auxquels vous seriez en butte et dame, la satisfaction de vous punir de votre ingratitude serait suffisante pour m'indemniser...

Durant une seconde, les deux hommes demeurèrent face à face, se mesurant du regard...

Hérard était blême et frémissant ; quant à Lauriac, il n'avait rien perdu de son flegme. Même un sourire d'une ironie suprême se jouait sur ses lèvres minces et strictement rasées.

L'industriel comprit qu'il ne tirerait rien de cet homme ; il était entièrement en son pouvoir ; il n'avait qu'à s'exécuter... Aussi, étouffant un grondement de colère, se résigna-t-il et, courbant le front, il murmura :

— Vous dites deux millions?... Eh bien, soit, je consens... Tenez... voici un nouveau chèque... et débarrassez-moi de votre présence...

En même temps, il signait d'un geste rageur le papier en question que Lauriac s'empressa d'empocher ainsi qu'il l'avait fait la première fois.

Son interlocuteur s'était levé et à présent il marchait vers la porte comme pour lui indiquer sa volonté formelle de rompre l'entretien.

Le financier ne bougea pas d'une ligne.

— Patience, mon cher Hérard, patience... J'ai encore une communication à vous faire, prononça-t-il paisiblement.

— Vous dites ? fit l'autre en virevoltant sur ses talons comme s'il eût été piqué par quelque reptile.

— Depuis le temps que nous nous connaissons, nous avons tellement fait d'affaires ensemble que le passé ne peut se liquider aussi rapidement que vous semblez le désirer. Vous souvient-il de certaines promenades que nous fîmes, il y a quelques années, en Touraine ?...

— Je ne vous comprends pas, balbutia Hérard dont la pâleur augmenta tandis que de grosses gouttes de sueur emperlaient son front.

— Allons, donc, vous m'étonnez... Votre fille, la petite Nelly, était avec nous... Vous conduisiez l'automobile... Vous avez toujours été très nerveux, mon cher Hérard. C'est un reproche qu'il m'est permis de vous adresser, n'est-ce pas ? Eh bien, alors que votre voiture filait à toute vitesse sur l'une des routes bordant la Loire, et que le clocher de la ville d'Amboise était déjà en vue, il se produisit un accident...

— Taisez-vous... taisez-vous donc... vociféra l'industriel en se jetant en avant.

Son attitude était si menaçante, une telle lueur brillait en ses regards que Lauriac comprit que son complice songeait à le tuer... Aussi, se mettant prestement debout, lui fit-il résolument face.

— Du calme, prévint-il en tirant à demi hors de la poche de son pardessus la crosse d'un revolver. Regardez bien ce joujou, mon cher, et comprenez que vous avez tout intérêt à vous tenir tranquille...

Pierre se laissa tomber sur un fauteuil en étouffant un gémissement.

— Le secret auquel je faisais allusion tout à l'heure vaut au moins deux autres millions, articula Lauriac d'une voix brève. Songez-y, c'est grâce à lui qu'aujourd'hui, les dix millions de M^{me} d'Ancerre vous reviennent... Je sais, sous quel arbre de la forêt repose certain petit cadavre ; je me souviens parfaitement de la maison où vous enlevâtes une fillette et, je crois que si la justice était aussi bien instruite, vous seriez en fort mauvaise posture...

— Possible, coupa Hérard, mais je suis las de subir vos exigences... Vous n'aurez pas un nouveau chèque. Bien mieux, je vous avertis que, si d'ici vingt-quatre heures, nous ne nous sommes pas mis d'accord, les deux premiers que je viens de vous remettre seront sans valeur... Sachez vous contenter de votre part.

Comme s'il craignait de céder à l'exaspération qui le poussait contre Lauriac, Pierre Hérard se leva et s'élança au dehors.

Avant que le financier ait eu le temps de placer un mot, il avait disparu et on l'entendit gravir prestement les marches conduisant à l'étage supérieur.

— Allons, il réfléchira ou, sinon, malheur à lui, murmura le banquier après un instant de réflexion... Je suis le plus fort, la victoire doit me rester.

Et, sur cette conclusion, le misérable quitta l'hôtel à son tour, regagnant son auto qui,

bientôt, l'emporta loin du boulevard Péreire.

De sa cachette, Dufril n'avait perdu ni un mot ni un geste des deux bandits; aussi ressentait-il une satisfaction intense.

Soudain, une expression de stupeur passa sur sa physionomie; la porte de la bibliothèque venait de s'ouvrir, livrant passage à une enfant qui s'avançait, chancelante, les traits décomposés.

C'était Nelly.

La mignonne allait quitter le cabinet de travail, lorsque son prétendu père y était brusquement rentré afin de se soustraire à la visite de Lauriac.

Il semblait en proie à une telle irritation que la fillette, laquelle, nous l'avons dit, le redoutait fort, s'était instinctivement précipitée dans la pièce voisine.

Là, sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle s'était cachée sous le tapis recouvrant le guéridon central.

Presque aussitôt, elle avait regretté ce mouvement; c'était très mal, ce qu'elle faisait là... Déjà, elle esquissait un geste pour sortir de sa cachette, mais il était trop tard. Lauriac survénait à son tour et, terrifiée par l'expression du visage de Pierre Hérard, Nelly, plus morte que vive, demeura blottie où elle était.

Ainsi, elle avait assisté à toute la scène que nous venons de rapporter.

Quoique nombre des propos échangés par les misérables fussent restés inintelligibles pour elle, Nelly en avait compris certains autres. Le nom de Derblay, l'incendie de Sanderval, tout cela était pour elle choses familières.

Au cours de la scène terrible qu'Hérard lui avait faite à Saint-Malo ainsi qu'à M^{lle} Henriot, il en avait suffisamment parlé pour que la fillette n'ignorât rien de cette lugubre histoire.

Maintenant, la vérité lui apparaissait; c'était celui qu'elle appelait son père qui avait mis le feu au chantier et fait condamner à sa place le pauvre Derblay...

Nelly songeait à ces choses tout en s'efforçant de regagner sa chambre; mais ses forces avaient été mises à une rude épreuve.

Alors qu'elle atteignait le milieu du cabinet de travail, elle fut prise d'un étourdissement; les meubles parurent tourner autour d'elle et, poussant un faible gémissement, la pauvrette s'affaissa sur le tapis où elle demeura inerte, privée de sentiment.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit et l'inspecteur Dufril se précipita.

— Bon, elle n'est qu'évanouie, murmura-t-il en posant sa main sur la poitrine de l'enfant. Mais elle est brûlante de fièvre. Ah! pauvre petite... Si on la laisse ici, qui sait ce qu'elle deviendra?...

Pourtant, il restait hésitant, se demandant que faire. A la fin, se décidant brusquement, il enleva Nelly entre ses bras et, s'étant assuré que nulle silhouette indiscreète n'était en vue, il s'élança dans le vestibule.

L'instant d'après, il était sur le boulevard et, comme un taxi passait à vide, il y sauta, jetant au chauffeur l'adresse de M. Ferny.

CHAPITRE XXII

Le soir même de ce jour, Rosine, Martin Derblay et Raymond descendaient de l'express de Bretagne qui arrive à la gare Montparnasse à sept heures et demie.

Claude Ferny les attendait sur le quai.

— Nous avons reçu votre dépêche à midi, et l'heure d'après, nous prenions le train ainsi que vous nous le prescriviez, fit la jeune fille en serrant la main de l'avocat. Que s'est-il passé et pourquoi nous avoir demandé de venir toute affaire cessante?

— Vous le saurez bientôt... En tout cas, préparez-vous à éprouver de grandes joies, répliqua Claude d'un air énigmatique.

Puis, sans laisser à ses interlocuteurs, quelque peu stupéfaits, le temps de se reconnaître, il les entraîna vers la sortie.

Au dehors, l'automobile du Procureur de la République attendait; les voyageurs y prirent place et le rapide véhicule démarra, filant à toute vitesse par le boulevard voisin.

M. Ferny habitait un vaste appartement situé derrière le Palais-Bourbon, rue de l'Université.

Ce fut là que Claude conduisit ses hôtes; durant le trajet, pas un mot n'avait été échangé. Le jeune homme se contentait de sourire à sa fiancée qui, toute confuse, se perdait en conjectures.

Comme Claude posait la main sur le bouton de la porte du salon, Rosine, incapable de se dominer plus longtemps, l'arrêta.

— Mais enfin, ne nous direz-vous point de quoi il s'agit? articula-t-elle d'une voix altérée.

— Pardonnez-moi... Mais mon père désire vous faire lui-même cette communication.

Le jeune homme se tut; l'huis venait de s'ouvrir et le Procureur de la République, attiré par le bruit, se montra au seuil de la pièce.

— Entrez, mes amis, fit-il d'un ton plein de bienveillance; ce jour vous sera plus heureux que vous n'avez jamais osé l'espérer.

Et comme Martin Derblay, balbutiant, fixait sur lui un regard implorant, le magistrat poursuivit:

— Tout d'abord, sachez, monsieur, que je suis convaincu de votre innocence. Les conclusions que mon fils nous avait exposées à Dinard se trouvent exactes... Ce matin, l'inspecteur Dufril a entendu le coupable faire l'aveu de son crime.

— Quoi... Hérard a avoué...

Et l'ex-détenu, incapable de maîtriser son émotion, s'appuyait défaillant, au dossier d'un siège; vivement, Rosine se précipita pour le soutenir, imitée en cela par son frère. D'un geste, le pauvre homme les remercia.

— Non, ce n'est rien, murmura-t-il en même temps... Cela va passer... Mais vous comprenez... J'étais si loin de m'attendre...

— Je vous avais cependant averti, fit Claude en souriant.

— C'est vrai... Seulement, voyez-vous, quand on n'a pas l'habitude du bonheur...

Cependant, M. Ferny reprenait la parole. Brièvement, il résuma pour ses auditeurs la partie de la conversation relative à l'incendie de Sanderval qui avait eu lieu entre Lauriac et Pierre Hérard.

— Maintenant, il faut que ces misérables renouvellent publiquement leurs aveux. C'est à quoi Dufril s'emploie... Je pense qu'il y parviendra en les opposant l'un à l'autre...

— Que le ciel vous entende, monsieur, murmura Rosine émue. Nous n'oublierons point que c'est M. Claude et vous qui aurez rendu l'honneur à notre père...

— Nous n'aurons fait que notre devoir... Je suis magistrat. Mon fils est avocat. Chacun, en notre sphère, nous devons protéger l'innocence et la faire reconnaître de tous, répliqua le Procureur de la République en s'inclinant avec gravité.

Puis, coupant court aux remerciements de ses hôtes, il ajouta :

— Mais à cela ne se borne point ce que j'ai à vous apprendre. Une autre joie vous est réservée...

— Ah! mon Dieu... balbutia Rosine en tournant vers Claude un regard incertain.

Pendant ce temps, Martin Derblay, dont les mains tremblaient, sentait un long frisson le parcourir de la nuque aux talons, Raymond seul montrait un peu de calme; c'est que le brave garçon avait toujours espéré en des temps meilleurs.

— Allons, monsieur Derblay, faites appel à tout votre courage, reprenait M. Ferny. Mademoiselle, soyez forte...

— Oui, oui... Je tâcherai...

— Une chère créature que vous pleuriez depuis nombre d'années va vous être rendue...

— Que voulez-vous dire? balbutièrent les pauvres gens, interdits et n'osant comprendre.

Lorsque la petite Nicole disparut, vous habitez Amboise, n'est-ce pas? Votre maison se dressait en bordure de la grande route de Tours. Est-ce bien cela, mademoiselle Rosine?...

Et le Procureur tournait vers la jeune fille un regard empreint d'une infinie bonté.

— Oui, murmura-t-elle en un souffle.

— Mon fils avait conté ces choses à Dufril et c'est ce qui lui a permis de comprendre une seconde partie de la conversation surprise par lui, partie qui, sans cela, serait restée parfaitement inintelligible.

— Nicole...?

— Nicole est là, qui attend sa « petite mère », fit M. Ferny, répondant ainsi au cri poussé par Rosine. Pierre Hérard l'avait enlevée et la faisait passer pour sa fille. C'est elle que cet excellent Raymond sauva cet été.

Mais le juge s'interrompit.

Poussant un faible soupir, M^{lle} Derblay avait fermé les yeux cependant qu'une pâleur mortelle envahissait son visage. Sans Claude qui s'était élancé pour la soutenir, elle serait

tombée à terre car Martin, pas plus que son fils, ne songeaient à lui porter secours.

Fort heureusement, l'évanouissement de la jeune fille ne fut que de courte durée; bientôt, elle reprenait connaissance et ce fut appuyée au bras de l'avocat qu'elle écouta la fin du récit du Procureur de la République.

Après quoi, tous passèrent dans une pièce voisine.

Là, dans un lit drapé de rideaux blancs, une fillette était couchée qui tendit les bras vers Rosine dès qu'elle l'aperçut...

C'était la petite Nelly.

La fièvre qui, le matin, avait tant effrayé Dufril, était tombée, grâce aux soins énergiques prodigués par un médecin appelé en hâte et l'enfant, instruite de la vérité, attendait ses chers parents avec l'impatience qu'on devine.

Dans un élan de tout son être, elle se jeta au cou de Rosine en balbutiant :

— Ah, petite mère, petite mère... Je sais bien maintenant pourquoi j'avais tant de plaisir à être près de toi, cet été... C'est que mon cœur l'avait reconnue...

— Ma chérie... Ma mignonne...

Décrire la scène qui suivit est chose impossible; il est des joies que les paroles ne peuvent dépeindre...

Martin Derblay, Raymond, Rosine et Nicole elle-même pleuraient mêlant leurs larmes, se félicitant de tant de bonheur.

Debout un peu à l'écart, Claude contemplait son œuvre, un sourire ému aux lèvres.

Quant à M. Ferny, il s'était éclipsé sans bruit, un valet étant venu le prévenir que quelqu'un l'attendait dans le bureau.

Dans cette pièce, le magistrat allait trouver l'inspecteur Dufril.

— Eh bien, monsieur le Procureur, cette fois, ça y est... s'exclama le policier, dès qu'il vit paraître son hôte. Nos deux coquins sont maintenant au dépôt.

— Ont-ils avoué? questionna vivement M. Ferny.

— Parbleu... et sans se faire prier encore...

Et le brave inspecteur narra les faits suivants :

Vers deux heures, ayant dépouillé la livrée, la perruque et « l'expression » de Firmin, le valet de pied, il s'était présenté boulevard Péreire. L'hôtel était en rumeur par suite de l'explicable disparition de la fillette.

Grâce à sa carte, Dufril avait été introduit près de Pierre Hérard auquel il avait signifié son arrestation. Tout d'abord, le misérable était demeuré atterré.

Pourtant, tandis qu'on le conduisait au Palais de Justice, il s'était quelque peu remis. Pour lui, c'était Lauriac qui l'avait dénoncé, la chose n'était point douteuse. Désormais, sa porte était certaine...

Cette conviction avait fait naître en son cœur un désir de vengeance, si bien qu'en arrivant au Parquet, il avait tout avoué au substitut chargé de l'interroger, expliquant non seulement l'incendie de Sanderval, mais encore le rapt de Nicole, disant le rôle joué par Lauriac en cette double affaire.

L'heure d'après, le banquier était amené à son tour et une confrontation des deux complices qui s'étaient chargés mutuellement, avait achevé de faire toute la lumière, si bien que la justice n'ignorait plus aucun détail.

Bientôt, Martin Derblay et ses enfants étaient informés de ces événements. A présent, ils n'avaient donc plus rien à craindre. Rien ne les séparait plus de la tranquillité à laquelle ils aspiraient depuis si longtemps.

Ce fut en proie à la joie la plus vive qu'ils parlèrent de se retirer, tout en remerciant encore ceux qu'ils nommaient leurs bienfaiteurs.

— Non, non, ne partez pas, intervint vivement M. Ferny. Vos couverts sont mis; j'espère que vous nous ferez le plaisir de partager notre repas.

Confuse, Rosine allait refuser, mais un regard implorant de Claude l'en empêcha.

— Comme vous êtes bons, se contenta-t-elle de balbutier en considérant tour à tour le père et le fils qui lui souriaient.

Ce que fut le diner, on se l'imagine, aisément. Chacun des convives éprouvait une trop grande satisfaction pour que la joie ne régnât point en maîtresse. Le teint animé, Martin Derblay et Raymond riaient sans cesse, faisant mille projets d'avenir que M. Ferny écoutait avec bienveillance.

Nicole babillait éperdument, ou bien elle se jetait dans les bras de sa petite mère qui ne se lassait point de l'embrasser.

De temps à autre, la jeune fille tournait vers son voisin de droite un doux regard par lequel elle semblait lui dire :

— C'est par vous que nous connaissons tout ce bonheur... Ah ! soyez béni, mon ami, pour tout ce que vous avez fait...

Après le dessert, on passa au salon où les liqueurs étaient servies. Et tandis que le Procureur de la République conversait amicalement avec Martin Derblay, que Raymond voulait aussi avoir les caresses de Nicole, accaparait la mignonne, la prenant sur ses genoux et lui posant mille questions, Claude murmura à l'oreille de Rosine :

— Je voudrais vous parler, ma chérie... Venez là-bas, près de la porte-fenêtre... Nous y serons bien...

L'issue en question donnait sur un large balcon; au-dessous la rue de l'Université s'allongeait, pleine de ténèbres. De temps à autre, un taxi passait, troublant le silence de cette voie paisible.

Il faisait une de ces belles soirées d'automne, où l'air est encore doux. Pensive, Rosine Derblay vint s'appuyer au fer forgé du balcon et bientôt, Claude la rejoignit.

Le jeune homme semblait singulièrement grave; elle comprit qu'ils allaient échanger là des paroles définitives.

— Ma chérie, murmura-t-il au bout d'un instant de silence, j'ai travaillé de tout mon cœur à faire le bonheur des vôtres...

— Et par conséquent le mien, fit-elle.

— J'en suis bien heureux... Maintenant, il me reste à solliciter de vous une grâce... que peut-être, vous ne me refuserez plus.

— Quoi donc? interrogea-t-elle doucement.

— C'est à vous de faire mon propre bonheur. Depuis longtemps, j'attends ce moment. Certes j'avais compris vos scrupules et les avais admis. Ils faisaient honneur à votre délicatesse, à la dignité de votre âme. Maintenant, rien ne nous sépare plus... Rosine, voulez-vous devenir ma femme?...

Bien qu'elle s'attendit à cette demande, elle pâlit légèrement et porta à sa poitrine ses mains tremblantes, comme pour comprimer les battements tumultueux de son cœur. C'est qu'elle touchait à la réalisation du plus beau rêve...

Devenir la femme de Claude, elle, la petite Rosine Derblay? Qu'avait-elle donc fait pour mériter un tel bonheur?...

— C'est trop, balbutia-elle... C'est trop... Si vous m'aimez, Claude je serai vôtre... Toujours je me suis juré de n'être qu'à vous... Seulement vous ne m'épouserez pas.

— Comment cela? fit-il, en se refusant à comprendre.

— Claude, ne me forcez pas à m'expliquer davantage...

D'un geste prompt, il lui prit les mains et, les serrant entre les siennes :

— Mais vous êtes folle, ma chérie... Permettez-moi de vous le dire...

— Non, je suis très raisonnable...

— Rosine, je veux que vous soyez ma femme parce que nulle autre que vous n'est plus digne. Rappelez-vous ce que je vous disais, jadis, à Sanderval... Votre cœur vaut tous les trésors de la terre et celui qui le possédera pourra s'estimer le plus heureux des hommes.

— Oh ! il est bien à vous, Claude...

— Alors, je sais ce que j'ai dit... Donc il ne nous reste plus qu'à fixer la date de notre mariage.

— Vous le voulez donc vraiment? fit-elle avec hésitation.

— Certainement. L'amour que je vous porte, Rosine, est un de ceux qui ne finissent qu'avec la vie. Je pense vous en avoir donné assez de preuves. Vous ne pouvez croire ce que je vous affirme.

— Claude, Claude, je ne doute pas de la profondeur de vos sentiments à mon égard. Seulement, si je parlais de n'être que... votre maîtresse, c'est que tant de choses nous séparent...

— Je ne vois pas. Allons, Rosine, abandonnez ces folles pensées. Vous êtes fine, intelligente, bonne comme la bonté elle-même. Que peut-on exiger de plus de sa fiancée?...

Doucement, le bras du jeune homme avait glissé autour de la taille ronde de sa compagne. Maintenant, penché vers elle, il l'interrogeait ardemment :

— Voulez-vous, dites, Rosine voulez-vous?..

Elle se sentit faiblir; pourtant, elle essaya d'un dernier argument :

— Que dira votre père?..

Il se déclarera enchanté de sa future belle-fille.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr... Tenez, tout à l'heure, nous irons le lui demander.

— Oh, je gage que vous lui avez parlé de...

— Oui, je lui ai confessé mon amour et déjà il a approuvé mon choix...

— Oh...

Et Rosine, confuse, éperdue, cachait son visage empourpré sur l'épaule de son fiancé.

— A quand notre union ? murmura-t-il à son oreille.

— Décidez vous-même, Claude. Je n'ai d'autre volonté que la vôtre.

— Eh bien, elle sera célébrée quelques jours après la réhabilitation de votre père. C'est vous dire que nous hâterons celle-ci le plus possible.

— Ah, chéri... chéri... Comme vous êtes bon et comme je vous aime...

Et M^{lle} Derblay, définitivement vaincue, fermait les paupières. Alors se laissant entraîner par le grand amour qui chantait en elle, elle se renversa doucement, tendant ses lèvres. Avec une exclamation de joie, il y posa sa bouche, y prolongeant un baiser ardent et tendre qu'elle lui rendit avec ferveur,

Le trimestre suivant, Martin Derblay était solennellement réhabilité. Quant à Pierre Hérard

et à Lauriac, ils furent sévèrement condamnés, le premier à dix ans de travaux forcés, le second à cinq années de la même peine.

Les millions de M^{me} d'Ancerre échurent à des cousins éloignés. Mais de cela Nicole n'avait cure ; maintenant qu'elle avait retrouvé sa petite mère, la fillette ne désirait plus rien.

Aujourd'hui encore, elle habite près de Rosine laquelle a épousé Claude Ferny ; ajoutons que ce dernier est en passe de devenir un de nos avocats les plus en vue.

Martin Derblay et Raymond sont retournés à Saint-Malo où ils secondent l'excellent M. Le Goffic dans l'exploitation de son chantier naval et de sa filature. La pauvre M^{me} Derblay réside avec eux.

Grâce aux soins d'un docteur, ami de la famille Ferny, elle a recouvré la raison et le passé n'est plus pour elle qu'un affreux cauchemar auquel elle évite de penser.

Est-il nécessaire de dire qu'ainsi nos amis sont tous parfaitement heureux?...



Prochain volume à paraître :

Chanson d'adieu... Chanson d'amour !...

par Jean CLAIRSANGE

1 fr. 25 le roman complet

JEAN CLAIRSANGE

Chanson d'adieu... Chanson d'amour !...

PREMIÈRE PARTIE

L'ACCUSÉ

CHAPITRE PREMIER

Après un savant virage, l'automobile de Pierre de Volonne déboucha sur la place de l'Hôtel-de-Ville du Monestier-de-Clermont... Le radieux soleil qui miroitait sur les toitures de ce chef-lieu de canton accrochait des éclairs aux cuivres de la machine. Souple, bien conditionnée pour la vitesse, la voiturette Amilcar filait d'un train rapide. Sur son passage s'envola une bande de beaux pigeons ardoisés qui picoraient en roucoulant. Leur vol moelleux alla se poser un peu plus loin, sur les marches du monument public. Ça et là quelques personnes déambulaient.

Habile à manier le volant de sa petite Amilcar, Pierre de Volonne contournait la place, lorsque, soudain, son regard fut attiré par deux personnages qui devaient avec vivacité. En l'un d'eux il reconnut maître Turrier, le notaire. Désirant profiter de l'occasion pour lui parler, il freina brusquement. Docile, l'auto stoppa en bordure du trottoir, sous un arbre au feuillage épais. D'un bond agile le jeune chauffeur sauta à terre.

Sa silhouette longue et mince profila son ombre sur le sol inondé de clarté. Pierre de Volonne était un beau garçon de vingt-six ans, aux épaules carrées, à la taille fine, aux jambes nerveuses. Son corps, bien pris dans un élégant costume de sport, laissait deviner sa souplesse et sa force, son entraînement aux exercices physiques, aux jeux en plein air... Tout à la fois élancé et vigoureux, le geste assuré, l'allure fière, il dégagéait un charme de belle jeunesse

ardente, nourrie par l'atmosphère pure des montagnes couvertes de sapins, et des vastes prairies. Cependant, à côté de ses muscles de sportif, ses attaches fines révélaient sa race, la vieille race chevaleresque des de Volonne. Elle se manifestait aussi dans le port altier de la tête, dans son regard doux, franc, très clair, un joli regard bleu sous de longs cils noirs et veloutés. Le visage de Pierre respirait l'intelligence et la franchise. Son nez fin, aux ailes palpitantes, dominait une bouche bien dessinée, tendrement expressive, que son sourire entr'ouvrait parfois sur des dents saines, petites, en rangées de perles. Son front large s'encadrait de cheveux ondulés, d'un beau noir, rejetés en arrière sous la casquette d'automobiliste. Et dans ses yeux, sur ce front, on sentait flotter une pensée forte, une âme profonde, toutes prêtes à faire face aux vicissitudes de la vie comme à respirer ses parfums.

Après avoir refermé derrière lui la portière de sa voiture, Pierre de Volonne se dirigea tranquillement vers le notaire, toujours en grande conversation avec son interlocuteur.

Maître Turrier, notaire du lieu, paraissait ce jour-là très affairé. Il pérorait avec entrain, et soulignait ses paroles par des gestes de la main, des haussements d'épaules, des signes de la tête.

Il tournait le dos à l'arrivant, et sa forte corpulence masquait l'homme à qui s'adressait son discours. Dans l'ombre bleuâtre de l'arbre qui les protégeait contre l'ardeur du soleil, Pierre ne pouvait distinguer que le notaire, facilement reconnaissable, lui, grâce à ses épaules trapues, à son cou large et court, à ses jambes lourdes,

Lire la suite dans quinze jours : CHANSON D'ADIEU... CHANSON D'AMOUR !...

A. FAYARD & C^{ie}, éditeurs, Rue du St-Gothard, 18-20, PARIS (14^e)

LE LIVRE POPULAIRE

Beaux volumes sous couverture illustrée en couleurs

Mettre à la portée de tous, à un prix modique, les œuvres de nos meilleurs écrivains populaires, tel est le but de cette belle collection, un des plus grands succès de la librairie moderne.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Marcel ALLAIN

Midnette et Nouvelle riche.
Cœur Rouge.
Paradis d'Amour.

Émile ARCHER

Les Masques rouges.

G. AVRIL et P. BOREL

A la Conquête de l'Amour.

Jules BEAUJOINT

L'Auberge Sanglante de Peirebeilh.

Adolphe BELOT

La Femme de Feu.

Paul BERTNAY

Le Pêché de Marthe.
Le Louveteau.
L'Espionne du Bourget.
Enfant de l'Amour.
Orphelins d'Alsace.
Les Millions de l'Oncle Fritz.
Le Passeur de la Moselle.
Le Secret de Thérèse.
La Pécheresse.
Arlette Saphir.
Le Secret de la flamme.
Les Lèvres closes.
Prince et Assassin.
Le Secret mortel.
L'Héritier de Chanterline.
Désespérées.

Georges de BOISFORET

L'Anneau d'Argent.

Eugène CHAVETTE

Aimé de son Concierge.

Pierre DECOURCELLE

Le Crime d'une Sainte.
La Chambre d'Amour.
La Môme aux Beaux Yeux.
Les Ouvrières de Paris.
La Buveuse de Larmes.
La Mère Coupe-Toujours.
Les Deux Gosses.
Fanfan et Claudinet.
La Voleuse d'Honneur.
Gigolette.
Amour de Fille.
Le Million de la Bonne.
La Mendicante d'Amour.
Fille d'Alsace.
Le Mort qu'on tue.
La Princesse Milliard.
Fille du Forçat.
La Danseuse assassinée.
Quand on aime.
La Reine des Perles.

Charles ESQUIER

La Couronne de ronces.
Les Vendeurs de larmes.

Paul FEVAL

Le Bossu.
Le Chevalier de Lagardère.
Le Capitaine l'Antoine.
Les Mystères de Londres.
Les Habits Noirs.
Le Cavalier Fortune.

Paul FÉVAL fils

Mam'zelle Flamberge.
Les Chevauchées de Lagardère.
Cocardasse et Passepoll.
Les Bandits de Londres.

Émile GABORIAU

La Corde au Cou.
Le Dossier n° 113.
Monsieur Lecocq.
L'Affaire Lerouge.
Le Crime d'Orléans.
L'Argent des autres.

Gustave GAILHARD

Sous la Daguc.
Crévetout, hussard de la Grande.
La Démone.

G. de GASTYNE

La Dame de Pique.

Henri GERMAIN

Vengée!

Paul JUNKA

Larrons d'Amour.

Henri KEROUL

Le Petit Muet.

Georges de LABRUYÈRE

Chanterline.
Les Possédés de Paris.

Edmond LADOUCETTE

Le Masque de Fer.
La Guerre des Camisards.
Le Roi des Haïles.
La Revanche de Mazarin.
L'Orphelin de Bazelles.
Les Faiseurs d'Épaves.

Maurice LANDAY

Blanchette.
La Robe Rouge.
Fleur d'Amour.
Les Amants de Florence.
Les Martyrs d'un amour.
Calvaire de gosses.

Louis LAUNAY

Le Bon Roi Henriot.
La Reine des Cambricoleurs.

Georges LE FAURE

La Dame aux Outillets.

Edmond LEPELLETIER

Madame Sans-Gêne.
La Maréchale.
Le Roi de Rome.

Gaston LEROUX

Le Roi Mystère.
Un Homme dans la Nuit.
La Reine du Sabbat.
Chéri-Bibi.

Georges MALDAGUE

La Boscotte.
Mam'zelle Trottin.
La Parigote.
Deux Bâtards.
Les deux Michelino.
Trahison d'Amour.
Le Jeu de la Mort.

Jules MARY

La Fée Printemps.
Guet-Apens.
Deux Innocents.
Le Wagon 303.
La Belle Ténébreuse.
Les Damnées de Paris.
L'Outragée.
La jolie boîteuse.

Charles MÉROUVEL

Chasto et Flétric.
Le Pêché de la Générale.

Mortel Amour.

La Fille sans Nom.
Mortes et Vivantes.
Diane de Briolles.
Riches et Pauvres.
La Revanche des humbles.

Lucien-Victor MEUNIER

Le Caporal.

Xavier de MONTÉPIN

Les Filles du Saltimbanque.
La Porteuse de Pain.
Sa Majesté l'Argent.

Yves MORA

L'Ensorcelé.

Michel MORPHY

Mignon.
Les Noces de Mignon.
Mademoiselle Cent-Millions.
La Mlle aux Baisers.
Le Gossio de Paris.
Mirette.
Flanée Maudite.
La Fille de Mignon.
Mignon Vengée.
La Sultane blonde.
La Dame Blanche.

PONSON du TERRAIL

Cadet Fripouille.

René de PONT-JEST

Aveugle.

Paul ROUGET

La Pauto de Jeannino.
Fille d'Eve.
La Femme de l'Autre.
Belle Amie.

Pierre SALES

Fille de Soldat.
La Course aux Millions.
La Marquitta.
Le Docteur Miracle.
Le Secret du Fakir.
Coqueluche 1^{re}.

Georges SIM

Miss Baby.
Chair de Beauté.

Eugène SUE

Les Mystères de Paris.
Le Juif-Étranger.

Georges SPITZMULLER

Réveil d'Amour.
Le Crime du Docteur.

Michel ZEVACO

Borgia.
Les Pardallan.
L'Épopée d'Amour.
Le Capitaine.
La Fausta.
Fausta vaincue.
Nostradamus.
Le Pont des Soupirs.
Les Amants de Venise.
L'Héroïne.
Triboulet.
La Cour des Miracles.
L'Hôtel Saint-Pol.
Jeune Sans Peur.
La Marquise de Pompadour.
Le Rival du Roi.
Pardallan et Fausta.
Les Amours du Chico.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES

OEUVRES DE PONSON DU TERRAIL

Beaux volumes, sous couverture illustrée en couleurs

- | | | |
|---------------------------------------|----------------------------------|---|
| 1. La Jeunesse du Roi Henri. | 15. Le dernier mot de Rocambole. | 32. Le Palais mystérieux. |
| 2. Les Galanteries de Nancy-la-Belle. | 16. L'Enfant perdu. | 33. Le Capitaine Coquelicot. |
| 3. Les amours du Valet de Trèfle. | 17. Les Tribulations de Shoking. | 34. Les Gandins. |
| 4. La Reine des Barricades. | 18. Rocambole en prison. | 35. L'Agence Matrimoniale. |
| 5. Rocambole. | 19. La corde du Pendu. | 36. Le capitaine des Pénitents noirs. |
| 6. Le Club des Valets de Cœur. | 20. Les voleurs du grand Monde. | 37. Pas-de-Chance. |
| 7. Les Exploits de Rocambole. | 21. Cartahut. | 38. Les Mystères des Bois. |
| 8. La comtesse Artoff. | 22. Le buveur de Raki. | 39. La Chasse à la Muette. |
| 9. La Résurrection de Rocambole. | 23. Le Paris mystérieux. | 40. Mémoires d'un Gendarme. |
| 10. L'Auberge maudite. | 24. Les Compagnons de l'amour. | 41. Les Orphelins de la Saint-Barthélemy. |
| 11. La Maison de Fous. | 25. La Dame au Gant noir. | 42. Le Capitaine Curebourse. |
| 12. Les Étrangleurs. | 26. Le Forgeron de la Cour-Dieu. | 43. L'Armurier de Milan. |
| 13. Les Millions de la Bohémienne. | 27. Les Amours d'Aurore. | 44. Le Filleul du Roi. |
| 14. Un Drame dans l'Inde. | 28. La Justice des Bohémiens. | 45. L'Héritage du Roi René. |
| | 29. Les Cavaliers de la Nuit. | 46. Le secret du Dr Rousselle. |
| | 30. Le Page du Roi. | |
| | 31. La messe Noire. | |

OEUVRES DE GUSTAVE AIMARD

VOYAGES — EXPLORATIONS — AVENTURES

Chaque volume, sous belle couverture illustrée en couleurs,
forme un récit complet

- | | | | |
|---------------------------------|-------------------------------|------------------------------------|----------------------------------|
| 1. Les Trappeurs de l'Arkansas. | 13. Curumilla. | 27. Une Vengeance de Peaux-Rouges. | 42. La Main-Ferme. |
| 2. Les Rôdeurs de frontières. | 14. Valentin Guillois. | 28. Les Gambucinos. | 43. L'Eau-qui-Court. |
| 3. Les Francs-Tireurs. | 15. Les Bois-Brûlés. | 29. Sacramenta. | 44. Les Nuits Mexicaines. |
| 4. Le Cœur loyal. | 16. Balle-Franche. | 30. La Mas-Horca. | 45. Les Vaudoux. |
| 5. La Belle Rivière. | 17. L'Éclaireur. | 31. Rosas. | 46. Le Roi des Placers d'Or. |
| 6. Le Souriquet. | 18. La Forêt Vierge. | 32. Les Aventuriers. | 47. Le Rancho du Pont-de-Lianes. |
| 7. Le Grand Chef des Aucas. | 19. Les Outlaws du Missouri. | 33. Les Bohèmes de la Mer. | 48. Le Rastréador. |
| 8. Le Chercheur de Pistes. | 20. Les Chasseurs d'Abéilles. | 34. La Castille d'Or. | 49. Le Doigt de Dieu. |
| 9. Les Pirates des Prairies. | 21. Le Cœur de Pierre. | 35. Le Forestier. | 50. Le Trouveur de sentiers. |
| 10. La Loi de Lynch. | 22. Le Guarani. | 36. Les Titans de la Mer. | 51. Les Bisons blancs. |
| 11. La Grande Filibuste. | 23. Le Montonero. | 37. Les Rois de l'Océan. | 52. Cardénio. |
| 12. La Fièvre d'Or. | 24. Zéno Cabral. | 38. Vent-en-Panne. | |
| | 25. Cornello d'Armor. | 39. Ourson Tête-de-Fer. | |
| | 26. Les Coupeurs de Routes. | 40. Le Chasseur de rats. | |
| | | 41. Le Commandant Delgrès. | |

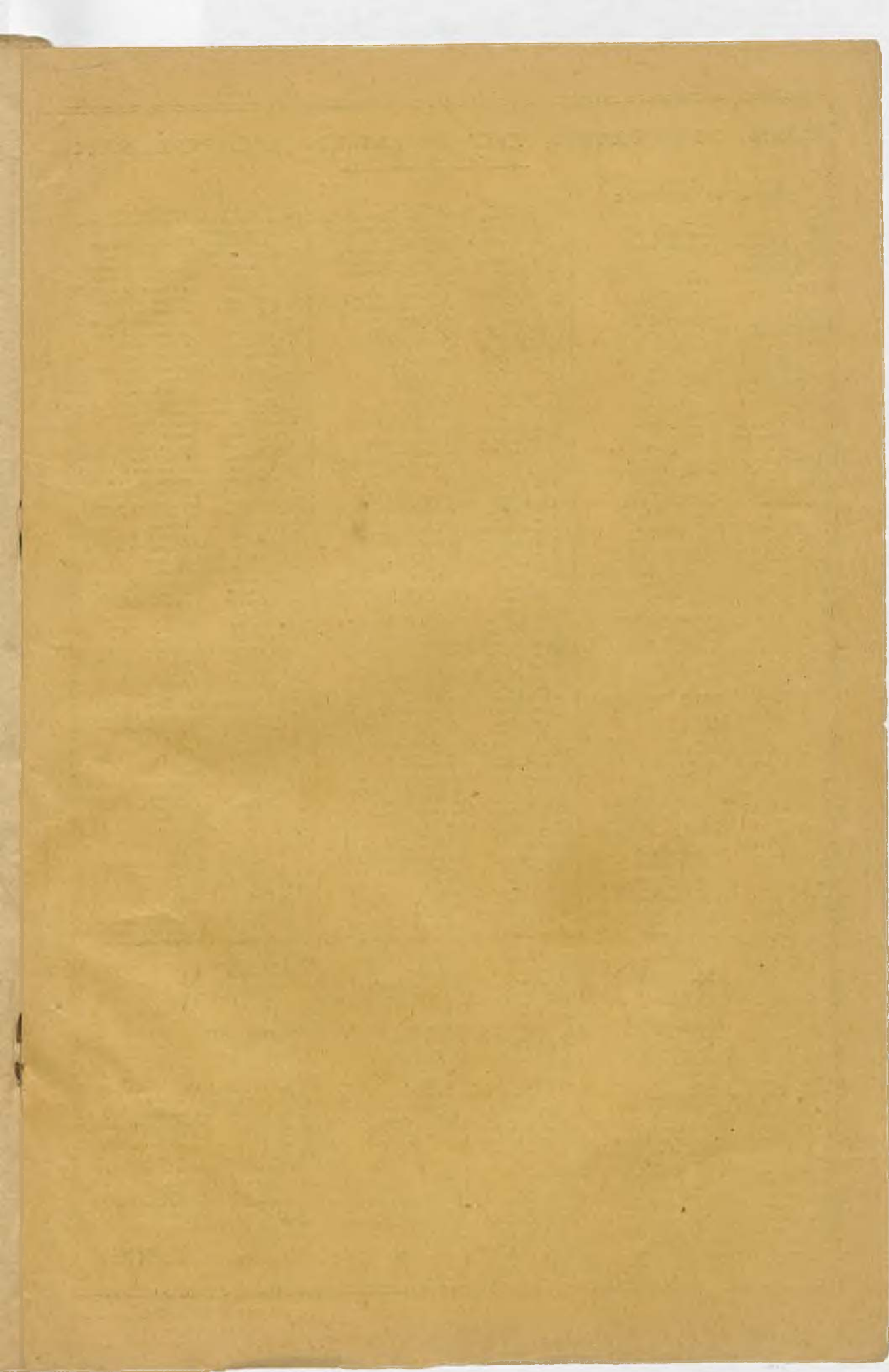
OEUVRES DE LOUIS NOIR

Beaux volumes, sous couverture illustrée en couleurs

- | | | |
|-------------------------------------|-------------------------------|------------------------------------|
| 1. Surcouf. | 8. Le Roi des Chemins. | 16. Le Forban Noir. |
| 2. Empereur et Corsaire. | 9. Le Tron de l'Enfer. | 17. Jean-qui-Tue. |
| 3. Le Coupeur de Têtes. | 10. Les Millions du Trappeur. | 18. Le Serpent du désert. |
| 4. A la recherche d'un trésor. | 11. Le Trappeur malgré lui. | 19. Un drame au fond de l'abîme. |
| 5. Les Chasseurs du Désert. | 12. Le Voyageur Mystérieux. | 20. Le Secret de la Ville Fantôme. |
| 6. Le Corsaire aux cheveux d'or. | 13. Le Tueur de Lions. | 21. Les Mystères de la Savane. |
| 7. La Vengeance du Roi de la Grève. | 14. Un Enlèvement au Harem. | 22. A la Conquête des Dieux d'or. |
| | 15. Une Guerre de Géants. | |

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES

A. FAYARD & C^{ie}, Éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard, Paris (XIV^e)



LES MAÎTRES DU ROMAN POPULAIRE

Extrait du Catalogue :

N°		N°		N°	
90 F. Peyre	Reine blonde.	190 G. Spitzmuller	Jocelyne.	274 J. Clairange	O mon beau rêve !
101 Ch. Mérouvel	Jenny Fayella.	191 G. Maldaque	Pour une femme.	275 A. Delcamp	L'Amour, poison du cœur.
102 J. de Gastayne	Sanctuaire d'amour.	192 Marc Mario	La Baronne aux cheveux d'or.	276 J. Joseph-Renaud	L'Homme à la Fleur.
103 M. Priollet	Mère douloureuse.	193 J. de Gastayne	Le Revenant.	et Eloy Alary	Le Clown Filasse.
104 J. Mandement		194 —	Quand l'Amour parle.	277 Henri Damesse	Fille d'Argent, femme de cœur.
et M. Allain		195 M. Morphy	La Princesse pauvre.	278 J. Chanteuges	Un roman d'amour.
105 P. Sales	Fauvette.	196 P. Bertnay	A travers le Masque.	279 J. Bonnéry	La Femme du Rajah.
	Chaîne dorée.	197 J. Bonnéry	Le Silence Fatal.	280 V. Gædorp	Cousette d'Amour.
	Olympe Salvetti.	198 Ch. Mérouvel	La Comtesse Hélène.	281 Jean Morni	Le Cœur est maître.
	Cendrillon d'amour.	199 —	L'Aveugle de l'avenue Gabriel.	282 H. d'Yvignac	Le Démon de l'amour.
106 Ed. Contino	Cœur en détresse.	200 H. de Chazal	Le Cœur endormi.	283 P. Darcy	Les drames de Paris.
107 M. La Tour	L'Homme de la nuit.	201 M. Morphy	Mireille Grantaire.	284 G. Spitzmuller	La mort accuse.
108 J. de Gastayne	Marjolie.	202 P.-Y. Sébillot	La lutte pour l'amour.	285 H. de Testard	Noblesse oblige !
109 M. Morphy	Le Drapeau.	203 G. Gaillard	Du fond de l'ombre.	286 J. Clairange	Que mon cœur a de peine.
100 —	Flus haut que la bonte.	204 Trotet de Borgia	Le sacrifice sublime.	287 J. de Saint-Marc	Pourquoi pleurer !
101 G. Maldaque	Fin... l'amour.	205 Paul Bertnay	Voleuse d'amour.	288 Sreidi	Les Cœurs qui se cherchent.
102 M. Priollet	Torture d'amour.	206 —	Cœurs fidèles.	289 Ch. Le Facky	L'Amour a tué.
103 M. La Tour	Un drame financier.	207 Jean Petithu-	L'Impure.	290 Léonce Prache	Quand le bonheur arrive.
104 P. Sales	Trahisson.	guenin	Entre deux amours.	291 E.-P. Margueritte	Jusqu'au martyre.
105 —	Martyre de Mère.	208 J. Bonnéry	L'Amante.	292 S.-B. Mila	Courtoisane.
106 J. de Gastayne	N'oublions jamais.	209 G. Maldaque	Un Cœur triomphe.	293 Paul Dancray	Pour un regard.
107 E. M. Laumann	Un lys au ruisseau.	210 M. Landay	Premier Amour.	294 Ch. Mérouvel	La Tendresse qui veille.
et L. Perret	Le curé du Moulin-Rouge.	211 M. Morphy	Le Secret du milliardaire.	295 J. Chanteuges	Une seconde de Folie.
108 C. Mérouvel	Seule au monde.	212 —	Sauvé par l'Amour.	296 M. Landay	Conchita, farouche Amante.
109 P. Decourcelle	La Belle Armande.	213 Paul Zahon	Un Cœur qui s'éveille.	297 H. de Testard	L'Heure du Crépuscule.
110 —	Les crimes d'un ange.	214 H. de Forge et	Aimer?... Huir?...	298 Lucy Augé	Les Bonheurs se paient.
111 G. Maldaque	Flora Printemps.	F. Dacre	Pour mieux la conquérir.	299 H. Chanterelle	Les beaux yeux de nuit.
112 M. Allain	Chagrin d'amour.	215 J. Bonnéry	Tu es toute ma vie.	300 E. Saillard	L'Inconnue.
113 P. Sales	Louise Mornana.	216 C. Audigier	Le Cœur de Suzy.	301 J. Bonnéry	Les Paroles trompent.
114 J. de Gastayne	L'Amour en pleurs.	217 E.-M. Laumann	Catherinette.	302 J. Clairange	Nora, l'Irlandaise au grand cœur.
115 A. Matthey	La Belle fille.	218 R. Bringer	Elles vont à l'amour...	303 G. Clavigny	L'Amour s'éveille.
116 M. Priollet	Les larmes qu'on ne pleure pas.	219 M. Landay	Le Martyre de deux Cœurs.	304 P. Darcy	L'Infamie.
117 H. Mansvic	Trançais d'amour.	220 Pierre Sales	Maman !...	305 J. de Saint-Marc	L'Amour n'est pas un match.
118 G. Maldaque	La Bancroche.	221 —	Et ce fut le bonheur...	306 M. Landay	La Fée aux Fleurs.
119 J. Mary	Les Deux amours de Thérèse.	222 J. Bonnéry	Je t'aimerais quand même.	307 R. Navailles	Le Feu s'éteint.
120 —	Les frères de la haine.	223 M. Morphy	Niquette et ses parents.	308 Georges Sim	Je crois à l'amour.
121 P. Sales	Jeanne de Mercœur.	224 R. Trotet de	L'Heure du rendez-vous.	309 G. Desvaux	Fille de Danseuse.
122 M. Morphy	Le Secret de la dompteuse.	Borgia	Mère et Amante.	310 P. Dancray	La Fiancée Veuve.
123 M. La Tour	La Dame mystérieuse.	225 Léon Malicot	Mais il y avait l'enfant.	311 Henry Gayar	L'Éternelle Chanson.
124 —	Cœur d'Épouse.	226 Paul Junka	Larmes d'amour.	312 J. Chanteuges	Pauvre Micheline.
125 J. de Gastayne	Le nom fatal.	227 M. Boisson	Pour que tu m'aimes.	313 R. Le Moine	La Passion Criminelle.
126 G. Maldaque	Amo en peine.	228 Jean Petithu-	La Mangeuse de cœurs.	314 N. de Guy	Francette.
127 M. Priollet	Fleurlette, bouquetière.	guenin	La Fille du garde-chasse.	315 Eugène Thebaud	Au jardin secret de mon cœur.
128 J.-H. Magog	La Belle aux yeux d'Or.	229 H. Mansvic	Tombé du Ciel !	316 Paul Darcy	Les Lèvres scellées.
129 H. Mansvic	Sans Amour.	230 J. Bonnéry	L'Accusatrice.	317 Jean Clairange	Une Femme à pile ou face.
130 P. Sales	Amour et Millions.	231 Louis Létanz	Sous le poids du passé.	318 M. Landay	La Raçon du premier amour.
131 —	La Conquête.	232 Jean Demais	Celui qui aimait Pépita.	319 R. Navailles	La Perle Noire.
132 G. Maldaque	Le Secret de Diane.	233 H. France et	L'Enfant du passé.	320 H. d'Yvignac	Traître à l'amour.
133 M. La Tour	Folio d'un soir.	M. Morphy	Le Cœur ne ment pas.	321 P. Dancray	J'ai douté de ton amour.
134 J. de Gastayne	Le Char de la nuit.	234 G. Maldaque	Les Amours d'un modèle.	322 L. Prache	Quand le Bonheur passe.
135 M. Landay	Le Cœur de ma mie.	235 J. Nauzanes	Car je t'aime en secret...	323 J. Chanteuges	Amour traqué.
136 P. Lafargue	Dépravée.	236 J. Clairange	Pour l'honneur... Pour l'amour.	324 L. Létang	Le Cœur qui se venge.
137 P. Decourcelle	Les Fétards de Paris.	237 H. Mansvic	Je te reviens, ô mon aimée.	325 Robert Lérac	L'Amour est le plus fort.
138 —	La Marchande de Printemps.	238 H. de Chazal	Le roman d'une jeune fille	326 A. Boissière	Pourquoi ne pas s'aimer ?
139 J. Cardoze	La Capitaine Grandcœur.	239 M. Idiers	pauvre.	327 J. de Saint-Marc	Le tout leur grand amour.
140 G. Maldaque	La Délaissée.	240 P. Darcy	Au bord de l'abîme.	328 Paul Darcy	L'amour chemine.
141 J. de Gastayne	Le Crime de Reine.	241 C. Audigier	Le Faiseur d'Or.	329 René Le Moine	Le retour des choses.
142 J. Mary	Les Faux mariages.	242 J. Bonnéry	Amour contre Amour.	330 M. Landay et	Le Roman de Raquel.
143 —	Épouse et Amante.	243 J. Rochon	Tout pour elle.	A. de Lorde	La maison sans soleil.
144 H. Marchal	De l'Amour au Crime.	244 M. Morphy	La Servante au cœur jaloux.	331 J. Clairange	Le Marchand du poison.
145 R. de Pont-Jest	Le Serment d'Eva.	245 J. Chanteuges	L'Enfant perdu.	et A. L. Tour	L'ombre du passé.
146 M. Morphy	L'Ange du faubourg.	246 A. Delcamp	Sa gosse d'amour.	332 Christian Brull	Vivette, enfant de l'amour.
147 —	Les Petits Amoureux.	247 René Trotet de	Le malheur sur l'amour.	333 J. Chanteuges	Les adolescents passionnés.
148 G. Maldaque	Tragique Amour.	Borgia	Aux ordres du destin.	334 Jacques Morland	Amour maître du monde.
149 Ch. Le Facky	L'Assommoir.	248 A. Boissière	L'Empoisonneuse.	335 Guy Desvaux	Quand l'amour veille.
150 P. Bertnay	Le Cœur d'Épouse.	249 J. Demais	Ma naissance est mon crime.	336 Paul Dancray	Les yeux dont le rêve
151 F. M. Laumann	Amour et Larmes.	250 P. Junka	La Mystérieuse inconnue.	337 Henri Gayar	Tu n'es qu'à moi.
152 et J. Bouvier	La Raçon.	251 P. Sales	La Marche nuptiale.	338 J. Chanteuges	Je veux vivre ma vie.
153 Jean Rochon	La Galante Aventure.	252 J. Bonnéry	Les Amants fugitifs.	339 Albert Boissière	Estrella, fille d'Espagne.
154 J.-H. Magog	Rêve Meurtri.	253 P. Darcy	J'ai dompté ton cœur, chérie.	340 Georges Sim	Le cœur jaloux.
155 Pierre Sales	La Fée du Guildo.	254 B. Van Vorst	Le cœur et la chair.	et A. L. Tour	Le crime des autres.
156 —	La Malouine.	et A. Johnson	La chanson des cœurs.	341 Maurice Landay	Mimi Bleuet.
157 G. Maldaque	Baisers perdus.	255 M. Landay	Avant le bonheur.	342 Claude Deavalliers	Lorsque l'enfant paraît.
158 C. Le Facky	L'heureux amour d'Arlette.	256 J. Nauzanes	Sous la Cendre mal éteinte.	343 Paul Darcy	Le second crime de la dame
159 Paul Bertnay	Poste restante.	257 J. Clairange	La Lumière dans les Ténèbres.	344 Chrystian Brull	en noir.
160 M. Morphy	La Dame en Or.	258 A. Delcamp	A. Gitane.	345 Henri d'Yvignac	La Fiancée aux mains de glace.
161 J. de Gastayne	Reines de Paris.	259 J. Dalbret et	A Cœur perdu !	346 Jean Clairange	Jours de Folie.
162 —	La Cassette de Perles.	Tr. de Borgia	L'Amour en détresse.	347 Robert Lérac	Maîtresse de son cœur.
163 G. Maldaque	Celle qui tue !...	260 R. Bringer		348 Léonce Prache	La Nymphé endormie.
164 Paul Bertnay	Riches d'Amour.	261 J. Chanteuges		349 Jacques Morland	Tout mon cœur pour t'aimer.
165 Jules Mary	Le Docteur Madelor.	262 G. Spitzmuller		350 Robert Navailles	
166 —	La Revanche de Madelor.	263 J. Rochon		351 Guy Desvaux	
167 J. de Gastayne	Le Secret du Condamné.	264 R. de Château-		352 Paul Dancray	
168 Pierre Sales	La Jolie Midinette.	vieux		353 Georges Stel	
169 G. Maldaque	La Cigale ayant pleuré...	265 P. Dancray		354 André Delcamp	
170 J. Bonnéry	L'Intruse.	266 H. d'Yvignac		355 A. de Lorde et	
171 V. Gædorp	Le Masque de Honte.	267 P. Darcy		M. Landay	
172 P.-Y. Sébillot	L'Enigme rouge.	268 J. Bonnéry		356 Georges Sim	
173 M. Allain	L'Ombre sur le Bonheur.	269 H. de Testard		357 J. Chanteuges	
174 P. Bertnay	Sacrifice d'Amour.	270 M. Allain		358 R. Navailles	
175 —	Impossible bonheur.	271 G. Spitzmuller		359 Jean Thino	
176 M. Boisson	La petite Aimée.	272 Ch. Le Facky		360 Paul Darcy	
		273 Guy Desvaux		361 J. Valdiér et	
				Ch. Dé	
				362 A. Boissière	